N° 461 — Tome CXXIII 1er Septembre 1917

MERCVRE DE FRANCE

Vingt-huitième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



HENRI ALBERT, GUILLAUME APOLLINAIRE, MADAME AUPICK, EDMOND BARTHÉLEMY, MICHEL BRATIANO, JULES CHOPIN, LOUIS DUMUR, HENRI FALK, ANDRÉ FONTAINAS, GUSTAVE FUSS-AMORÉ, CHARLES-HENRY HIRSCH, DOCTEUR LOUIS HUOT et DOCTEUR PAUL VOIVENEL, P.-G. LA CHESNAIS, JEAN MARNOLD, ANDRÉ MAUREL, HENRI MAZEL, CHARLES MERKI, PAUL MORISSE, FÉLICIEN PASCAL, RACHILDE, LE RÉGISSEUR, CARL SIGER, THÉODORE STANTON, LÉON TOLSTOÏ (A. PIERRE *trad.*)

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 50 *net.* | **Étranger : 1 fr. 75**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXVII

SOMMAIRE

No 461. — 1er SEPTEMBRE 1917

REVUE DE LA QUINZAINE

MANUSCRITS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

Œuvres Poétiques

de

Charles-Adolphe Cantacuzène

Tirage restreint (nombre sur Hollande, notamment de **Hypotyposes, Aléas et Alinéas**). — **La Rose du Centenaire** *et différents opuscules ont été édités chez Weldt, à Amsterdam et à La Haye.*

« M. Cantacuzène est un des plus originaux parmi nos poètes. »
G. KAHN.

« Une naturelle et élégante badine qui cingle des fleurs et rythme par instants, songeur, un souvenir. »
STÉPHANE MALLARMÉ.

« Il possède le don merveilleux de transposer en élégance jusqu'aux hurlements de deuil, jusqu'aux angoisses du trépas. »
LAURENT TAILHADE.

« C'est toujours un plaisir de feuilleter un des opuscules de Charles-Adolphe Cantacuzène. »
REMY DE GOURMONT.

« Charle'Adolphe, le vent du soir dans [les cyprès,
le parfum redouté des roses... »
F. VIELÉ-GRIFFIN.

« Un instantané transcendant. »
MAX NORDAU.

« Des accents que nous ne connaissions point. »
HENRY BÉRENGER.

Voici, extrait d'un prochain essai : **Les Réalités Roses**, *cet inédit :*

SONNET

Ce n'est pas là qu'un des aspects de la matière,
mais un vif souvenir, mais plus vivant que tout :
Pourquoi sens-je en ce soir cette La Haye altière
en ses vapeurs ; — ses bons dîners à nous, surtout.

Tombeau de la Hollande, ancienne guerrière,
ton âme est embaumée au tacite Voorhoot,
La Haye, où les discrets replis de la lumière
drapent comme un fantôme embrumé de bagoût.

Naïade en ces canaux y fut Charles-Armande
qui sous ton souffle bleu devient vermeille et grande ;
notre blondine ondine, alors fine d'un an.

Juliette, le temps qui pèse sur la Haye
nous fait mieux ressortir de son ressort géant
la vie au calme flot, cette éternité vraie.

CHARLES-ADOLPHE CANTACUZÈNE.

EDITIONS DU MERCVRE DE FRANCE

DERNIÈRES PUBLICATIONS

PAUL FORT

Anthologie des Ballades Françaises, 1897-1917.

(I. Ballades Françaises. — II. Montagne. — III. Le Roman de Louis XI. — IV. Les Idylles antiques. — V. L'Amour marin. — VI. Paris Sentimental. — VII. Les Hymnes de Feu. — VIII. Coxcomb ou l'Homme tout nu tombé du Paradis. — IX. Ile de France. — X. Mortcerf. — XI. La Tristesse de l'Homme. — XII. L'Aventure éternelle. — XIII. Montlhéry-la-Bataille. — XIV. Vivre en Dieu. — XV. Chanson pour me consoler d'être heureux. — XVI. Les Nocturnes. — XVII. Si Peau d'Ane m'était conté. — XVIII. Deux Chaumières au pays de l'Yveline. — XIX. Poèmes de France (Bulletin lyrique de la Guerre). — XX. Le Temps de Guerre). Vol. In-18. **3.50**

LÉON BLOY

Méditations d'un Solitaire en 1916.

Vol, in-18 .... **3.50**

GEORGES DUHAMEL

Vie des Martyrs 1914-1916,

volume in-18 .... **3.50**

ÉMILE VERHAEREN

Choix de Poèmes,

avec une Préface d'ALBERT HEUMANN, une Bibliographie et un Portrait. Volume in-18 .... **3.50**

HENRI DE RÉGNIER, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

L'Illusion héroïque de Tito Bassi,

roman. Vol. in-18 .... **3.50**

ÉMILE VERHAEREN

Les Ailes rouges de la Guerre,

poèmes. Vol. in-18 .... **3.50**

FRANCIS JAMMES

Le Rosaire au Soleil,

roman. Vol. in-18 .... **3.50**

LÉON BLOY

Au Seuil de l'Apocalypse.

1913-1915. Pour faire suite au **Mendiant Ingrat**, à **Mon Journal**, à **Quatre Ans de Captivité à Cochons-sur-Marne**, à **L'Invendable**, au **Vieux de la Montagne**, au **Pèlerin de l'Absolu**. Vol. in 18 .... **3.50**

REMY DE GOURMONT

Pendant l'Orage.

Préface de JEAN DE GOURMONT.

Vol. petit in-18 .... **2** »

L'ÉDITION — BIBLIOTHEQUE DES CURIEUX
4, *Rue Furstenberg, Paris* (6[e])

SES COLLECTIONS :

Les Maîtres de l'Amour

'Œuvre du Divin Arétin. 2 volumes, *le volume*	7.50
'Œuvre du Marquis de Sade	7.50
'Œuvre de Nicolas Chorier (Satire Sotadique)	7.50
e Livre d'Amour de l'Orient : I. *Ananga Ranga*	7.50
— II. *Le Jardin parfumé*	7.50
— III. *Les Kama Sutra*	7.50
'Œuvre de John Cleland (*Fanny Hill*)	7.50
es Liaisons dangereuses (12 illustrations)	7.50

Etc., etc., 38 volumes parus.

Le Coffret du Bibliophile

Mémoires d'une Femme de chambre (1786)	6 fr.
Ma vie de garçon 1774 (Caylus)	6 fr.
a beauté du sein des Femmes (Mercier de Compiègne)....	6 fr.
es tendres épigrammes de Cydno la Lesbienne	6 fr.
e Divan d'amour du Chérif Soliman	6 fr.

Etc., etc. 42 volumes parus.

L'Histoire Romanesque

a Rome des Borgia, par G. Apollinaire (12 ill.)............	5 fr.
a Fin de Babylone — —	5 fr.
es Trois don Juan — —	5 fr.

Romans

rène grande première, par O. Diraison Seylor..............	3.50
e Poète assassiné, par Guillaume Apollinaire............	3.50
'art de séduire les hommes, par Une femme curieuse.......	3.50
ouvenirs galants de Monsieur X..., par Monnereau......	3.50
e Journal de Marinette, par Une femme curieuse..........	3.50
a Nuit d'été, par Charles Derennes	3.50
a Lanterne rouge, par F. Boutet..........................	3.50
ouvenirs d'une odalisque, par Jehan d'Ivray..............	3.50

ENVOI FRANCO CONTRE MANDAT OU CHÈQUE SUR PARIS

(Prière de recommander les envois d'argent)

Catalogue Général Illustré 1917

96 pages 70 illustrations 0 fr. 50

'Edition — Bibliothèque des Curieux, 4, rue Furstenberg, Paris (6[e])

PAYOT et Cie, Éditeurs, PARIS, 106, Boulevard Saint-Germain

Livres Économiques et Politiques.

EDOUARD HERRIOT

Agir .... 4 fr

VICTOR CAMBON

Notre Avenir .... 3 fr. 50

LYSIS

Vers la Démocratie Nouvelle .... 3 fr. 50

Pour Renaître .... 3 fr. 50

G. CLEMENCEAU

L'Antipatriotisme devant le Sénat *(Brochure)*. 0 fr. 50

La France devant l'Allemagne .... 5 fr

VICTOR BORET

La Bataille Économique de Demain .... 3 fr. 50

BIARD D'AUNET

Pour remettre de l'ordre dans la Maison .. 3 fr. 50

GEORGES LAFOND

L'Effort français en Amérique latine .... 3 fr. 50

GABRIEL ALPHAUD

L'Action allemande aux Etats-Unis .... 5 fr

Les États-Unis contre l'Allemagne .... 6 fr

MAURICE MURET

L'Orgueil allemand .... 3 fr. 5

L'Evolution Belliqueuse de Guillaume II ... 3 fr. 5

VICTOR KUHNE

Les bulgares peints par eux-mêmes .... 5 fr

TESTIS

L'Expédition des Dardanelles .... 3 fr. 5

LORD NORTHCLIFFE

A la Guerre .... 3 fr. 5

Envoi franco, sur demande, du Catalogue complet et d'un numéro de la revue.

UN ÉCRIVAIN DE LA GUERRE

—

M. ROMAIN ROLLAND

—

L'un des chapitres d'*Au-dessus de la Mêlée* commence ainsi :

Je ne suis pas de ceux qui, suivant l'avis d'un saint roi, jugent qu'avec un hérétique (et à l'heure présente est nommé hérétique qui ne pense pas comme vous) il ne faut pas discuter : casser la tête suffit. J'ai besoin de comprendre les raisons de mon adversaire. Il me déplaît de croire à sa mauvaise foi.

Tel est exactement mon état d'esprit lorsque j'aborde M. Romain Rolland auquel, cependant et tout de suite, parce que cela touche le fond même des choses, parce que la confusion primordiale que fait M. Romain Rolland entre « adversaire » et ennemi pose tout de suite le problème à résoudre, auquel j'objecterai d'un seul mot : si je n'ai pas le droit de « casser la tête » de mon compatriote, le moment reste mal choisi par celui-ci de demander « ses raisons » à qui veut « casser ma tête », pille ma maison et brûle mes cathédrales.

Une telle balance est inadmissible, en effet. M. Romain Rolland, et ses défenseurs zélés ne se font pas faute de plaider sur ce thème, se montre éloquemment sévère dans sa condamnation des meurtres de Belgique et des saccages de France ; mais nous n'avons rien à placer dans l'autre plateau, le nôtre, de destruction sauvage et de meurtres criminels. Le mérite est ici sans sacrifice. Il faut donc chercher une autre pierre de

touche, celle que nous offre M. Romain Rolland lorsque, entre les excès des Allemands et certains de nos abus, il établit une similitude ; lorsqu'il se hâte de faire ressortir la ressemblance qu'il croit trouver — il en gémit sur le même ton — entre le sort de l'envahisseur et celui de l'envahi ; lorsqu'il écrit des Allemands et des Français qu'ils sont « frères ennemis ». S'il parle des prisonniers civils, il ne craint pas de mettre sur le même plan les relégués, sans s'inquiéter de faire la différence entre les premiers surpris *chez eux* et emmenés en terre étrangère, et les seconds surpris *chez nous* et mis dans l'impossibilité de nuire. Cette prosopopée : « Slaves qui courez... Anglais qui combattez... Allemands qui luttez... et vous, surtout, mes jeunes compagnons français... comme vous m'êtes chers, vous tous qui allez mourir ! », comment consentir à son égalité ? Et cette émotion à parler des Allemands : « Ah ! qu'il paraisse enfin, et qu'on l'entende, le génie libérateur et pur qui vous rachète !... Les nouvelles générations allemandes comptaient les esprits les plus purs, les plus idéalistes... » Ces purs idéalistes, où vont-ils ? « A Ypres et à Dixmude », c'est-à-dire là où on les tue. M. Romain Rolland ne les a pas vus passer par Louvain ni par Dinant, là où ils égorgeaient. Cependant il n'est « pas fier non plus des intellectuels français » ravalés ainsi au rang des 93. Et, enfin, cette façon de mettre tous dans le même sac : « Parmi les millions d'hommes qui ne savent qu'être Allemands, Autrichiens, Français (il est temps !), Russes, Anglais, etc... efforçons-nous d'être des hommes... », pouvons-nous l'accepter ?

Voilà ce qui est abominable. Cette sérénité non pas même de Jupiter qui avait des préférences, mais de Kronos son père, ne peut s'entendre d'un Français vivant en 1914-1917. Il y a la guerre, en ces années-là. D'un côté des envahisseurs meurtriers, de l'autre des envahis désarmés, et des choses inertes dont certaines, sacrées pour leur idéale universalité, devraient cependant être mieux estimées par celui qui ambitionne de se situer « au-dessus de la mêlée ». Monter sur la tour prochaine et, jumelle à la main, suivre les péripéties de la lutte pour accorder des prix de scrupule, de courage, de correction et de bien joué, alors que vos père, frère, fils se trouvent dans un seul des deux camps ! M. Romain Rolland qui fut professeur l'est trop demeuré — au point de n'être plus homme, en dépit

de ses prétentions de le rester. La guerre que l'on vit à cette heure n'est pas la Guerre de Cent ans. Et la prétention est révoltante de les juger toutes deux sous l'angle du désintéressement sous prétexte de justice. Le temps fait tout à l'affaire, M. Romain Rolland ne paraît pas s'en douter. Alors que les uns, avides et féroces, se jettent sur les autres, paisibles et sans haine, parler de « frères » est presque sacrilège; cela est surtout d'une prétention scolaire excessive. On peut juger le passé. Mais le présent? Qu'en savons-nous d'assez précis pour nous le permettre? Et si nous souffrons, comme il est de notre devoir de souffrir sous peine de nous révéler monstrueux, comment nourrir la présomption d'un impartial jugement?

De telle sorte que l'impartialité sera toujours, dans le présent, une partialité en faveur de l'ennemi. Dans leur réponse à la note allemande demandant la paix immédiate, les Alliés ont fait ressortir avec une grande raison que toute discussion et toute solution devaient avoir pour base les origines mêmes du conflit. L'agresseur n'a point droit aux mêmes égards que l'assailli. M. Romain Rolland n'a jamais pensé à cette différence. Il parle comme le Suédois, et il est Français. Il nous sera donc permis de retourner à M. Romain Rolland les deux vers de Gottfried Keller qu'il cite dans sa *Révolte* : « Qui se flatte avec de fières mines d'être au-dessus des partis, celui-là bien plutôt reste incommensurablement au-dessous. »

Cela dit pour poser la question, pour affirmer notre droit de ne pas admettre un tel point de vue helvétique que le séjour de M. Rolland en Suisse ne justifie pas suffisamment, revenons maintenant à nos prémisses et essayons de « comprendre les raisons de l'adversaire à la mauvaise foi de qui il nous déplaît de croire ».

§

M. Romain Rolland a écrit une œuvre considérable, *Jean-Christophe*, roman en dix volumes. Y rechercher une philosophie générale n'est pas si difficile qu'on pourrait le croire. Elle se résume dans le droit sacré à la vie individuelle librement épanouie et poussée à ses plus extrêmes limites dans les bornes de l'honnêteté et du devoir. Ces deux derniers mots sont ceux que prononce, dès les premières pages, le grand-père Jean-Michel, et qui présideront à l'éducation de l'enfant et du

jeune homme, corrigés toutefois par la réflexion déjà boche de Jean-Christophe :

Si un grand homme comme Napoléon n'avait pas de moralité, c'est donc que la moralité n'est pas grand'chose, et que la première affaire c'est d'être un grand homme.

Jean-Christophe deviendra un grand homme, mais sans manquer à la moralité. La pensée de l'auteur n'est donc pas douteuse. Et les événements qui se déroulent, obstacles à l'épanouissement complet de l'individu Jean-Christophe, sont mis là pour augmenter davantage le prix de la vertu et de l'énergie, le mérite de l'honnêteté et du devoir, en attendant la récompense du génie couronné. Jean-Christophe mourra solitaire, mais sa solitude est la fleur suprême de sa valeur et de son mérite, chacun devant trouver en soi-même, et uniquement dans son âme, la satisfaction et l'applaudissement. La conscience suffit à l'honnête homme dont le devoir est accompli. Et Jean-Christophe passe avec allégresse le flambeau.

Cet homme épuré, cependant, où le rencontrer? M. Romain Rolland connaît sur la terre deux peuples dont l'union morale lui paraît nécessaire pour enfanter ce produit de perfection. Le génie allemand, mâle, doit féconder le français, femelle. Herder l'a dit : « Le peuple allemand est moral, par là il se distingue de tous les autres peuples. » Le mot allemand *Treu* « contient tout » : sincère, fidèle, loyal, droit; la force allemande est symbole de toute justice et de toute vérité. Le peuple français par sa grâce, sa finesse, son expérience un peu désabusée, son indulgence générale et sa soumission souriante, peut, plus que tout autre, faire fructifier les mâles vertus qu'on lui confiera, dont on le fécondera. La cordialité, l'expansion françaises sont, d'ailleurs, nécessaires au génie allemand un peu revêche et farouche, solitaire, pour l'humaniser :

Plus d'un esprit allemand, oiseaux égarés dans la nuit, venaient à tire d'aile vers le fanal lointain. Mais qui se doute, en France, de la force de sympathie qui pousse vers la France tant de cœurs généreux de la nation voisine! Tant de loyales mains tendues qui ne sont pas responsables des crimes de la politique!... Et vous ne nous voyez plus, frères d'Allemagne, qui vous disons : « Voici nos mains. En dépit des mensonges et des haines, on ne nous séparera point. Nous avons besoin de vous, vous avez besoin de nous, pour la grandeur de notre esprit et de nos races. Nous sommes les deux ailes de l'oc-

cident. Qui brise l'une, le vol de l'autre est brisé. Vienne la guerre ! Elle ne rompra point l'étreinte de nos mains et l'essor de nos génies farternels. » Ainsi pensait Jean-Christophe. Il sentait à quel point les deux peuples se complètent mutuellement, et comme leur esprit, leur art, leur action, sont infirmes et boiteux, privés du secours l'un de l'autre. Pour lui, originaire de ces pays du Rhin où se mêlent en un flot les deux civilisations, il avait eu, dès son enfance, l'instinct de leur union nécessaire ; tout le long de sa vie, l'effort inconscient de son génie avait été de maintenir l'équilibre et l'aplomb des deux puissantes ailes. Plus il était riche de rêves germaniques, plus il avait besoin de la clarté d'esprit et de l'ordre latins. De là, que la France lui était si chère. Il y goûtait le bien de se connaître mieux et de se maîtriser. En elle seule il était lui-même tout entier.

M. Romain Rolland décide de cela au dernier volume de *Jean-Christophe*, conclusion de l'œuvre, et il n'est pas possible de ne pas remarquer l'unitéralité de la preuve. L'insupportable garçon de la petite ville rhénane, turbulent, insolent, grossier, violent, presque fruit sec, finalement meurtrier, ce héros ne parvient à maîtriser sa nature et à la canaliser, entre l'honnêteté et le devoir, vers l'océan harmonieux de son art, il n'y parvient qu'à Paris, lorsqu'il baigne dans l'atmosphère limpide et bien ordonnée de cette France nécessaire, oui, mais nous n'avons point la contre-partie. Christophe affirme que le rêve, l'idéal germanique sont indispensables à la vivification du génie français, — clarté et ordre sont des vases où il faut verser quelque chose, — mais il ne le prouve pas comme il a prouvé l'inverse. La querelle serait intéressante à vider, pour savoir si, en fin de compte, la France, n'ayant pas besoin de l'Allemagne, est tenue de se prêter à l'Allemagne en mal de la France.

La question n'est pas du sujet de ces pages limitées à l'état d'esprit de M. Romain Rolland devant la guerre européenne. Or, à ce point de vue, cette unitéralité est bien caractéristique. *Au-dessus de la mêlée* répond exactement à cette préoccupation où l'Allemagne prédomine, reste le souci de l'auteur qui ne pense jamais qu'à elle seule ; et voilà bien pourquoi cet opuscule nous choque tant. Il n'est qu'un supplément à *Jean-Christophe* ; il n'est qu'une philosophie qui assiste à l'écroulement de son échafaud. Un autre appareil, nous le verrons, sera réduit en poussière lui aussi. Et ce second accident ne sera que la conséquence de celui-ci, primordial, catastrophe idéale à

laquelle l'auteur ne se résigne pas. Songeant uniquement à Jean-Christophe, c'est-à-dire au génie germanique dans la familiarité duquel il a vécu trente années, qu'il connaît sous toutes ses faces, sous la plus belle surtout, la musicale, M. Romain Rolland ne se résigne pas à le voir privé de ce qui peut, seul, l'aider à s'exprimer, ce qui lui permettra d'atteindre à son expression suprême. Et il se jette entre les deux adversaires en leur jurant qu'il y a là un malentendu. Les grands mots d'humanité et de fraternité cachent cette douleur éperdue de voir Jean-Christophe condamné à sa petite ville natale, éternellement, s'il y était né quelque trente années plus tard. Peut-être M. Romain Rolland, si son œuvre avait été terminée cinq ou six ans plus tôt, aurait-il regardé les événements actuels d'un point de vue plus dégagé de cette contingence, nationale allemande sans doute, mais enfin un peu personnelle aussi à cette œuvre. Mais songez ! l'auteur est encore tout vibrant de son enfantement. *La nouvelle journée* est encore humide des baisers de la presse... Et tombe sur ces dix volumes la pluie de sang de la guerre ! Comment ce Français, et très bon Français, j'en suis sûr, pourrait-il tout d'un coup renoncer à sa philosophie à laquelle il doit d'exister ? Il est certain qu'un drame violent s'est déroulé dans cette conscience d'honnête homme. Mais il faut bien se rendre compte du fait. Et le fait est celui-là : Jean-Christophe devant qui se ferme la porte de la France. Son père est-il impardonnable de vouloir la laisser ouverte ? Si ses doigts sont écrasés dans la rainure, nous devons avoir plus de pitié que de colère...

D'autant plus d'indulgence qu'il n'est pas seul coupable. Non pas que nous puissions constater un phénomène analogue : M. Romain Rolland écrivain de guerre est bien solitaire, comme meurt son héros. Mais il a rencontré, d'abord, des défenseurs, plus chevaleresques que partisans il est vrai, ce qui dispense de les considérer attentivement ; et surtout il a eu des maîtres.

§

Elève de l'Ecole normale, puis professeur en Sorbonne, M. Romain Rolland constitue le produit le plus typique, littérairement parlant, de l'enseignement supérieur de ces trente dernières années. On sait, aujourd'hui, tout le monde sait que l'Allemagne a régné en maîtresse dans nos Facultés qui y

voyaient la source de toute science, et ne juraient que par ses méthodes. Michelet et Renan, bien mal récompensés, d'ailleurs, par leurs élèves, avaient appris à la génération qui les suivait à estimer le génie germanique. La guerre de 1870 parut leur donner raison. La formule : nous avons été vaincus par le maître d'école allemand, fut étendue à la philosophie, à l'histoire, à la science. Si nous voulions conserver à la France un rang digne de ses destinées, il fallait, au lieu d'attendre l'invasion nouvelle, prendre à l'ennemi ses propres armes dont nous nous servirions pour lui démontrer qu'il ne nous avait pas vaincus définitivement. La Sorbonne vécut sous cette suggestion, plus patriotique peut-être qu'on ne l'imagine lorsqu'on la lui reproche justement. N'avoir pas compris que, à forcer le génie d'un peuple à une attitude et à des méthodes étrangères à sa nature, on le mène à sa perte, cela peut constituer une erreur, mais non pas une criminelle intention.

Dans *Jean-Christophe*, fruit littéraire de cet enseignement, M. Romain Rolland a renversé le raisonnement. S'il dit bien, comme ses maîtres, que la France a besoin de l'Allemagne, il dit surtout, nous venons de le constater, que l'Allemagne a besoin de la France. Maîtres et élèves aboutissent au même résultat d'union nécessaire. Tous ensemble accomplissent un acte de confiance dans le génie français seul digne et capable de régénérer l'allemand, et réciproquement. Les uns veulent préparer le vase à recevoir la liqueur, l'autre verse celle-ci dans celui-là, et, *Prosit !* ils trinquent doctoralement.

Ce n'est pas tout. M. Romain Rolland était doué musicalement. Aimant et comprenant la musique, il l'étudie. Trois pas à peine, et c'est l'Allemagne déjà vénérée qu'il rencontre. De tous les arts, la musique est celui qui absorbe le plus ses dévots, en fait sa véritable proie. S'adressant aux puissances les plus pures de l'âme, aux rêves les plus éthérés, aux sentiments les plus universels, la musique submerge bien vite ceux qui se livrent à ses flots. Elle apparaît l'art suprême, parfait et sublime, et, par voie de conséquence, l'artiste le plus grand est celui qui y fut magistral.

Sous le regard de M. Romain Rolland la cohorte allemande défile donc innombrable, d'une supériorité incontestable. L'abondante et péremptoire preuve de la supériorité germanique ! D'une part Bach, Beethoven, Wagner, de l'autre Kant,

Fichte, Hegel et Gœthe. Et chaque matin de Sorbonne la gloire allemande de retentir, chaque soir de concert l'hymne à Wagner de résonner, car c'était en ce temps passionné des luttes wagnériennes. Où qu'il se trouvât, M. Romain Rolland n'entendait que des chants à la gloire de l'Allemagne. La sirène l'entraîne d'autant mieux qu'il savait apprécier, et aimait avec discernement et un goût très sûr la bonne et véritable musique. Son enseignement répondait à sa dilection, flattait sa passion, aidait à sa soumission.

De cet enseignement scolaire et de ces fréquentations musicales est née la philosophie sociale que je constatais tout à l'heure, lorsque je trouvais le lien continu qui rattache *Au-dessus de la mêlée à Jean-Christophe*. Le droit à la vie épanouie, achevée, transportez-le de l'individu à la nation, et vous obtenez aussitôt l'Allemagne conquérante d'aujourd'hui. C'est au nom de la nécessité pour l'Allemagne de posséder la Belgique et une partie de la France, que la guerre a déchaîné ses horreurs. Un peuple nombreux et fort a droit à l'expansion et à la domination. La puissance contient toute légitimité, elle ne peut donc être malhonnête. Son triomphe est honnête par définition ; il y a idendité entre succès et honnêteté. Quant au devoir, il réside dans l'obligation d'aider à ce triomphe légitime ou à cette honnêteté triomphante. Au besoin, la musique, langage de ce qui dépasse les facultés du langage, se chargera, puisque les mots y sont impuissants, de justifier ce rêve et ce galimatias.

Jean-Christophe, dans sa généralité, est un hommage à l'Allemagne. Il l'est encore plus dans sa particularité, dans ses détails où la mentalité allemande de M. Romain Rolland obtient des résultats exclusivement germaniques. La pensée de M. Romain Rolland est une pensée émigrée dont il formule l'axiome : « Qui veut vivre doit vivre au nord. » Lorsqu'il descend en Italie avec Jean-Christophe, Romain Rolland n'y voit rien, s'y sent gêné, perdu ; devant Rome il reste pantois. L'actrice Corinne — le choix de ce surnom est frappant — étant venu éclairer, cependant, d'un rayon de lune la misère du jeune Christophe, l'auteur ne peut qu'injurier cette « libre fille du midi, pleine de sève populaire », en cette réflexion : « Il ne savait pas le factice de ces natures qui, à la différence de ses Allemandes, n'ont rien de plus dans l'esprit et dans le cœur que

ce qu'elles montrent — et souvent ne l'ont même pas. » Si, un jour, M. Romain Rolland s'arrêta devant Michel-Ange, c'est qu'il vit en lui, il le dit, le modèle et le type de la force. Ce qu'il poursuit dans le Grand-Duc et les bourgeois de la petite ville allemande, ce n'est pas leur génie même, mais au contraire ce qui corrompt celui-ci, empêche le personnage d'être aimé et estimé. L'Allemagne est jeune. Les villes d'Allemagne, « très vieilles et très jeunes à la fois, où l'on sent monter l'orgueil d'une force nouvelle », se trouvent opposées à Paris où l'on trouve « je ne sais quelle pouillasserie du Moyen-Age, initiée aux bienfaits du suffrage universel, mais qui ne peut se défaire de son vieux fond truand ». On ne peut sacrifier plus complètement Paris vers qui Jean-Christophe entend d'ailleurs « venir le roulement des canons qui allaient broyer cette civilisation épuisée (en contraste avec la jeunesse allemande), cette petite Grèce expirante ». La France est perdue, M. Romain Rolland n'en doute pas, et il le dit. Il ne reste plus qu'à ajouter ce que Cicéron écrivait à Atticus : « Si la république est perdue, sauvons du moins notre patrimoine. » Le patrimoine intellectuel, bien entendu, qu'il faut mettre sous la protection de l'Allemagne qui le préservera, par ses incomparables méthodes, de l'anéantissement.

Si l'on aborde spécialement la forme plastique de *Jean-Christophe*, on la trouve purement allemande aussi. Cette conception d'un roman en dix volumes, prenant un héros au jour de sa naissance pour le mener, heure par heure, jusqu'à sa mort; cette introduction dans ce cadre souple de tout ce qui vit et meurt autour du héros, toute la pensée et tous les actes, toute la société et toutes ses misères, ses bassesses et ses ignominies ; bref, ce roman qui contiendra tout, renouvelé en somme de *Wilhelm Meister*, part d'une conception essentiellement allemande, étroitement allemande dans son ampleur même. Celui qui veut tout embraser est dispensé, par là même, de scruter trop profond. Sous prétexte de fresque, on esquisse sans peindre. La psychologie des personnages reste rudimentaire. De gros traits les indiquent, qui ne se compliquent jamais de nuances, ni de clair-obscur, ni de repentirs. Tout se présente par masses colossales. L'auteur vise à impressionner par la quantité, par l'épaisseur plus que par la finesse et l'achevé. De grands compartiments bien étiquetés — l'ordre latin — où l'au-

teur jette le bagage afférent, bagage de poids, mais peu nombreux en somme.

Enfin, trait suprême de la forme : le ton lyrique continu. Tout l'arsenal des interjections, des exclamations, des prosopopées. A chaque instant les personnages secouent leurs ailes et s'envolent. Un nuage de poussière est soulevé dans lequel ils s'enveloppent, sur lequel ils s'installent, comme sur des ondes musicales, pour monter dans les nuages. A chaque page ils invoquent, en appellent aux dieux du moment. Grands mots et hautes pensées, presque jamais mots justes et pensées précises, bien délimitées. Le style est flou, vague, adoptant tous les systèmes tour à tour, reflet romantique surtout, le romantique allemand où la boursouflure veut donner l'illusion de la chair. La sécheresse de Goethe est loin, sécheresse nourrie, musculeuse, et qui fait place au gonflement. Il faut bien, cependant, descendre quelquefois sur la terre. Et c'est alors la provocation, le pédantisme, et la hauteur protectrice et agressive. Jean-Christophe fait la leçon à tout le monde. Il « engueule » du matin au soir. Il dit à chacun ses vérités. Son ambition est de réformer le monde à son image. Jean-Christophe, l'Allemand intégral et parfait, a été mis par Dieu sur la terre pour la régénérer, et il s'y emploie. A lire à la suite, ainsi qu'ils furent publiés : *La Révolte* et *La Foire sur la place*, on emporte, sans parler du souci, déjà, de balancer les critiques, l'impression de deux sociétés à refondre, et que Jean-Christophe va transformer par la pureté brutale, mais vigilante de la divine sincérité. Dans la petite ville rhénane et à Paris, Christophe fait sa tournée, et rien n'échappe à sa clairvoyance. La cour et la ville sont pourries. M. Romain Rolland le sait par vertu doctorale. Le tableau qu'il fait de Paris est non seulement d'un Allemand dans sa sévérité générale, il l'est encore plus dans la façon pédante dont il le peint.

Est-il téméraire, cependant, de croire à l'identité du personnage et de l'auteur ? Le succès fait à *Jean-Christophe* y oblige, car M. Romain Rolland, si intègre et si clairvoyant, a manifestement compté sur l'indulgence jugée par lui déliquescente de ses compatriotes. Qu'on ait non seulement supporté un tel traitement, mais encore admiré cette fustigation, n'est-ce pas, pour lui, la preuve suprême de notre veulerie irrémédiable dans sa corruption ? Jean-Christophe l'Allemand est venu

au monde pour renouveler la France, lui réapprendre les mâles vertus de force, d'idéal, de pureté, de sincérité. « La France est ivre morte. » Il est temps que Jean-Romain-Christophe-Rolland vienne la réveiller,— mais la réveiller « au violon »— où elle se retrouvera, ayant été ramassée par le bon agent germanique.

§

Sur cette base philosophique, sociale, nationale, morale et artistique s'élève alors la statue de Monsieur Jean-Christophe Krafft. Probe écrivain, M. Romain Rolland n'a rien dissimulé. Jean-Christophe Krafft est violent, agressif, mufle, vorace et intransigeant sur ses appétits intellectuels ou physiques. Quand on a étudié quelque peu les Allemands, comme a fait l'auteur, comment ne pas voir cela ? La question est de savoir si ces vices, on peut dire mondains, et qui ne sont qu'insociables, ne sont pas largement compensés par les qualités profondes de la nature et de l'intelligence. Jean-Christophe compense largement. Enfant, il est sensible et tendre. Ses farces à grand-père Jean-Michel badinent d'une manière charmante. Il aime les champs et leurs petites fleurs qui transportent son âme délicate. Les nuages le font rêver sans fin. Il écoute ravi la chanson du Rhin. Au concert, il sait tenir tête au Grand-Duc, alors que le public est répugnant de servilité. A mesure qu'il grandit, la petite ville lui répugne congrûment, comme il convient à toute âme bien placée. Il ne craint pas de dire à chacun son fait, et avec courage, sacrifiant jusqu'à son pain au plaisir de proclamer la vérité. Il en va de même à Paris où tout le heurte, le blesse des vices veules de la ville corrompue. Ses amours sont touchantes. Son génie se développe. Le succès est obtenu justement. Il meurt en sage solitaire, confiant dans l'avenir de l'humanité. Jean-Christophe est « une grande âme ».

Jean-Christophe est le modèle humain par excellence. Il a créé une œuvre originale, inspirée directement aux sources de la vie et de la nature. Ses excès mêmes ne sont que la rançon de son génie. S'il se résignait à quelque compromission, il perdrait cette innocence et cette sincérité grâce auxquelles son art a pu fleurir, et qui leur doit tout. Nous devons donc pardonner à cette grande âme de se montrer insupportable en faveur du résultat. La bonté de Jean-Christophe, d'ailleurs,

en dépit de sa violence, — s'il assassine, n'est-ce pas pour prendre la défense d'une persécutée ? — sa bonté est infinie. Des milliers de lecteurs se sont attendris sur Jean-Christophe, génie persécuté, génie étouffé, succombant presque, puis sauvé par l'amitié d'abord, par l'amour ensuite, homme faible, mais si pitoyable et apitoyé. Il partage avec de plus pauvres son misérable pain, refuse de gagner celui-ci au prix d'une bassesse. Homme surhumain, le surhomme personnifié dont l'âme est si grande que « la Patrie ne lui suffit plus ».

A peine est-il mort, cependant, que la guerre éclate. Monsieur Jean-Christophe Krafft, l'Allemand intégral et parfait, modèle de la douce et sensible Allemagne, de l'Allemagne des petits oiseaux, des fraîches prairies et des bois, de l'Allemagne qui dit ses vérités aux gens, mais ne tuerait pas une mouche, de l'Allemagne idéaliste toujours en quête d'une injustice à venger, d'une violence à réprimer, ah ! comme il va se montrer et stupéfier le monde par sa magnanimité, sa modération et son humanité !

Aerschot, Louvain, Dinan, Lusitania, Miss Cavell, prisonniers civils, ouvriers belges déportés, attestez la ressemblance du portrait ! Jean-Christophe, où es-tu ?

— Je suis ici, répond-il, dans mon coin solitaire de travailleur aux arts de la paix, l'âme honteuse des abominables forfaits commis par une soldatesque enivrée.

Les Intellectuels se présentent alors, leur manifeste à la main. Monsieur Krafft l'a signé quatre-vingt-treize fois. Car ce Jean-Christophe si bon, si sensible, si petite fleur bleue, ami du bien, ennemi du mal, vengeur de l'opprimé, hôte reconnaissant d'un Paris qui le comprend enfin, le voici qui renie sa parole, foule les pays sacrés par son serment, les pille, les incendie et les ruine pour le plaisir, à peu près. Il bombarde les cathédrales en ricanant, il noie les petits enfants d'Amérique pour apprendre aux Anglais à le laisser dévaster la Belgique. Il tend le drapeau blanc derrière lequel se cache une mitrailleuse, ce sincère et franc comme l'or Jean-Christophe. Il se rue sur Paris pour le violer, pour l'incendier, lui qui venait autrefois y demander son pain, qui y a trouvé la gloire et, chose plus rare, l'intelligence de son œuvre par surcroît. Monsieur Krafft à Paris ? Il était affilié à quelque agence de renseignements. Les soirées où il se montrait au cachet ou

invité, il en rendait compte le lendemain, notant les œuvres d'art bonnes à confisquer, et rapportant les propos qu'il entendait sur la fortune des gens. Il consignait en rapports détaillés ses observations sur la qualité du tribut que chaque personnage à qui on le présentait pouvait payer, le jour de la prise de la ville. Tel artiste, tel homme politique seraient de bons otages. Tel patriote devrait être fusillé. Telles femmes réservées aux officiers. Le plus court chemin de Maillot à la Tour Eiffel était dressé. En un mot, en un seul mot, entre deux sonates, Jean-Christophe espionnait. Et s'il meurt joyeux à la veille de l'invasion, avant de pouvoir signer le manifeste des 93, c'est parce qu'il a conscience d'avoir bien servi sa Patrie, cette grande et sainte et pure Allemagne dont le génie a absolument besoin pour s'épanouir de posséder la France et Paris. Besoin légitime auquel le peuple choisi pour compléter l'Allemagne n'a pas le droit de se refuser, puisque l'Allemagne a été désignée par Dieu pour régénérer l'humanité.

Dans ce marécage silésien s'écroule la statue de Monsieur Jean-Christophe Krafft, entraînant avec elle l'œuvre entière de M. Romain Rolland. J'ai dit la philosophie générale de *Jean-Christophe* et je l'ai constatée ruinée par la guerre. Nous l'avons vue venir tout droit d'Allemagne. C'est la philosophie des conquérants qui envahissent et dévastent au nom du droit supérieur que tout homme possède de développer les facultés et d'imposer la supériorité à l'infériorité. Quant aux limites de l'honnêteté et du devoir, nous savons que le premier devoir du héros est envers lui-même, et que l'honnêteté se confond avec la puissance. Cette conception fut arrêtée net sur la Marne, elle s'enlisa aux berges de l'Yser, et s'effondra à Verdun. La première condition, en effet, pour être légitime en de telles postures, c'est de réussir. Si qui réussit a raison, qui échoue ne peut qu'avoir tort.

M. Romain Rolland a donc tort en général. Dans le particulier son tort se révèle aussi. Le problème se précise en se rétrécissant. Et c'est celui d'un homme qui voit s'effondrer l'œuvre de sa vie, cet amas de dix volumes élevés à la gloire d'un mensonge humanitaire, national et social. Se refaire une mentalité nouvelle, réapprendre et reconstruire sa philosophie, M. Romain Rolland est d'esprit assez français, c'est-à-dire souple et de bonne foi, pour y parvenir encore. Mais *Jean-Chris-*

tophe ? Faut-il donc le brûler ? Tant d'années de travail perdues ! Ah ! avoir passé sa jeunesse à élever un monument qui apparaît tout à coup de carton soutenu par une armature de vent !

Que M. Romain Rolland ne s'y méprenne pas. Je ne lui suppose pas d'autre sentiment que de douleur intellectuelle. Et je me reprocherais de parler du succès fait en Allemagne à son œuvre, en Allemagne où *Jean-Christophe* comptait comme le plus grand chef-d'œuvre de ces dernières cinquante années. Ce sont contingences de vanité et d'intérêt. Mais j'ai le droit de proclamer ici, dans mon domaine de psychologie, la faiblesse et l'abdication. L'auteur de *Jean-Christophe* n'a pas eu le courage de reconnaître qu'il s'était trompé. L'exemple de Loti aurait dû l'encourager cependant. Personne ne reproche à l'auteur d'*Azyadé* ses chimères turques. En faveur des grandes qualités littéraires de *Jean-Christophe*, de *l'Aube*, du *Buisson ardent*, d'*Antoinette*, nous aurions pardonné le reste. L'auteur aurait fait un rêve généreux, et, si nous avions souri quelquefois des naïvetés, nous les aurions excusées. M. Romain Rolland n'a pas voulu. Il s'est raidi. Il s'est cramponné à son œuvre dont il n'a pas renié une seule erreur. On peut chercher dans tout *Au-Dessus de la Mêlée*, on ne trouvera pas une ligne qui infirme les plus évidentes faussetés de *Jean-Christophe*. Non, non, M. Romain Rolland ne s'est pas trompé ! C'est la France qui se trompe, c'est la France qui n'est pas digne de l'amour de Jean-Christophe Krafft. Le pédant germanique qui, par les génies d'Allemagne tant étudiés, a passé tout entier dans le cerveau de M. Romain Rolland, au point d'en faire un cerveau purement allemand, ce pédant, du haut de sa chaire, frappe de sa férule les doigts et la tête de l'élève qui prétend avoir raison contre le pion. « Pauvres Français aveugles qui ne voulez pas voir, ne maudissez pas cette Allemagne, ma nourrice et ma vie ! Elle est aussi innocente que vous. Courez au plus tôt l'embrasser. Et vous verrez avec quelle indulgence elle pardonnera à sa sœur égarée ». Il faut bien que *Jean-Christophe* reste un chef-d'œuvre.

§

Nous pourrions tout admettre de M. Romain Rolland, en faveur de ses grandes qualités. Il n'est qu'une chose que nous ne pouvons lui pardonner, c'est de s'être retranché de nous

intellectuellement. Il accepta même de l'être nationalement, dès le début de la guerre. En effet, la ville de Vienne déclara qu'elle bannissait de ses théâtres toutes les œuvres des Français. Et, quelque temps après, on y jouait *Les Loups* de M. Romain Rolland. Il n'y a pas d'autre explication : M. Romain Rolland pour Vienne n'est pas Français. Le devoir s'imposait à M. Romain Rolland de protester, de déclarer hautement qu'il n'acceptait pas cette injure, ce retranchement de la communion française, qu'il entendait qu'on le traitât comme tous ses frères de sang dont il n'avait pas démérité. M. Romain Rolland n'a rien dit. Il a accepté cette élection. La guerre ne lui a rien appris. Il persiste à la situer dans l'espace sans frontières à l'heure où les bornes sont l'enjeu d'un conflit, à l'heure où ses frères meurent pour les conserver.

Le chant du coq gaulois réveillera-t-il un jour ce Pierre qui ne connaît plus son maître au Jardin des Oliviers, et s'enfuit aux forêts de pins de ce nord où « qui veut vivre, doit vivre » ? Combien de temps encore M. Romain Rolland restera-t-il Allemand ? Demeurer Français vaut bien, même pour l'auteur, le sacrifice d'une partie de *Jean-Christophe*. Des morceaux il resterait suffisamment pour une œuvre enviable encore.

ANDRÉ MAUREL.

LE CAFARD

—

C'est un mot qu'on emploie beaucoup depuis quelque temps. On croit le comprendre. On serait bien gêné pour préciser.

Si vous cherchez dans le dictionnaire, vous verrez que le substantif « cafard » et ses dérivés donnent l'impression de choses hypocrites, insinuantes, de trahison.

Merveilleux créateur de mots-images, le soldat a ramassé les impressions de ce genre en baptisant CAFARD *le syndrome qui trahit par des actes ou par des troubles de la cénesthésie l'attaque insidieuse de son système nerveux, la lente corrosion de sa personnalité.*

Cette attaque se traduira d'abord par les troubles des deux fonctions cérébrales les plus élevées dans la hiérarchie : *a*) *l'adaptation au réel*, signature de la souplesse du système nerveux ; *b*) *la volonté*, mesure de sa tonicité. La volonté elle-même pourra manifester sa blessure, soit par la diminution ou la disparition de sa faculté d'arrêt, de la « nolonté », et alors c'est *l'impulsion* qui prédomine ; soit par la diminution ou la disparition de ses qualités motrices, et alors c'est *l'aboulie* qui commande le tableau.

Cette différenciation des deux dominantes de la volonté : arrêt et mise en marche, trouve immédiatement son application dans ce fait qu'il paraît exister deux formes de cafard :

a) le cafard de l'armée coloniale.

b) le cafard de l'armée métropolitaine.

§

Les termes de *soudanite* et de *biskrite* employés pour désigner les psycho-névroses du Soudan et du sud-algérien sont assez significatifs. Le climat donne sa tonalité aux réactions

morbides. Cela n'est pas niable. Comme en France, là-bas aussi, les causes les plus fréquentes des troubles nerveux sont : l'intoxication endogène (foie, rein, tube digestif) ou exogène (alcool, opium, hachisch) ; l'infection (paludisme surtout) ; le surmenage. Mais, alors que chez nous le fatigué traduit sa fatigue par l'aboulie, aux colonies il la manifeste par l impulsivité, l'interprétation persécutrice, les réactions violentes aux idées fausses, la cruauté, la perversion morale.

Cette formule de la psycho-névrose coloniale est donnée par le soleil qui excite le système nerveux.

Il agit par ses trois variétés de rayons : chimiques, lumineux, caloriques. Les premiers pigmentent la peau. Les seconds traumatisent la rétine, agissant ainsi presque directement sur le cerveau, car embryologiquement, l'œil n'est qu'un prolongement antérieur du cerveau dont il a conservé la structure modifiée seulement pour sa fonction sensorielle. Les rayons caloriques enfin déterminent des altérations organiques diverses et en particulier une sorte de dépouillage des enveloppes nerveuses qui donne au colonial des nerfs d'écorché.

Le colonial sent exagérément ; son insomnie multiplie l'action des sensations exacerbées ; l'isolement, l'inaction permettent le travail nocif de l'imagination ; les idées les plus baroques germent... Dans le sud algérien, par exemple, de graves fonctionnaires de la République, pour fêter le 14 juillet, organisent très scrupuleusement entre Arabes un concours de masturbation. Dans les postes isolés, fréquemment, les deux ou trois officiers obligés de vivre ensemble s'observent, s'isolent à l'heure des repas. S'ils s'assoient à la même table, c'est sans mot dire, le revolver chargé à côté de leur main droite.

Et c'est ainsi que le soleil, les conditions morales nouvelles, la royauté de l'européen sur le nègre, vous expliquent la genèse de la célèbre affaire Voulet-Chanoine et les actes de cruauté dont les journaux s'indignent à juste titre, mais sans en connaître — ce qui est un tort — toutes les déterminantes.

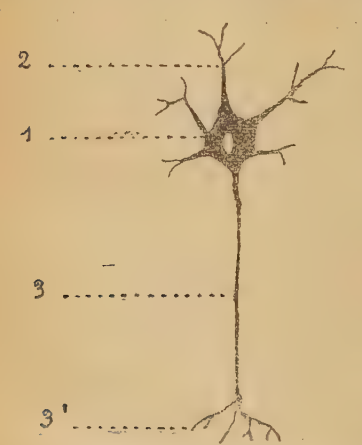
Nous ne nous appesantirons pas sur le rôle néfaste des infections et des intoxications (paludisme ; foie tropical ; affections du tube digestif ; formes larvées et médico-légales de la maladie du sommeil, qui est loin, comme on le croit, de se traduire toujours par le sommeil invincible ; alcool ; opium ;

hachisch ; kawa, etc...), parce que le vrai cafard colonial, comme le vrai cafard européen, est celui qui naît sous l'influence seule du milieu, des occupations professionnelles et de la fatigue.

Quoi qu'il en soit, ces actions diverses ajoutées à celles du soleil se traduisent dans les armées expéditionnaires par une mortalité spéciale. Certaines campagnes sont tristement célèbres, en particulier celle de Madagascar qui, sur 12.850 européens ou algériens engagés, en vit mourir par maladie 4.189, soit 334 p. 1000, alors que seulement 13 hommes furent tués par l'ennemi. La mortalité des expéditions fut : Tonkin, 60 p. 1000 ; Dahomey, 121 p. 1000 ; Cochinchine, 140 p. 1000. — On cite toujours comme modèle du genre celle des Anglais contre les Ashantis (1873-74) qui ne donna que 18,2 décès par maladie pour 1000 hommes (Le Dantec).

§

Pour bien comprendre la façon dont se développe le cafard dans une armée en campagne et surtout dans une guerre de stabilisation comme la guerre actuelle — qui n'a rien de « frais et joyeux », — il faut au préalable en connaître les bases organo-physiologiques.



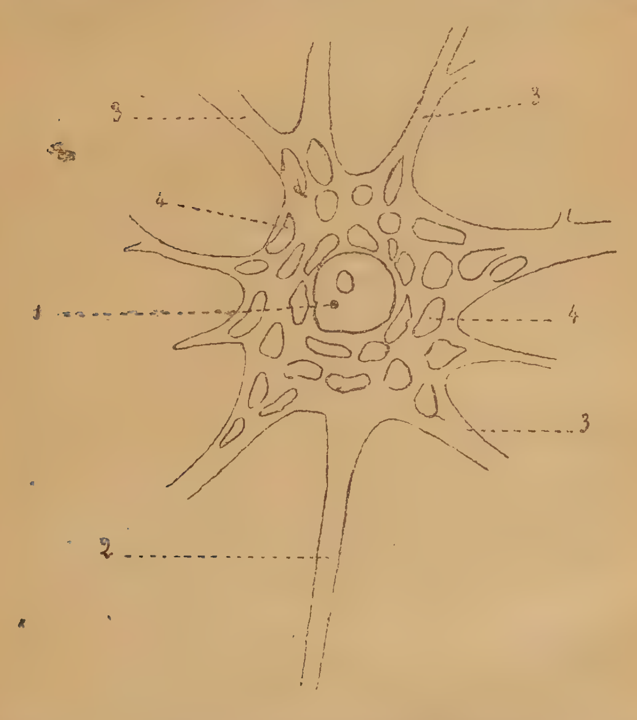
1, corps cellulaire avec son noyau ; 2, prolongements protoplasmiques ou dendrites ; 3, prolongement cylindraxile sec ; 3', son arborisation terminale libre.

Le système nerveux se compose ; *a*) d'un tissu spécial ; *b*) d'une architectonie particulière.

I. LE TISSU SPÉCIAL est constitué par une cellule de forme bien déterminée qui est la cellule nerveuse ou neurone. Cette cellule qui va se complexifiant avec l'évolution des races et des régions supérieures du cerveau, se compose : d'un corps cellulaire ; d'un noyau ; d'un prolongement ordinairement simple, mais qui peut se ramifier, appelé cylindraxe : et de prolongements très ramifiés appelés pour ces motifs dendrites (de δένδρον, arbre).

Ces cellules se mettent en relation les unes avec les autres, non par continuité, mais par *contiguité.*

Sous l'action de la fatigue, les prolongements de deux cellules voisines *s'écartent les uns des autres,* — soit grâce à un amœboïsme qui leur est attribué par de nombreux auteurs et refusé par d'autres, — soit que leurs extrémités fines se trouvent affectées, détruites — ; grâce à cet écartement, l'influx ne passe plus, ce qui explique : d'une part le *sommeil* ; d'autre part les *rêves* (l'écartement n'existant pas sur toute la hauteur du névraxe, certaines régions continueront à fonctionner tandis que d'autres seront engourdies) ; enfin l'état psychique de



1, noyau ; 2, cylindraxe ; 3, prolongements protoplasmiques ; 4, masses de substance chromatique.

rêve en action, d'onirisme des intoxiqués et des infectés dont la maladie raccourcit ou même détruit les dendrites (voir la scène de délire de rêve dans *l'Emigré* de Paul Bourget ; — voir

la crise d'onirisme violent de Coupeau dans *l'Assommoir*).

L'intérieur du corps cellulaire est occupé par une substance dont l'affinité pour les colorants est grande, appelée pour cette raison *substance chromatique*, disposée sous forme de petites masses. Grâces à ces masses, l'onde nerveuse subit une augmentation d'énergie due à leur ébranlement ; les vibrations nerveuses augmentent d'amplitude et d'intensité. Cette substance est, en plus, une réserve nutritive. La fatigue, toutes les causes de nocivité, intoxications et infections, se traduisent par sa destruction, par ce qu'en terme de laboratoire on nomme la *chromatolyse.*

Donc, en résumé, l'action de la *fatigue*, sur laquelle nous insistons, est double : *a*) elle *vide la cellule* ; *b*) elle a tendance à *l'isoler*.

La première lésion nous explique *l'asthénie*, c'est-à-dire la diminution du capital d'énergie qui se produit si rapidement dès que, dépassant les limites de la fatigue musculaire, on fait appel à la réserve nerveuse, à ce parc du génie cérébral qu'est la substance chromatique. Ainsi vous comprendrez qu'à la suite d'un violent effort, même court, qui crée la chromatolyse, on puisse voir se développer des neurasthénies graves. Lagrange a observé un jeune athlète très vigoureux qui paya de plusieurs années d'épuisement le terrible effort de vitesse *de quelques secondes* qui lui fit gagner une course de demi-fond. L'effort violent de la guerre, du combat, de l'assaut, se paye souvent le même prix. Il faut le savoir pour s'expliquer la variabilité de valeur combative d'une troupe.

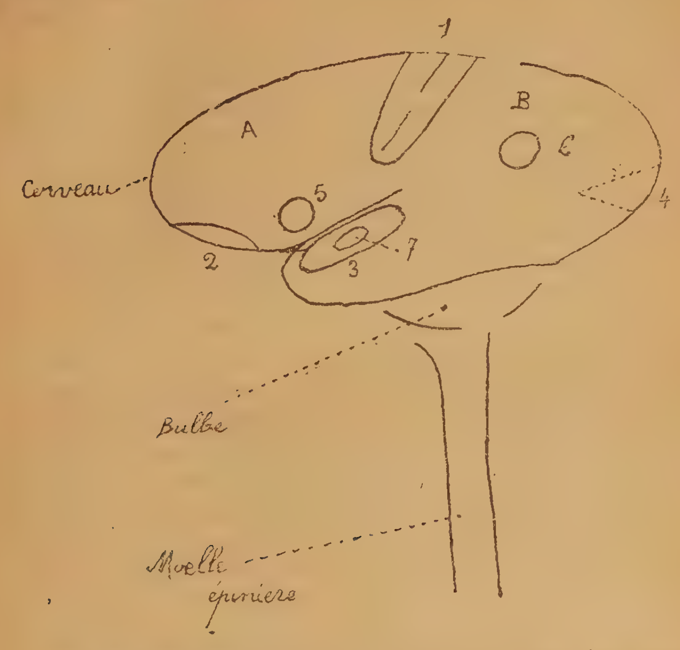
— La seconde lésion, l'isolement du neurone, nous explique la *désadaptation*, la diminution de la connaissance exacte et rapide du réel, c'est-à-dire encore la facilité avec laquelle les illusions sensorielles, les croyances absurdes se développent.

II. ARCHITECTONIE. — Ces éléments qui forment les unités du système nerveux : la cellule nerveuse,— ou pour employer le terme technique — les neurones, sont groupés dans les organes du névraxe en centres dont chacun a — comme les diverses armes dans l'armée — sa fonction particulière.

Il y a deux sortes de centres : *a*) des *centres de projection* qui, par des fibres ascendantes et des fibres descendantes, reçoivent les impressions de la périphérie et envoient des ordres ;

b) des *centres d'association* qui, comme une sorte d'Etat-Major, unissent entre eux les centres précédents.

Parmi les centres de projection nous pouvons énumérer rapidement :



1. Les centres *psycho-moteurs*, dont la destruction entraîne la paralysie;

2. Le centre de *l'olfaction* et de *la gustation*, si développé chez Schiller, chez Zola et chez des Esseintes, le héros de Huysmans;

3. Le centre de *l'audition*, que l'autopsie de musiciens célèbres a montré hypertrophié chez eux ;

4. Le centre de *la vision*.

Il existe en plus, chez l'homme, les centres de projection spéciaux de la fonction du langage :

5. *Le centre de Broca*, si curieusement compliqué chez Gambetta (dont la topographie est discutée actuellement) et dont l'altération entraîne la perte des symboles de la parole. Il fut détruit chez Baudelaire qui ne pouvait plus dire que « Cré nom ! non ! »

6. *Le centre de Déjerine*, dont la lésion, comme chez Jules

Lemaître, crée la cécité verbale, c'est-à-dire ne permet plus de lire un livre, sort tragique chez un critique.

7. *Le centre de Wernicke*, dont l'altération fait apparaître la surdité verbale.

Dans les régions intermédiaires se trouvent les centres d'association.

Toutes les cellules nerveuses de l'écorce cérébrale sont, grâce à ces derniers, réunies par des fibres qui forment sur une coupe histologique des stries *d'autant plus nombreuses que l'animal est plus élevé dans la série biologique, et qui ont reçu les noms des auteurs qui les ont décrites :* stries d'Exner; de Bechterew; de Baillarger.

Ces stries, on le devine, *sont nécessaires à l'élaboration de la synthèse mentale, de la personnalité.*

Au point de vue philogénétique, qui vise l'ensemble des espèces, elles sont surtout organisées chez l'homme qui leur doit sa souveraineté. Au point de vue ontogénique, qui vise le développement individuel, elles *n'existent complètes qu'après l'adolescence*; et c'est pour cela que la synthèse mentale ne se fait qu'à ce moment; pour cela que la volonté et l'attention de l'enfant, — c'est-à-dire le groupement des coursiers de notre attelage organo-psychique, — sont déficientes.

Si le système nerveux pris dans son ensemble, le plus délicat de nos tissus, présente une vulnérabilité particulière aux poisons, dans ce système nerveux lui-même, ces fibres — les nouveaux-nés du progrès des races — sont d'une fragilité extrême.

Les infections, les auto-intoxications, les fondent comme du sucre. Le multi-attelage des centres se désagrège, et : c'est ainsi que, si le centre visuel caracole à part, il y a des *hallucinations* visuelles, si le centre auditif s'ébroue isolément, apparaissent des hallucinations auditives, etc...; c'est ainsi que *l'adaptation au réel* diminue, parce que les agents de liaison intercellulaires ont été tués ; c'est ainsi que la *personnalité*, moins groupée, a tendance à se dédoubler, comme chez les hystériques et chez les psychasthéniques; c'est ainsi que la *volonté*, faite de concentration des forces mentales, s'effiloche; c'est ainsi que la *rêverie* morbide étend ses ailes sombres; c'est ainsi que, les centres d'images étant en anarchie, les *ruminations mentales* se déroulent indiscontinûment ; c'est ainsi

que les sensations, s'arrêtant dans ces centres lâchés en liberté, restent *images* avec leur force émotionnelle non réfrénée par le cerveau supérieur ; *c'est ainsi que chez l'homme fatigué ou intoxiqué apparaît le cafard.*

Mais continuons...

Nous disons donc que la première des choses touchée, blessée, dans le système nerveux, c'est la partie la plus délicate d'association, l'Etat-Major (à l'opposé de la Guerre). Les groupements d'unités, les centres, les régiments résistent, mais il n'y a plus de synergie fonctionnelle. Chacun lutte dans son secteur sans savoir ce que fait le voisin. Nous vous laissons le soin de développer les comparaisons.

La folie c'est ça, c'est la désagrégation avancée. Le fou assiste impuissant au défilé de ses images qu'il ne peut coordonner.

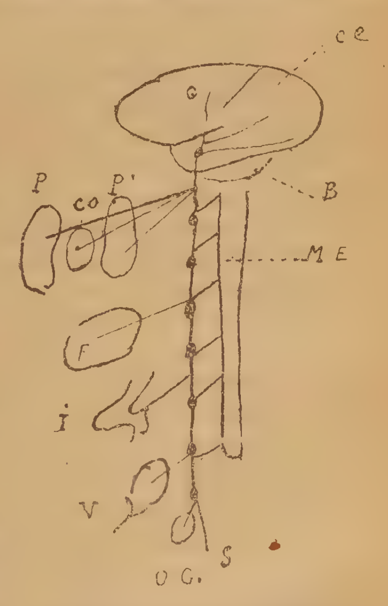
Nous n'insistons pas.

§

Mais ce système nerveux cérébro-rachidien, spécialisé pour la vie de relation, n'est pas indépendant; *sa tonalité ne lui vient pas de lui-même.* Il est réuni au reste de l'organisme comme l'armée et les Etats-Majors le sont au pays qui leur fournit leur potentiel.

La D. E. S., — la Direction des Etapes et Services, — est représentée par une formation nerveuse différenciée qu'on appelle le *Grand Sympathique.*

Cette formation court de chaque côté de la colonne vertébrale sous la forme d'une double chaîne ganglionnaire qui, par des filets nerveux, réunit les divers organes splanchniques au système nerveux cérébro-rachidien.



C. S., chaîne du grand sympathique ; Ce, cerveau ; B., bulbe ; M. E., moelle épinière ; Co., cœur ; P. P'., poumons ; F., foie ; I., intestin ; V., vessie ; O. G., organes génitaux.

Le grand sympathique apporte au système nerveux de la vie de relation, *à l'armée nerveuse*, le potentiel énergétique qui vient du sol, c'est-à-dire du foie, de l'intestin, du cœur, des poumons, des organes génito-urinaires, etc.

Il commande le ravitaillement, et comme les voies ici sont fluviales, — puisque c'est le sang qui porte la nourriture et les déchets par les artères et les veines, — c'est un nerf vaso-moteur qui, suivant les besoins, rétrécit (vaso-constriction) ou dilate (vaso-dilatation) les voies sanguines. Le schéma ci-joint donne une idée suffisante.

Les émotions qui nous « prennent aux entrailles » agissent par son intermédiaire et c'est ainsi qu'on rougit, qu'on pâlit, qu'on mouille ses chausses ; c'est ainsi que, dans un tableau célèbre, Rembrandt n'a garde d'oublier de faire pisser de peur Ganymède suspendu dans les airs. C'est enfin parce que les organes sont nécessaires à la pensée et à la volonté — comme l'usine à l'armée — que le tuberculeux possède une mentalité curieuse qu'il est à la mode d'étudier depuis *les Embrasés ;* que l'hépatique « se fait de la bile » ; que le mot « emmerdé », ennobli par Cambronne, devrait entrer dans le Dictionnaire de l'Académie comme traduisant admirablement les relations du physique et du moral ; que Numa Roumestan ne trouva son beau discours de Chambéry qu'après avoir croqué la dragée rabaissée de la petite Bachellery... etc... etc...

§

Nous serons enfin complets quand nous aurons signalé de curieux organes appelés *glandes à secrétion interne* (le corps thyroïde, les capsules surrénales, les ovaires, les testicules, la glande pituitaire) qui, ayant d'une part une irrigation artérielle et veineuse prodigieuse, d'autre part une puissante innervation dépendant du grand sympathique, jouent un rôle très grand dans l'élaboration et le maintien de notre personnalité physique et morale. Dégénéré, le corps thyroïde produit le crétinisme ; excité, il fait apparaître une névrose avec émotivité extrême. Atrophiée, la capsule surrénale fait mourir d'inanition énergétique ; hypertrophiée, elle donne de l'hypertension artérielle avec angoisse. Quant à l'ovaire et au testicule, on connaît la symptomatologie du retour d'âge chez la femme et chez l'homme (voir *La Flamme* de P. Margueritte). Le même poilu qui employait si à propos le mot, petit cousin

de celui Cambronne que nous avons proposé plus haut pour le Dictionnaire de l'Académie, qui dit « avoir du courage, — c'est avoir du cœur *au ventre* », n'a pas attendu les recherches de Brown-Séquard sur le testicule pour dire d'un soldat héroïque qu'« il a des machins au quelque part ».

L'ensemble des organes splanchniques, du grand sympathique et des glandes à secrétion interne détermine *la tonalité de notre organisme*. C'est notre tempérament, *c'est notre caractère* qui repose sur notre cénesthésie personnelle.

§

Nous avons exposé, chemin faisant, toute la question du cafard, composé essentiellement de diminution de la *tonalité* nerveuse et de *désadaptation émotionnelle au réel.*

La perte de potentiel nerveux peut être le fait d'un simple emprunt à la réserve cérébrale qu'est la substance chromatique des neurones, sans que les organes splanchniques aient été touchés. C'est alors *l'asthénie* simple, essentiellement psychique, masquée — souvent par un faciès florissant. — Elle peut tenir à ce que les viscères remplacent imparfaitement le potentiel perdu. C'est alors la *neurasthénie* proprement dite consécutive à une lésion fonctionnelle ou anatomique des organes, à prédominance tantôt gastro-intestinale, tantôt hépatique, tantôt rénale, tantôt prostatique, tantôt thyroïdienne, tantôt testiculaire.

La désadaptation est due à la fragilité des stries intercellulaires d'association et des extrémités des dendrites cellulaires.

En un mot, diminution de la synthèse idéo-motrice qu'est la volonté, se traduisant soit par l'impulsion, soit par l'aboulie; diminution du ravitaillement en potentiel ou perte renouvelée de ce potentiel, se traduisant par la tristesse, le découragement, et, à un degré plus marqué, la mélancolie et l'aliénation mentale.

On domine du haut de ce rapide et imparfait exposé anatomo-physiologique le problème entier.

Bien entendu, l'action de la fatigue, des émotions, des altérations organiques se fera d'autant mieux sentir que le sujet ne sera pas un « coordonné ». C'est le cas des *déséquilibrés*, *des excentriques*, *des originaux*, chez qui l'impulsion a, constitutionnellement, une force particulière. C'est le *cafard à impulsions* des légionnaires, des « joyeux ». C'est celui de

l'homme qui, pour lutter contre la monotonie et l'ennui, éprouve, comme il le dit lui-même, « le besoin de faire une conerie ».

Ceci est un cafard interstitiel contre lequel on est relativement impuissant. Il faut utiliser cette mentalité à déflagration qu'on ne saurait réformer et que corrode souvent encore l'alcool... et le reste; ne pas donner à ces hommes des occupations de fonctionnaires militaires ; en faire des troupes de choc. Tout ceci va de soi.

Nous éliminons les *dégénérés avancés* et les *malades mentaux* proprement dits, l'armée étant supposée les avoir filtrés.

Lorsque la prédisposition est plus physique que mentale, c'est *le cafard triste à formule de confusion mentale* des intoxiqués, des soldats ayant des insuffisances organiques latentes révélées par la guerre (insuffisances hépatique, rénale, cardio-vasculaire, etc...). Il aboutit normalement à la fugue et l'expert a le plus souvent affaire à lui devant les Conseils de Guerre du front.

C'est, enfin, *le cafard de l'homme sain, le cafard du soldat* normal, de beaucoup le plus intéressant, celui sur lequel nous nous étendrons et *qui est un fruit de la guerre des tranchées aussi sûrement que la psycho-névrose coloniale est un fruit du milieu tropical.*

Débarrassons-nous d'abord du *cafard du jeune soldat* qui est surtout teinté de nostalgie, de nostomanie et pour lequel on ne peut pas tout à fait invoquer le rôle prépondérant des petites émotions renouvelées. Chez lui le cafard est le reflet sentimental d'une inadaptation plus ou moins consciente. D'une part les associations cérébrales n'ont pas acquis encore leur constitution adulte, d'autre part tous les impondérables de la famille agissent encore. L'organisme du jeune soldat est, moins que celui de l'homme fait, libéré des influences familiales. Il n'est pas encore mûr pour l'indépendance, surtout l'indépendance morale, et la tristesse résulte de la section brutale de tous les liens organiques et surtout moraux qui vivifiaient sa jeune âme. Tout cela diminue sa résistance et assombrit le pronostic des maladies, en particulier des maladies épidémiques.

§

Mais le cafard le plus utile à connaître, celui qui est en quelque sorte spécifique de la guerre actuelle, est le *cafard qui*

apparaît chez le soldat entraîné sous le choc des séries répétées des petites émotions. Et c'est sur ce syndrome que nous voulons terminer cette étude, exposant scientifiquement des faits mal connus des chefs et dont la thérapeutique se trouve admirablement exposée dans la circulaire du G. Q. G. du 2 juin 1917, signée du généralissime Pétain et concernant les permissions, le repos, l'alimentation.

Nous voudrions insister sur un état spécial *d'asthénie de secteur* que l'un de nous a déjà décrit (1).

Tous ceux qui ont « tenu » longtemps les tranchées savent qu'au bout de quelque temps, *sous une apparence physique superbe* et qui vaut au soldat les félicitations énervantes des civils, apparaît un état de fatigue mentale, accompagné d'insomnie et de sensation désolante d'écoulement de la volonté. Ce cafard est de nature indiscutablement *psychique* et se différencie de la neurasthénie en ce sens qu'il n'y a derrière lui aucune altération organique.

Il illustre ce fait que, dans l'effort, la fatigue atteint d'abord le système nerveux et non le muscle. Le corps humain est comparable à une machine électrique. L'électricité peut manquer sans que les rouages soient lésés.

La répétition continue des petites émotions (bombardement, sifflement des balles, gardes, patrouilles, tracés de réseaux, etc..) épuise aussi sûrement que les fortes émotions (2); elles grignotent la substance chromatophile des cellules nerveuses, c'est-à-dire notre provision de potentiel énergétique.

La sensation de fatigue se produit bien avant que l'épuisement ait objectivement atteint l'organisme et, en ce sens, le cafard du sujet sain est une sorte de signal d'arrêt utile. Il veut dire que notre personnalité a dépensé la ration d'énergie, au delà de laquelle il lui faut entamer le capital.

Mettez cette sensation de fatigue, non plus seulement chez l'officier — tonifié encore par ses notions éthiques — qui voit diminuer ainsi, avec sa potentialité nerveuse, son esprit offensif et sa confiance; mais chez l'homme dont l'héroïsme est le *reflet* de celui des chefs, chez l'homme qui est avant tout la

(1) Paul Voivenel : « Le Cafard », in *Progrès médical*, avril 1917.
(2) Déjà envisagées dans notre « Diagramme psychologique de la Bataille », in *Mercure de France*, 16 juin 1917.

pâte qu'il faut faire lever, et vous vous rendrez compte du danger qu'il y a à la méconnaître.

Chez l'homme donc, cette asthénie se traduira par un état de *dépression irritable* qui diminue sa docilité. Les accès *de colère* et *de méfiance* se multiplient et, si le chef manque de psychologie, il fait germer les *délits militaires* qui amènent si souvent de braves soldats devant les Conseils de guerre.

La sensation de fatigue donne à l'homme — comme à l'officier — la *sensation d'incomplétude* et, comme on est tout naturellement porté à chercher en dehors de soi la cause de cette incomplétude, les interprétations nocives s'éveillent fatalement. Un candidat refusé à un examen accuse toujours l'examinateur; le paranoïaque qui souffre dans sa cénesthésie s'en prend aux autres et devient successivement persécuté et persécuteur.

Vous voyez, ici, peu à peu fleurir *l'indiscipline* chez des gens normaux, *une indiscipline qu'il ne faut plus appeler morbide, mais qui est la conséquence des lois qui régissent notre personnalité physique et mentale.*

Si le soldat *fatigué, ennuyé*, quitte le milieu où l'encadrement lui sert en quelque sorte d'appareil plâtré mental, pour l'intérieur où toutes les suggestions égoïstes l'assaillent, il se défendra mal à cause de la diminution de son énergie, de sa faculté de synthèse mentale. C'est alors, par exagération d'une personnalité irritable (de même que le persécuté devient facilement un mégalomane), la levée de l'orgueil qui sommeille — à côté du cochon classique — dans le cœur de tout homme; c'est l'ostentation mise à ne pas saluer l'officier, c'est l'attitude impertinente dans les trains, c'est l'envahissement concerté des wagons de première classe, c'est l'engueulade endémique de ceux qu'il traite généreusement d'embusqués...

Et cet homme est ce Français, ce merveilleux soldat que nous aimons et admirons tant et qui, conduit par des chefs héroïques, perpétue la gloire de la France. Il n'est pas mauvais. Il est fatigué. Il est suggestible.

Il faut arroser son système nerveux desséché et il se relèvera comme une plante vivace.

Il suffit de peu quand la fatigue n'est pas allée jusqu'à s'objectiver dans une lésion d'organe.

Après une hémorragie, l'organisme répare ses pertes en quel-

ques jours, parfois en quelques heures ; les réserves de globules se mobilisent instantanément, les centres de germination entrent résolument en activité. Ainsi, du système nerveux. Nos lampes intérieures se rallument rapidement. On cesse de bâiller sa vie.

Des permissions, du repos, une alimentation bien comprise.

[*Censuré*]

La Censure, qui nous a supprimé le détail de cette thérapeutique, voudra bien nous permettre cependant de dire que les permissions ont une influence considérable sur le moral des hommes. Les chefs doivent veiller à se trouver en avance et non plus en retard sur le tour normal ; les listes doivent être judicieusement établies et *connues des soldats.*

Quant au repos, tout ce qui précède fait comprendre qu'il doit être pris dans une zone éloignée du front, où les troupes n'éprouveront plus d'émotions. Pour être utile, *le repos doit être absolu.* La reprise de l'instruction des hommes sera graduée, et les exercices exécutés de telle sorte qu'on évitera l'ennui et la fatigue.

La cuisine enfin doit être l'objet d'une surveillance attentive. Elle joue un rôle puissant dans l'optimisme du poilu... et des philosophes. Il faut surtout que les commandants d'unités sacrifient à l'amélioration de l'ordinaire tout désir de procurer aux hommes des bénéfices pécuniaires.

Dr LOUIS HUOT,
Médecin principal de 1re classe
des troupes coloniales,
Médecin divisionnaire.

Dr PAUL VOIVENEL,
Médecin-major de 2e classe,
Médecin-chef d'ambulance divisionnaire.

LETTRES DE MADAME AUPICK
A THÉODORE DE BANVILLE

A PROPOS DU CINQUANTENAIRE DE BAUDELAIRE

Jamais les souvenirs qui se rapportent aux gloires intellectuelles de la France ne furent plus importants qu'aujourd'hui, car nos héros ne défendent pas seulement le sol, les foyers, les intérêts palpables de la patrie, mais encore ses trésors d'art et de pensée. Hélas! la stupide brutalité de l'ennemi a pu en atteindre quelques-uns. Aveuglé par ses philosophes à courte vue, qui du mot hideux de Bismarck, « la force prime le droit », firent une doctrine, il s'est livré aux pires excès. La destruction systématique, les bombardements inutiles, les explosions, les incendies constituent l'une de ses méthodes militaires. Partout sur ses pas il a laissé des ruines. Arras n'est plus que décombres. Reims reçoit chaque jour une nouvelle blessure. Mais du moins les monuments de la pensée française sont intangibles. Ni le fer ni le feu ne les pourrait abolir. Un livre, cela renaît de ses cendres.

L'œuvre de Baudelaire fait partie de ces richesses-là. D'abord ignorée du grand public, longtemps discutée, elle est maintenant universellement admirée; et voici qu'elle va se répandre davantage encore. Elle tombe dans le domaine public, elle appartient à tous dorénavant. Les éditions des *Fleurs du Mal*, des traductions d'Edgar Poe, des *Poèmes en prose*, des *Paradis artificiels*, se multiplieront. Le nom glorieux de Charles Baudelaire rayonnera d'un nouvel éclat. Nous avons donc pensé que les lecteurs trouveraient ici avec curiosité quelques documents, quelques lettres qui sont en notre possession, et dont chaque ligne évoque ou ses derniers jours ou son souvenir.

L'on a prétendu autrefois que Baudelaire était mort parmi le dénuement et l'abandon. Il n'en fut rien heureusement. Nulle con-

tingence trop vulgaire ne vînt s'ajouter à la tristesse affreuse de sa fin. Les soins empressés, la tendresse profonde d'amis fidèles ne lui firent pas défaut, et sa mère s'efforça d'adoucir de toutes les façons cette épouvantable et ténébreuse agonie.

Le *Mercure de France* a déjà publié, en 1912, une correspondance analogue avec Charles Asselineau. C'est à Théodore de Banville que celle-ci était adressée. Banville eut pour Baudelaire et lui garda « par delà la mort » une amitié fervente. Il fut l'un des premiers à le comprendre et à l'aimer. L'un des premiers il fit justice des sottises verbeuses dont certains critiques barbouillaient les marges des *Fleurs du Mal*.(1) Rappelons la plus énorme, celle qui consiste à voir en Baudelaire un matérialiste, au sens ordinaire de ce mot d'ailleurs mal défini, c'est-à-dire un esprit sans imagination et sans flamme, épris seulement de sensations grossières et de banales apparences.

Le poète, cependant, avait pris soin de s'expliquer, avec une netteté absolue. Choisissant à dessein, un jour, comme sujet d'étude, la chose la plus vile, la plus repoussante :

Rappelez-vous l'objet que nous vîmes, mon âme,
Ce beau matin d'été si doux :
Au détour d'un sentier une charogne infâme
Sur un lit semé de cailloux.

il enveloppait cette ignoble nature morte de tout le rayonnement de l'idéal.

Oui, telle vous serez, ô la reine des grâces,
Après les derniers sacrements,
Quand vous irez, sous l'herbe et les floraisons grasses,
Moisir parmi les ossements.

Alors, ô ma beauté ! dites à la vermine
Qui vous mangera de baisers,
Que j'ai gardé la forme et l'essence divine
De mes amours décomposés.

(1) On en trouve un échantillon dans le *Réveil* du 15 mai 1858, sous ce titre : *La Poésie à l'heure qu'il est*. L'article est écrit par Veuillot. Il l'a été par bien d'autres d'ailleurs et à toutes les époques.

Inutile plaidoyer en faveur de l'idéal et de l'inspiration, cette page est bourrée de lieux communs, comme une oie de marrons, et témoigne d'une méconnaissance parfaite des conditions mêmes de la poésie.

L'exemplaire que nous avons devant les yeux porte une annotation de Baudelaire, écrite au crayon et zébrée de traits qui en soulignent plusieurs mots. En regard des phrases : — « Tandis que les uns s'évertuaient jusqu'à inquiéter des oreilles caressées par Béranger, d'autres, plus téméraires, de vrais novateurs, se sont piqués de ressusciter la description, le récit, presque la césure. Les plus heureux y ont gagné les uns la police correctionnelle, les autres l'Académie, mais l'attention publique point, ou si peu que c'en est triste. Aimez-vous mieux les *Fleurs du Mal* ? Aimez-vous mieux *Agnès de Méranie* ? » on lit : — « Ce Veuillot me donne envie de tâter encore de la police correctionnelle en lui caressant les siennes autrement qu'avec mes vers. »

Prévention? Incompréhension? C'est à n'y pas croire. Une page, une strophe, un mot, un titre, cela suffit. On dirait des juges gagnés par le sommeil pendant les dépositions des témoins et les plaidoiries, et qui, réveillés en sursaut, prononcent le verdict au petit bonheur. Mais que reste-t-il bientôt de ces jugements? Ils vont s'enfouir parmi les dossiers poussiéreux du greffe littéraire. L'œuvre demeure; et, débarrassée des commentaires parasites qui l'étouffaient, s'épanouit librement.

L'homme privé n'a pas suscité moins de niaiseries et de fausses appréciations. Baudelaire, par ses façons choisies, sa politesse distante, son élégance, choquait sans doute les chroniqueurs de brasserie et les faux artistes. Ils le déclaraient « poseur ». C'est le terme dont se servent ces gens en parlant de quiconque n'adopte pas leurs mauvaises manières et leurs idées toutes faites. Banville répond ainsi à cette accusation : — « Il n'est pas étonnant que Baudelaire ait paru bizarre aux niais désœuvrés et aux diseurs de riens; pour eux, en effet, il devait être tout ce qu'il y a de plus bizarre, car il ne disait rien qui ne fût le contraire d'un lieu commun, et il avait nativement, il tenait de sa mère infiniment distinguée et d'une nature exquise, ces belles façons abolies, cette politesse à la fois raffinée et simple, qui déjà en 1842 pouvait troubler certains bourgeois et leur faire l'effet d'un anachronisme. »

Entre ces deux témoignages, je ne pense pas que l'on puisse hésiter.

L'amitié qui lia les deux poètes fut toute intuitive et toute spontanée : « Avant d'avoir échangé une parole, nous étions amis comme nous devions l'être pendant la vie et par delà la mort », dit encore Banville. Aussi Mme Aupick eut-elle recours à lui pour défendre les intérêts intellectuels de son fils. Ils ne pouvaient être mieux ni plus intelligemment défendus.

Mais venons au fait. On pardonnera cette digression de collectionneur, qui, avant d'ouvrir sa bibliothèque ou ses cartons, se croit obligé de fournir quelques explications préliminaires.

CLAUDE COUTURIER.

Mercredi 18 (1).

Monsieur,

Vous avez dû apprendre par les journaux le coup affreux dont mon pauvre fils Charles Baudelaire a été frappé. Dès que je l'ai su, je suis accourue près de lui à Bruxelles pour le soigner pendant trois mois, durant lesquels la paralysie a été

(1) Aucune de ces lettres ne donne le millésime ; mais les événements, grands et petits, dont il y est question peuvent combler cette lacune : la première est de 1866. Quant à la dernière, elle est, d'après le timbre postal, de 1869.

diminuant, mais il est resté privé de la parole, ou du moins il ne peut dire que très peu de mots. Pressée vivement par les médecins, j'ai dû le mettre dans une maison de santé. Comme il se refusait obstinément à venir chez moi à Honfleur, il s'est décidé de son plein gré à entrer dans la maison de santé du docteur Duval où il est installé très sainement et même gaîment. C'est là, Monsieur, que vous le trouverez, si vous avez l'extrême bonté d'aller le voir ; vous saurez qu'en lui proposant de lui envoyer quelques amis pour le visiter il a accueilli votre nom avec *une grande joie*, parce qu'il a pour vous beaucoup d'amitié. C'est cette amitié qui va servir d'excuse près de vous, pour cette importunité, ainsi que la douleur profonde dont je suis accablée. Charles, sans pouvoir vous répondre, entendra et comprendra tout ce que vous lui direz. Quoique à ses deux attaques de paralysie il y ait eu ramollissement du cerveau, il a conservé une certaine lucidité d'esprit. D'ailleurs, peut-on savoir jusqu'à quel point l'intelligence, cette belle et haute intelligence d'élite, a disparu, puisqu'il ne peut exprimer ses idées ? Si vous vous rendez à la supplique que je vous adresse d'aller voir cet infortuné, je vous offre d'avance mes remerciements avec l'assurance de mes sentiments les plus distingués (1).

La maison de santé du docteur Duval, rue du Dôme, 2, donnant dans la rue Lauriston près de l'arc de Triomphe. On peut voir les malades tous les jours, à toute heure.

Ce mercredi.

Monsieur,

Je ne sais quelles expressions employer pour vous témoigner ma reconnaissance du beau discours, prononcé par vous sur la tombe de mon fils. O comme j'en ai été touchée ! et je vous remercie du plus profond de mon cœur. J'étais fière sans doute de mon Charles : comment ne pas l'être, d'une si belle intelligence d'élite ? mais à présent, après ce bel éloge, émané d'une plume habile comme la vôtre, et d'un si grand cœur, je me sens plus orgueilleuse et plus fière encore, et comme ces lignes vont m'être précieuses et chères, dans ma solitude où je vais rentrer, où je les lirai et relirai sans cesse, en puisant

(1) Toutes ces lettres sont signées : C. Ve Aupick.

dans cette appréciation si juste et si vraie de l'amitié, un certain adoucissement à ma douleur. Vous, qui m'avez fait tant de bien, et qui, non content d'aimer et d'admirer mon fils, avez légué à la postérité ses brillantes qualités, ses mérites et sa gloire, soyez béni !

Avec l'expression de ma reconnaissance, recevez aussi celle de mes sentiments les plus distingués.

—

Ce 12.

Monsieur et Ami,

Voici un mot pour vous dire que vous n'avez plus à aller me chercher rue Lauriston. Toute courageuse que je suis dans mon malheur, puisqu'il faut l'être, je ne pouvais plus supporter la vue des fenêtres de la maison Duval ; je suis venue m'installer ici, 8, rue Duphot, près du boulevard.

Il me tarde que vous me confirmiez ce que vous m'avez dit une fois; que, malgré l'objection de M. Ancelle (1), rien ne doit arrêter la Publication projetée, même en cas de la succession contestée elle n'aurait rien à faire là : les frais d'impression étant couverts par les succès. O ces succès, cette publication, qui vont grandir encore plus mon pauvre fils dans l'opinion, aurai-je le temps d'en jouir ? Dépêchez-vous, mes amis.

Mille amitiés.

Mes compliments empressés à Madame votre mère.

—

Ce samedi 14.

Monsieur,

Au moment où je reçois votre lettre, je prends immédiatement la plume, pour vous dire que je croyais que c'était une affaire convenue, et qu'il n'y a pas le moindre doute sur la *confiance illimitée* que je mets en M. Asselineau, trop heureux de pouvoir m'appuyer sur un ami si dévoué de mon fils, et doué de si éminentes qualités morales et littéraires. Si vous le voyez avant moi, je vous prie de vouloir bien le lui dire, et que je suis toute disposée à me laisser guider par lui, dans le cas où j'aurais à lui donner un pouvoir, mais toujours avec cette assurance que vous me donnez que je n'aurais aucun danger à courir financièrement (2).

(1) Une objection juridique, sans doute. M. Ancelle fut toujours, pour Baudelaire et pour sa famille, un ami, un conseiller vigilant.

(2) Mme Aupick était obligée de compter, même dans ce cas.

J'allais écrire à Madame votre mère pour la remercier de la pieuse inspiration qu'elle a eue de faire dire des messes pour mon enfant : les prières d'une mère, ferventes entre toutes, ne peuvent manquer d'être exaucées. En la remerciant, je vous prie de lui offrir mes meilleurs sentiments, dont vous devez prendre aussi votre part.

—

Ce 20 nov.

Monsieur et ami,

C'est à moi à vous remercier de l'accueil charmant que vous avez fait à ce souvenir que je vous ai envoyé en mémoire de Charles. Tout ce que vous me dites à ce sujet m'a profondément touchée. J'aurais voulu avoir d'autres bibelots de ce genre pour les offrir à ses amis. Mais Charles n'était riche qu'en gravures, dessins et quelques toiles que Mrs Ancelle et Asselineau auront à distribuer, mais ces choses ne sont appréciées que par ceux qui comme lui en ont le goût, et qui comme lui ont le sentiment des arts. Avec cette boîte persane (1) que vous avez eue, je n'avais qu'un pupitre persan, destiné au docteur Piogey (2), que j'espère que M. Asselineau lui aura remis en y joignant un petit billet de moi que j'avais renfermé dans une lettre que je lui avais écrite en lui parlant de ce pupitre persan. Me voilà préoccupée de la pensée et je crains que le docteur tout en étant content, comme ami de Charles, de posséder un objet qui lui a appartenu, comme médecin il ne se trouve peut-être pas indemnisé de ses visites. Vous devez sûrement savoir maintenant, parce que je l'ai écrit à M. Ancelle, que je ne recule pas devant la somme modique de 2000 frs., offerte par Lévi (3), mais ce que vous ne pouvez savoir, c'est la reconnaissance si profondément sentie de vos efforts pour perpétuer et glorifier la mémoire de mon pauvre enfant et de l'immense travail que cela va vous occasionner avec M. Asselineau. Je voulais pour respecter vos occupations du moment, dont je devine toute l'étendue, ne pas vous écrire, mais votre lettre était vraiment trop aimable : je n'ai pas pu résister plus longtemps, mais en vous recommandant de ne pas me répon-

(1) Ce coffret appartient maintenant à M. Georges Rochegrosse, beau-fils de Théodore de Banville. Il orne l'un des bahuts de son atelier, à El Biar.

(2) C'était là une préoccupation superflue, car la générosité du docteur Piogey était notoire.

(3) Modique, en effet ! Il s'agit des Œuvres complètes.

dre : contentez-vous de penser à moi, à une pauvre désolée, bien digne de pitié, mais qui, toute malheurense et découragée qu'elle est, veut vivre jusqu'à l'accomplissement de votre digne et grande entreprise.

Un mot de moi, je vous prie, à Madame votre mère, qui a été bonne et affectueuse pour moi. Mes compliments à M. Asselineau. Connaissant son horreur pour les correspondances, je le laisse tranquille, je tiens trop à ce qu'il soit content de moi ; d'ailleurs je n'ai rien de nouveau à lui dire, si ce n'est la recommandation que je lui ai déjà faite de s'occuper des amis que Charles affectionnait le plus.

Recevez, monsieur et ami, mes meilleurs sentiments.

—

Ce lundi.

Mon cher Monsieur de Banville,

Je viens de recevoir un livre de Poésies d'un M. François Coppée (1). Je voudrais lui écrire pour le remercier de cette gracieuseté ; mais je ne sais pas son adresse. Si vous la savez, faites-moi donc le plaisir de me l'envoyer par un petit mot ; je vous serai fort obligée ; pardon de cette importunité et merci.

—

Ce 5 juillet.

Quelle charmante attention ! Je crains d'avoir été maladroite, et d'avoir eu l'air de mendier ce volume ; et pourtant, je vous assure que c'est une surprise qui m'est bien agréable, puisqu'il va ménager l'autre : ma chère relique. Oui c'est une relique. Ne sera-ce pas pour moi une chose sainte ! Vous m'y promettez la bénédiction de Dieu. Sans oser compter sur un tel bienfait, le vœu de l'amitié sera pour moi un encouragement vers le bien. Je ne puis m'empêcher de vous dire encore combien j'aime et j'apprécie la pièce de vers que vous m'adressez : la finale surtout est admirable :

> .... et, mortelle
> Enfante l'Immortalité ! (2)

Quelle heureuse idée ! Sentez-vous bien votre bonheur d'être

(1) *Le Reliquaire*, le premier livre de François Coppée, qui, en l'envoyant à Mme Aupick qu'il ne connaissait pas, prouvait son désir de rendre un hommage, fût-ce indirect, à la mémoire de Baudelaire.

(2) Banville terminait ainsi, évidemment, une dédicace en vers, écrite par lui sur l'exemplaire qu'il lui adressait.

poète ? Plaignez-vous donc, ingrat, des ennuis, des soucis de la vie, quand vous possédez le plus appréciable, le plus grand des biens, qui doit vous consoler de tout : votre talent. Encore des remerciements donc aujourd'hui, mais comme je ne veux pas m'imposer dans votre temps si précieux et vos occupations, et que d'ailleurs il n'y a pas de réponse à ceci, je vous tiens quitte d'une lettre, mais je réclame une place auprès de votre ami (1) dans votre cœur et votre pensée.

Mes compliments à votre mère et à M. Asselineau.

—

Ce 15 juin (2).

Cher Monsieur et ami,

Je sais par Monsieur Asselineau que vous aurez la bonté de l'accompagner dans la visite qu'il compte me faire ici. Je ne saurais vous dire combien j'en suis flattée et combien je vous en remercie (3), comme de tout ce que vous faites pour moi et pour la mémoire de mon cher enfant. Il paraît que les soins que vous avez donnés à l'édition des *Fleurs du Mal* ont un bien beau résultat et que c'est très joli : dans l'attente de ce livre précieux, mon cœur crie sans cesse vers vous, merci mes amis. Quoique je ne sois pas en mesure de vous recevoir encore, je veux vous prévenir à l'avance, comme je sais que vous êtes d'une santé délicate, que si vous n'avez pas l'habitude de porter de la flanelle, vous feriez bien de vous munir d'un pardessus ou paletot, à cause des changements subits de température que nous avons parfois ici (4). Mais cette année, la chaleur est si excessive que je ne pense pas qu'un brin d'air, par ci par là, loin d'être funeste, ne soit le bienvenu. En tout cas, suivez mon conseil.

Je vous prie d'offrir à Madame votre mère mes compliments ; et surtout dites-lui bien que je conserverai toujours le souvenir de la sympathie qu'elle m'a témoignée lors de mon malheur.

(1) C'est-à-dire Baudelaire.
(2) Lettre expédiée de Honfleur.
(3) En se reportant à la correspondance avec Asselineau, publiée par M. Auzas dans le *Mercure* du 16 sept. 1912, on verra qu'il y est question d'un petit séjour que lui et Théodore de Banville devaient faire à Honfleur, chez Mme Aupick.
(4) On va sourire. Pourtant, nous nous sommes gardé de retrancher ce passage tout familier d'une lettre écrite d'autre part sur un ton d'émotion grave, car il éclaire d'une plus vive lumière, nous semble-t-il, la physionomie intime de Mme Aupick. Le souci de ce détail n'a-t-il pas quelque chose de délicieusement maternel ?

Je vous serre affectueusement la main, bien affectueusement.

Votre vieille et malheureuse amie.

—

31 mai.

Monsieur,

Tout en me disant que votre charmante lettre du 17 mai était une réponse, et qu'ainsi il n'y a pas lieu de vous importuner de ma prose, cependant en la relisant, je ne puis résister au désir de vous adresser quelques lignes pour me lamenter d'abord de ce que vous avez été souffrant. Votre dernier livre « d'un caractère bouffon et tout parisien, dites-vous, ne peut m'intéresser » (1). Détrompez-vous. Etrangère comme je suis dans ma solitude à ce Paris tout renouvelé, à tout ce qui s'y passe et s'y dit, je ne suis pas toujours au courant des choses d'actualité que vous y traitez parfois. Mais comment ne pas admirer le faire, et combien vous êtes souverainement maître de votre outil dans tous les genres ! Recevez donc de nouveaux remerciements pour ce livre et aussi pour le souvenir de Charles que vous évoquez dans votre dernière et qu'il m'est toujours si doux d'entendre. Mes compliments bien affectueux à Madame votre mère, à M. Asselineau quand vous le verrez, et à vous, Monsieur et ami, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

—

Ce vendredi (2).

Je m'empresse, Monsieur et ami, en recevant votre livre, sans l'avoir lu encore, de vous remercier de cette nouvelle gracieuseté que vous me faites. C'est un besoin pour mon cœur de vous dire instantanément combien je suis touchée de ces marques de bon souvenir.

La lecture de votre œuvre, dont je serai charmée indubitablement, va faire une heureuse diversion aux ennuis du moment. Qu'il soit donc le bienvenu, comme ses prédécesseurs : les Exilés, comme les paroles si mémorables, si touchantes prononcées sur la Tombe de mon fils bien aimé, enfin pour

(1) Si la lettre portait le chiffre de l'année, il serait aisé d'identifier ce livre de Théodore de Banville, d'après les premières éditions de ses œuvres ; mais, toute indication manquant, nous n'osons risquer un titre.
(2) Honfleur.

tant et tant de preuves de votre attachement dévoué à sa mémoire !

Je vous disais que j'avais des ennuis. Oui, certes, étant dans les ouvriers par suite des dégâts occasionnés par les ouragans de cet hiver, dégâts qu'on vient de me signaler ; les plus graves sont ceux survenus à la falaise sur laquelle ma maison est appuyée. C'est une grande contrariété et préoccupation sans doute, mais après avoir été si cruellement frappée dans mes affections les plus chères, je me roidis contre les accidents fâcheux et les déboires si fréquents dans la vie.

Je vous prie d'offrir à Madame votre mère l'assurance de mes meilleurs sentiments ; et vous, Monsieur, vous que j'aime aussi, et de plus que j'admire; recevez l'assurance de ma reconnaissance.

COMME UN LAC AU TAIN TRÈS PUR

—

Comme un lac au tain très pur,
comme un lac d'étain étale
reflétant aux bords ses rives et ses arbres et le feuillage
des hautes branches infléchies :
comme un lac vert étale
dont les eaux sont assouvies de luxure végétale ;

Comme un làc aux ondes exaucées par les rayons diurnes,
riche de tout le ciel qui tient entre ses rives,
et saturé d'azur
qu'il rend à la nature,
et sensitif des jeux de l'air et des vapeurs
et révélant les transparences
et recéleur
des brumes en mouvement qui roulent leur torpeur au loin
et qu'il traduit en nuances évasives ;
riche de l'infini qui tient entre ses rives
et qu'efface à peine perçu
le réseau ténu des rides aux multiples vibrements
qu'un Zéphir rageur dissipe
sur sa nappe, vague étale,
sur sa nappe d'étain pâle ;

Comme un lac miroitant aux ivresses silencieuses,
telle,
belle,
lumineuse,

dans les nues voyageuses,
une orée,
la Nuée,
m'apparut.
Et mon âme s'éleva :

Vers les nues, vers les nues
qui se meuvent tour à tour
opalines, lactescentes, toutes nues,
comme un lac au tain très pur,
comme un lac d'étain étale
reflété magiquement dans les ondes zénithales.

MICHEL BRATIANO.

RÊVES INSENSÉS

PAGES SUR NICOLAS II

—

La Révolution russe, qui vient d'affranchir cent quatre-vingts millions d'êtres vivants, a permis également d'affranchir d'illustres morts de l'oppression dans laquelle les maintenait l'impitoyable censure du tsar, et de faire revivre toute entière, sans altérations, la pensée des grands écrivains qui ont été les précurseurs de la Russie nouvelle. Les quelques pages de Tolstoï que l'on va lire, et qui n'avaient évidemment pas pu paraître sous le règne de Nicolas II dont elles sont, comme on le verra, l'impitoyable critique, viennent d'être livrées à la publicité par M. Tchertkov, l'exécuteur testamentaire du grand écrivain. C'est un journal libéral de Moscou, l'*Outro Rossii*, qui a eu l'honneur de les publier.

Dans un court avant-propos, M. Tchertkov prévient le lecteur qu'il s'agit d'un fragment resté à l'état de brouillon, et que Tolstoï ne l'aurait certainement pas publié de son vivant sans le reprendre et le corriger. « Mais l'humanité, dit-il justement, a le droit de connaître tous les écrits de Tolstoï, quand il n'y a pas d'objections formelles contre leur publication. Je n'ai donc pas pu laisser ignorer des lecteurs cet article si intéressant et si caractéristique, mais je dois faire observer qu'il y a dans le texte des passages un peu obscurs, qui peuvent prêter à des erreurs d'interprétation. Il faut évidemment les comprendre en les rapprochant des idées émises par l'auteur sur les mêmes questions dans tous ses autres écrits. C'est ainsi que dans les articles qu'il écrivit avant et après celui-ci, Tolstoï s'est nettement posé en adversaire de toute autorité gouvernementale, quelle qu'elle fût, et que pour lui l'unique principe sur lequel doit reposer la communauté humaine, c'est le consentement volontaire, fondé sur la loi d'amour. »

Note du Traducteur.

Le 17 janvier 1895, les représentants de la noblesse et des zemstvos de plus de 70 gouvernements et régions de Russie s'assemblèrent à Pétersbourg pour féliciter le jeune empereur qui venait de monter sur le trône à la place de son père. Quel-

ques mois avant le départ des représentants, on se mit hardiment à l'œuvre dans tous les gouvernements de Russie, et on fit toutes sortes de préparatifs : on réunit des assemblées extraordinaires; ce ne furent qu'élections, propositions, intrigues; on discuta la rédaction d'adresses au nouveau souverain; on se disputa sur le choix des cadeaux à lui offrir; on fit des collectes, des commandes; on élut les heureux qui devaient partir et avoir l'honneur de remettre en personne les adresses et les cadeaux, et enfin on vit tous ces gens faire des milliers de verstes et venir de tous les coins de Russie avec des cadeaux, avec de nouveaux uniformes, avec des discours tout préparés, dans l'attente heureuse de voir le tsar, la tsarine, et de parler avec eux.

Quand tous furent arrivés, ils tinrent de nouveau des réunions, firent des rapports, se présentèrent à tel ou tel ministre, et durent se soumettre à toutes sortes d'épreuves, jusqu'au jour solennel où ils se présentèrent au palais avec leurs cadeaux. Une foule de courriers, de « hofmeisters », de fourriers, de « tsérémoniemeisters », de chambellans, d'aides de camps, se saisirent d'eux, les conduisirent, leur montrèrent la route, les arrêtèrent, et enfin la minute solennelle arriva... et toute cette masse d'hommes, presque tous des vieillards, des pères de famille entourés chez eux du respect de tous, furent comme glacés dans l'attente.

Les portes s'ouvrirent: on vit s'avancer un homme de petite taille, jeune, en uniforme, qui se mit à parler en regardant dans sa « chapka » qu'il tenait devant lui, et où était écrit le discours qu'il voulait prononcer. Ce discours se terminait ainsi : « Je suis heureux de voir les représentants de toutes les classes réunis ici pour venir exprimer leurs sentiments de fidélité et de loyauté. Je crois en la sincérité de ces sentiments, innés dans le cœur de tout Russe. Mais j'ai appris que, ces derniers temps, dans certaines assemblées de zemstvos, se sont élevées les voix de gens qui dans leurs rêves insensés voudraient voir les représentant des zemstvos participer à la direction des affaires de l'Empire. Que tous sachent bien que je consacrerai toutes mes forces au bien de mon peuple, mais que je maintiendrai le principe de l'autocratie, avec la même fermeté inébranlable que l'a fait mon inoubliable père (1). »

(1) Dans le compte rendu officiel de l'Agence télégraphique russe on lit ceci

Quand le jeune tsar arriva au passage où il voulait exprimer l'idée qu'il désirait tout faire suivant sa volonté, et ne voulait que personne, non seulement le guidât, mais même lui donnât des conseils, sentant sans doute dans le fond de son âme que cette idée était mauvaise, et qu'elle était exprimée dans des termes inacceptables, il se troubla, et pour dissimuler sa confusion, il se mit à crier d'une voix aiguë où perçait la colère. Que s'était-il passé? Pour quelle raison offenser ainsi tous ces braves gens ? Tout simplement parce que dans certains gouvernements, à Tver, surtout à Tver, à Toula, à Oufa, les membres des zemstvos avaient, dans des adresses remplies d'ailleurs de toutes sortes de mensonges et de flatteries, fait allusion en termes obscurs et vagues à l'avantage qu'il y aurait à ce que le zemstvo soit ce qu'il doit être, ce pour quoi il a été créé, c'est-à-dire à ce qu'il ait le droit de faire connaître ses besoins au tsar. A ces allusions de gens âgés, réfléchis, expérimentés, désireux de rendre possible pour leur tsar une direction raisonnable de l'Etat, étant donné qu'on ne peut gouverner les hommes dont on ne connaît ni la vie ni les besoins, à ces paroles le jeune tsar, qui n'avait aucune idée ni du gouvernement ni de la vie, répliqua que c'étaient *des rêves insensés*.

Le discours fut suivi d'un grand silence. Mais les courtisans rompirent ce silence par des hourras, qui furent répétés par la presque totalité des assistants. Tous les représentants se rendirent ensuite à la cathédrale, et y firent célébrer un *Te Deum* d'actions de grâces.

Plusieurs délégués prétendent qu'ils n'ont pas crié « hourra », et ne sont pas allés à la cathédrale; s'il y en a eu, ils ont été peu nombreux, et ceux-là qui n'ont pas crié hourra et qui ne sont pas allés à la cathédrale ne l'ont pas déclaré publiquement, si bien qu'il est permis de dire que tous ou presque tous les représentants ont salué avec joie le discours injurieux du tsar, et sont allés célébrer un *Te Deum* d'actions de grâces, de ce que le tsar, en échange de leurs félicitations et de leurs ca-

« Les paroles de Sa Majesté l'Empereur furent couvertes par les hourras enthousiastes des assistants, et leurs échos retentirent longtemps dans les salles. A la fin de la cérémonie, à cinq heures, leurs Majestés regagnèrent leurs appartements. Les maréchaux de la noblesse, des gouvernements et des districts, les nobles qui faisaient partie des diverses députations se rendirent à la cathédrale de Kazan, où ils firent célébrer un Te Deum d'actions de grâces pour les remarquables paroles prononcées par Sa Majesté au cours de la cérémonie. » — Note de Tolstoï.

deaux, leur avait fait l'honneur de les traiter en petits garçons.

La conduite incorrecte du jeune tsar devant les représentants était si extraordinaire, si contraire, non seulement aux usages de la cour, mais même aux règles de politesse et de convenance entre simples mortels, qu'immédiatement après ce jour le mécontentement et la désapprobation de l'acte du tsar se répandirent de plus en plus dans la société. Les plus pacifiques, les plus vils parmi les flatteurs du tsar étaient indignés, exprimaient ouvertement leur mécontentement, et condamnaient l'empereur. Jamais, au cours des 50 ans de mon existence consciente, je ne vis dans la société un tel mécontentement unanime, une telle indignation. Les gens se réunissaient et, comme on se dit à Pâques « Christ est ressuscité », on se disait, mais dans un tout autre esprit et sur un autre ton : « Quoi? Est-ce possible? Oui, des rêves insensés ! C'est un soufflet pour tous », etc. Evidemment tout le monde était stupéfait, comme sont stupéfaits les gens qui voient les conséquences imprévues de leurs actes, comme l'est un homme qui marchait sans s'arrêter dans un marécage et qui soudain se sent enlizé jusqu'à la ceinture dans l'eau et dans la vase, dont il ne sait comment se retirer. Et de même que l'homme qui est tombé dans l'eau ne reste pas longtemps étonné, mais s'accommode de sa situation, de même l'étonnement et l'indignation de la société russe, causés par l'insolence et l'insulte du jeune tsar, se dissipèrent très rapidement.

Au bout de quatre mois, ni le tsar ne jugeait nécessaire de revenir sur ses paroles, ni la société ne pensait plus à condamner son acte (à part une lettre *anonyme*). C'était comme s'il avait été convenu d'un commun accord qu'il en doit être ainsi. Et les députations continuent de venir et de faire des bassesses, et le tsar d'accepter ces bassesses comme son dû. Loin d'être la même qu'auparavant, la situation empira considérablement. L'acte irréfléchi et insolent du jeune tsar devint un fait accompli ; la société, toute la société russe avala l'insulte, et l'insulteur eût le droit de penser (ou s'il ne pense pas, il sent) que la société n'a que ce qu'elle mérite, que c'est bien ainsi qu'il faut la traiter, et maintenant il peut essayer de porter à un plus haut degré encore l'insolence et le mépris de cette société. L'épisode du 17 janvier fut un de ces moments où les

deux partis en lutte s'affrontent et se mesurent l'un l'autre, et où s'établissent entre eux de nouveaux rapports.

Un ouvrier robuste rencontre devant une porte un enfant faible, un fils de barine (1). Ils ont chacun le même droit de passer le premier, mais le gamin insolent, le fils du barine, repousse l'ouvrier qui entrait, et a le front de lui crier : « Ote-toi de mon chemin, vile ordure ! » C'est alors le moment décisif : l'ouvrier écartera-t-il tranquillement la main de l'enfant, et passera-t-il devant lui en lui disant tout doucement : « C'est mal, mon petit, ce que tu fais là ; je suis plus âgé que toi, ne passe pas ainsi devant moi » ; ou va-t-il s'incliner, céder la place, se découvrir et s'excuser ? De ce moment dépendent les rapports futurs de ces êtres, ainsi que leur état d'âme. Dans le premier cas, l'enfant se reprendra, deviendra meilleur et plus réfléchi, et l'ouvrier plus courageux et plus libre ; dans le second cas, le gamin insolent deviendra plus insolent encore, et l'ouvrier plus soumis.

Tel est le conflit qui a éclaté entre la société russe et le tsar, et par son irréflexion le jeune tsar a fait un pas qui s'est trouvé être très avantageux pour lui, et désavantageux pour la société russe. La société russe a avalé l'offense, et le conflit s'est résolu à l'avantage du tsar. Il doit maintenant devenir plus insolent encore, et il aura absolument raison, s'il méprise encore plus la société russe ; quant à celle-ci, après ce premier pas, elle en fera inévitablement encore un dans le même sens, et deviendra encore plus soumise. C'est en effet ce qui arriva. Quatre mois passèrent, et non seulement aucune protestation ne s'éleva, mais tous se préparèrent avec ardeur à la réception du tsar à Moscou, au couronnement, à de nouveaux dons d'icones ou autres niaiseries, et l'on vante dans les journaux le courage du tsar, qui a défendu cette institution sacro-sainte du peuple russe, l'autocratie. Il s'est même trouvé un écrivain pour reprocher au tsar d'avoir répondu trop mollement à l'audace inouïe de ces gens qui avaient eu l'air de dire que pour commander aux hommes il faut connaître leur vie et leurs besoins ; il ne fallait pas leur dire : « Ce sont des rêves insensés » ; il fallait éclater comme un tonnerre contre ceux qui osaient porter atteinte à la sacro-sainte institution autocratique du peuple russe.

(1) En russe *bartchouk*, mot à peu près intraduisible.

Dans les journaux étrangers (le *Times*,les *Daily News*, etc.) parurent des articles où on lisait que pour tout autre peuple que le peuple russe le discours du tsar aurait été offensant, mais que nous, Anglais, nous ne pouvons juger d'après notre point de vue :

« Les Russes aiment cela ; c'est cela qu'il leur faut. » Ce sont des articles de ce genre qu'on laissait passer et qu'on imprimait ; quant à ceux qui relevaient l'inconvenance et la bêtise des paroles prononcées, on ne les laissait pas passer. Quatre mois s'écoulèrent, et dans ce qu'on appelle les hautes sphères de la société russe, s'établit l'opinion que le jeune tsar avait agi parfaitement, comme il devait agir. « C'est un gaillard, notre Nika, disent de lui ses innombrables cousins; c'est un gaillard ; voilà comment il faut *les* traiter ! »

Et non seulement les choses reprirent leur cours comme par le passé ; ce fut bien pis qu'auparavant : les mêmes persécutions stupides et cruelles contre les juifs et contre les sectaires, les mêmes condamnations à l'exil sans jugement; les enfants furent arrachés à leurs parents ; ce ne furent que pendaisons, exécutions, bagne ; ce fut la même censure, stupide à en être comique, supprimant tout ce qui passe par la tête du censeur ou de son chef ; ce fut le même régime d'abêtissement et de corruption du peuple.

§

La culture, qui éveille la conscience des êtres, va de l'avant, et on ne peut l'arrêter ; mais chez nous, en Russie, les formes de la vie vont à reculons, et il est difficile de s'imaginer comment et par quoi on peut les remplacer. Voici comment se présente la situation : Il existe un immense empire, peuplé de plus de cent millions d'habitants, et cet empire est gouverné par un seul homme. Et cet homme est nommé par le hasard ; il ne s'agit pas d'élire parmi les meilleurs et les plus expérimentés des hommes celui qui est le plus expérimenté et le plus capable de gouverner ; on nomme celui qui est né de l'homme qui auparavant gouvernait l'empire. Et comme celui qui auparavant gouvernait l'empire a été aussi nommé par le hasard, par ordre de primogéniture, tout comme son prédécesseur (et leur ancêtre à tous a été le maître, parce qu'il a conquis le pouvoir, soit par élection, soit grâce à des dons éminents, soit, comme il arrive le plus souvent, parce qu'il ne

s'est arrêté devant aucune tromperie ni aucun crime), il en résulte que celui qui devient le chef d'un peuple de cent millions n'est pas l'homme qui est capable de l'être, mais que c'est le petit-fils et le descendant de l'homme qui, grâce à des qualités éminentes, ou par ses crimes, ou par les deux choses ensemble, comme il arrive le plus souvent, a conquis le pouvoir, quand bien même ce descendant n'aurait aucune qualité de chef, mais serait l'homme le plus stupide et le plus insignifiant. Une telle situation, à la bien regarder en face, est réellement bien exprimée par l'expression de « rêves insensés ».

Aucun homme raisonnable ne prendra une voiture, si le cocher ne sait pas conduire ; il ne prendra pas le train, si le mécanicien ne sait pas diriger, ou si ce cocher, si ce mécanicien sont l'un et l'autre fils du cocher ou du mécanicien qui autrefois, à ce qu'on dit, a su conduire ; il s'embarquera moins encore sur un navire avec un capitaine qui n'a le droit de conduire que parce qu'il est le neveu issu de germain de celui qui autrefois a dirigé le navire. Aucun homme raisonnable ne remettra son sort et celui de sa famille entre les mains de cochers, de mécaniciens et de capitaines de cette espèce, et cependant nous vivons dans un empire qui est dirigé, et avec une autorité sans limites, par les fils et petits-fils d'hommes qui sont non seulement de mauvais dirigeants, mais qui ont effectivement prouvé leur incapacité de diriger. Cette situation est en effet insensée, et elle ne se justifie que parce qu'il fut un temps où les hommes croyaient que ces dirigeants sont des êtres surnaturels, particuliers, oints du Seigneur, auxquels on ne peut pas ne pas obéir. Mais de notre temps, alors que personne ne croit plus à la prédestination surnaturelle de ces hommes, à la sainteté du pouvoir héréditaire d'un être oint du Seigneur, alors que l'histoire a montré comme on les a renversés, chassés, persécutés, cette situation ne peut aucunement se justifier, à moins qu'on ne suppose que, l'autorité suprême étant indispensable, la succession héréditaire exclut les intrigues, les troubles, les guerres civiles inévitables avec tout autre mode d'élection, et que ces troubles et ces intrigues coûteront plus cher au peuple que l'incapacité, la corruption et la cruauté des souverains héréditaires, si leur incapacité peut s'adjoindre des hommes qui participent à la direction des

affaires, si leur corruption et leur cruauté sont limitées par les restrictions imposées à leur autorité.

Et voilà qu'aux désirs exprimés par ces hommes (inséparables du pouvoir héréditaire) de participer aux affaires de l'Etat et à la limitation du pouvoir, à ces désirs dissimulés pourtant sous la couche épaisse de la flagornerie la plus grossière, le jeune tsar répondit catégoriquemment et insolemment : « Je ne veux pas. Je ne permets pas : Je gouvernerai seul (1). »

L'épisode du 17 janvier fait songer à ce qui arrive fréquemment avec les enfants. Un enfant commence à faire quelque chose qui est au-dessus de ses forces. Ses parents veulent l'aider, faire pour lui ce qu'il n'est pas en état de faire, mais

(1) Dans la première rédaction de l'article, on trouve le passage suivant : « Quel est ce jeune homme, comment a-t-il été élevé, et dans quelle situation se trouve-t-il placé ? Il y a 14 ans, c'était encore un enfant, mais il doit se souvenir qu'en 1881 on a tué son grand-père. Dans le milieu où il a grandi, et où il a été élevé, on ne dit pas pourquoi son grand-père a été tué ; on ne dit pas que son grand-père, homme autoritaire comme ils sont tous, a fait d'abord des concessions à l'opinion publique de son époque et proclamé l'abolition du servage, mais qu'ensuite, effrayé de ce qu'il avait fait, il a fait machine arrière, et s'est opposé à l'émancipation du peuple, qu'il a fait condamner par ses sous-ordres à la pendaison et au bagne des centaines, des milliers de jeunes gens coupables de vouloir plus de liberté, et qu'il a été tué parce qu'il ne voulait rien céder de son autorité. Dans le milieu où a grandi et où a été élevé ce jeune homme, on dit que son grand-père a été tué par des hommes semblables à des animaux sauvages, qui recherchent le meurtre pour le meurtre, par des brigands redoutables qu'il faut exterminer. Après la mort de son grand-père, le trône passe à son père, homme peu cultivé et, comme tous les gens bornés, plus autoritaire et plus entêté que son prédécesseur.

Il inaugura son règne par des pendaisons, et il continua, sous une apparence de légalité, à réprimer toute liberté, à pendre, à condamner au bagne ou à la réclusion perpétuelle tous ceux qui travaillaient pour la libération du peuple. Son règne fut le plus terrible. Tout ce qu'avait fait son père fut détruit de fond en comble : on supprima la liberté et la publicité des tribunaux ; la plupart des affaires furent enlevées aux jurys, et confiées aux tribunaux de la couronne ; on supprima les juges de paix, on créa l'institution absurde des « chefs de la terre » (Zemskie natchalniki) qui avaient à la fois en leurs mains l'autorité administrative et le pouvoir judiciaire ; dans les grands centres et dans les meilleurs gouvernement, les tribunaux militaires fonctionnèrent à la place des tribunaux civils : on introduisit les châtiments corporels dans les écoles ; et loin d'être supprimés, ils furent légalement établis pour les paysans ; on se livra à de terribles persécutions contre les juifs, les catholiques, les lutheriens, contre tous les sectaires ; on supprima beaucoup d'établissements d'éducation, et partout on instaura une discipline abrutissante, et on enseigna de grossières superstitions ; les dernières libertés de la censure furent détruites ; on créa des banques pour soutenir les intérêts de la noblesse. Les prisons et les forteresses, les bagnes et les lieux d'exil furent remplis ; on exécuta et on pendit plus que jamais ; on massacra secrètement les hommes dans les forteresses et dans les prisons. Un tel règne dura 13 ans. La mort enlève cet homme qui est responsable de toutes ces horreurs, et à peine est-il mort, qu'on entend s'élever en son honneur un concert d'éloges ineptes, sans exemple dans l'histoire. On invente sans le moindre fondement le prétexte de vanter son amour de la paix, et pendant des mois et des mois, les flatteries les plus fausses roulent sur ce thème. Comme il n'y a rien à louer en lui, on le loue de ce qu'il n'a pas fait, car il n'avait pas eu l'occasion de faire la guerre, et parmi les empereurs, à peine en trouverait-on un sur dix qui n'aime pas la guerre, et qui s'en abstienne. »

Note de la Rédaction.

l'enfant fait des caprices, et commence à crier d'une voix perçante : « C'est moi, moi tout seul ! » Il se met alors au travail, et si personne ne vient à son aide, il revient vite à la raison, car il se brûle, ou il tombe à l'eau, ou il se casse le nez et se met à pleurer. Cette méthode qui consiste à laisser l'enfant faire seul ce qu'il veut faire est, si elle n'est pas dangereuse, très instructive pour lui. Mais le malheur est qu'un tel enfant a toujours des nourrices qui le flattent, des domestiques qui le mènent par la main et font pour lui ce qu'il veut faire lui-même; il est plein de joie, car il s'imagine qu'il a agi seul, mais en réalité il n'apprend rien et souvent cause du tort aux autres. C'est ce qui arrive aux gouvernants. S'ils dirigeaient effectivement eux-mêmes, leur direction serait de courte durée; ils feraient immédiatement de telles bêtises, qu'ils causeraient leur propre perte et celle des autres; leur règne se terminerait tout de suite, ce qui serait très utile pour tout le monde. Mais de même que les enfants capricieux ont des nourrices qui font pour eux ce qu'ils s'imaginent faire eux-mêmes, de même le malheur est que les tsars ont aussi leurs nourrices : des ministres, des directeurs, jaloux de leurs places et de leur autorité, et qui savent très bien qu'ils n'en jouiront que tant qu'on reconnaîtra au tsar un pouvoir sans limites.

On admet et on pose en principe que c'est le tsar qui dirige les affaires de l'État; mais c'est un simple postulat; le tsar ne peut pas diriger seul les affaires de l'État, parce qu'elles sont trop compliquées; il ne peut faire que ce qui lui vient à l'esprit à propos des affaires qui parviennent jusqu'à lui, et il peut s'adjoindre comme collaborateurs tous ceux qui se présentent à son esprit; mais il ne peut diriger les affaires, parce que c'est une chose absolument impossible pour un seul homme. Les vrais dirigeants, ce sont les ministres, les membres des différents conseils, les directeurs et chefs de service de toutes sortes. Et l'on devient ministre et directeur, non grâce à ses mérites, mais par protection, par suite d'intrigues où les femmes sont presque toujours mêlées, enfin grâce aux relations, aux liens de parenté, à l'art de plaire ou au pur hasard. Les flatteurs et les menteurs qui écrivent des articles sur la sainteté de l'autocratie affirmant que cette forme de gouvernement (qui est la plus ancienne qui ait existé chez tous les peuples) est l'apanage sacro-saint du peuple russe, et

que le tsar doit exercer sur le peuple un pouvoir sans limites ; ces gens-là malheureusement n'expliquent pas comment doit s'exercer l'autocratie, de quelle manière le tsar lui-même doit et peut diriger son peuple tout seul.

Autrefois, quand les slavophiles prônaient l'autocratie, ils ne la séparaient pas des « états provinciaux » (Zemski sobor), et alors, quelle qu'ait été la naïveté des rêves des slavophiles (rêves qui ont fait beaucoup de mal), on comprenait comment devait gouverner le tsar autocrate, qui était mis au courant par les états provinciaux des besoins et de la volonté du peuple. Mais comment le tsar peut-il gouverner actuellement ? Comme un Khan du Turkestan ? C'est impossible, car chez ce dernier on peut examiner toutes les affaires en une matinée, alors qu'en Russie, à notre époque, pour diriger l'Empire il faut prendre dix mille décisions par jour. Qui donc prend ces décisions ? Les tchinovniks. Mais qui sont ces tchinovniks ? Ce sont des hommes qui ont rampé jusqu'au pouvoir, dans un but personnel, et qui ne songent qu'à recevoir toujours plus d'argent. Ces derniers temps, en Russie, ils sont tombés si bas au point de vue intellectuel et moral, que s'ils ne volent pas ouvertement, comme le faisaient ceux qu'on a pris sur le fait et chassés, ils ne savent même pas faire semblant de servir les intérêts généraux de l'État ; ils tâchent uniquement d'obtenir le plus longtemps possible leurs traitements, d'être logés aux frais de la couronne, et de toucher leurs indemnités de déplacement. Il en résulte que l'État n'est pas dirigé du tout par un autocrate — personnage d'essence particulière, sacré, plein de sagesse, incorruptible et vénéré par le peuple, — mais en réalité par une bande de tchinovniks avides, intrigants, dépourvus de sens moral, qui se sont accrochés à un homme jeune, qui ne comprend rien et ne peut rien comprendre, auquel ils ont fait croire qu'il peut admirablement gouverner seul. Et lui, il refuse hardiment aux représentants du peuple de prendre part au gouvernement, et il leur dit : Non, j'agirai seul.

Ainsi donc, non seulement nous ne sommes pas gouvernés par la volonté du peuple, ni par un tsar autocrate, au-dessus de toutes les intrigues et ambitions personnelles, comme veulent nous le représenter les vrais slavophiles ; nous sommes gouvernés par quelques dizaines d'individus, malhonnêtes,

rusés et cupides, qui n'ont pour eux ni le privilège de la naissance comme autrefois, ni la moindre intelligence, comme le prouvent les Dournovo, les Krivochéïne, les Délianov, etc. Ce sont des êtres qui ne sont que médiocrité et que bassesse, seules qualités qui, suivant la juste remarque de Beaumarchais, permettent d'arriver aux plus hauts sommets du pouvoir : « Médiocre et rampant, et parvient à tout (1). » On peut se soumettre et obéir à un homme, qui occupe du fait de sa naissance une position spéciale ; mais il est offensant et humiliant de se soumettre et d'obéir à des gens, du même âge que vous, qui par leurs lâchetés et leurs turpitudes se sont glissés sous nos yeux aux plus hauts emplois et ont usurpé le pouvoir. On pouvait obéir le cœur serré à Ivan le Terrible et à Pierre III ; mais il était outrageant d'exécuter les volontés de Malouta Skouratov et des caporaux allemands, favoris de Pierre III.

Dans les affaires qui transgressent la volonté de Dieu, qui sont contraires à cette volonté, je ne puis obéir ni me soumettre à qui que ce soit ; au contraire, dans les affaires qui ne transgressent pas la volonté de Dieu, je suis prêt à me soumettre, au tsar, quel qu'il soit. Ce n'est pas lui-même qui s'est mis à la place qu'il occupe. Il y a été placé par les lois du pays, rédigées ou approuvées par nos ancêtres ; mais pourquoi me soumettrais-je à des gens manifestement vils ou imbéciles, ou l'un et l'autre à la fois, à des gens qui par leurs vilenies durant trente ans se sont glissés au pouvoir, et qui me dictent des lois et des principes de conduite ? On me dit que par ordre de Sa Majesté il m'est prescrit de ne pas publier tels ouvrages, de ne pas faire mes prières et faire à mes enfants la leçon comme je le juge bon moi-même, mais d'après les principes et les livres imposés par M. Pobiédonostsev ; on me dit que, par ordre de Sa Majesté, je dois payer des impôts pour la construction de cuirassés, que je dois donner mes enfants ou mes biens à tel ou tel, que je dois cesser de vivre moi-même là où je veux, et aller dans le lieu qui me sera fixé. On pourrait encore supporter tout cela, si c'était à proprement parler l'ordre formel du tsar ; mais je sais bien que « l'ordre de Sa Majesté », ce n'est qu'un mot, que tout cela est fait, non par le tsar qui nominalement nous gouverne, mais par la trinité Pobiédonostsev,

(1) En français dans le texte.

Richter, Mouraviev, etc., dont je connais depuis longtemps les antécédents, et si bien, que je ne désire rien avoir de commun avec eux. Et c'est à ces gens-là que je dois me soumettre, et donner tout ce que j'ai de plus cher au monde !

Toutefois cela encore serait supportable, s'il ne s'agissait que de sa propre humiliation. Mais malheureusement ce n'est pas de cela seulement qu'il est question. On ne peut régner et diriger le peuple sans le corrompre, sans l'abêtir, et cela d'autant plus profondément que la forme du gouvernement est plus imparfaite, et que les dirigeants sont moins l'expression de la volonté du peuple. Or, comme nous avons le gouvernement le plus absurde et le plus contraire à la volonté du peuple, les plus grands efforts sont nécessairement mis en œuvre pour abêtir et corrompre le peuple. C'est justement cet abêtissement et cette corruption, en voie de s'accomplir dans d'énormes proportions en Russie, que ne doivent pas tolérer les hommes qui voient les causes de cet abêtissement et de cette corruption, et qui en aperçoivent les terribles conséquences.

LÉON TOLSTOI.

Traduit par A. PIERRE.

LES ANGLAIS A VERDUN

—

Se souvient-on encore, en Angleterre, de la captivité de onze années, subie, dans la cité héroïque, au commencement du dix-neuvième siècle, par environ huit cents sujets britanniques ? Oui, sans doute, si on y lit toujours les ouvrages de James Forbes, de J.-G. Alger, de Laurence, de Langton et de Blainey. Mais la lecture de leurs diverses relations de cette captivité n'y a jamais pu être un sujet de bien vif ressentiment contre nous. Rien n'a moins ressemblé aux camps de prisonniers civils établis en Allemagne que ce premier des camps de concentration.

I

Cependant la mainmise sur les captifs se fit, sinon à la manière germanique, du moins à la manière napoléonienne, qui était prompte et expéditive. L'Angleterre, ne pouvant se résigner à la restitution de Malte, stipulée dans le traité d'Amiens, venait d'ordonner la saisie en mer de tous nos navires de commerce. A cette réouverture des hostilités, le Premier Consul riposta, immédiatement, par un décret, daté de Saint-Cloud, le 2 prairial, an XI (avril 1803), qui enjoignait aux autorités de s'assurer de la personne de tous les sujets britanniques présents sur le sol français, et de les consigner à leur domicile.

« — Je ne veux pas qu'un seul Anglais se montre au théâtre, ce soir », dit Bonaparte à Junot, gouverneur militaire de Paris, en lui communiquant sa décision.

Ce fut une stupeur surtout parmi les Anglais en résidence ou de passage à Paris. La plupart avaient été poussés à y accourir par leur curiosité d'y voir « le premier homme du siècle »,

le héros qui commençait à étonner le monde. Ils se montraient les plus empressés aux Tuileries, chaque fois qu'il passait la revue de sa garde consulaire. Et, tout à coup, leur idole les faisait prisonniers! Vraiment!... Il envoyait à chacun un gendarme lui faire signer l'engagement d'honneur de ne plus bouger de son domicile, sous aucun prétexte.

Mais, de tous, le plus suffoqué et le plus penaud fut certainement l'honorable sir James Forbes, arrivé à Paris le jour même. Il éprouva cette avanie d'être capturé, au débotté, avec sa fille qu'il amenait pour compléter son éducation. Et, dès le lendemain, il eut le désagrément d'avoir à se rendre à la préfecture de police, et d'attendre, lui 218e, son tour de comparaître devant le général-gouverneur. Junot, de fort méchante humeur, assignait, à tort et à travers, des résidences en province, avant que leur fût fixé le lieu définitif de leur captivité, aux infortunés, surpris ainsi en pleine sécurité.

Sir James Forbes, plus imperturbable dans son flegme national que la plupart de ses compatriotes, raconta d'un ton si placide sa mésaventure que Junot l'écouta jusqu'au bout. Fonctionnaire aux Indes, depuis trente ans, il y avait poursuivi d'importantes études d'histoire naturelle qui avaient retenu l'attention du monde savant. A peine retraité et rentré à Londres, il avait voulu venir à Paris, avec sa fille, et... Junot, sans doute, savoura l'ironie du destin envers le fonctionnaire de l'Inde. Il lui accorda un permis de séjour à Paris, pour quelques mois. Dans sa malencontreuse aventure, il obtint encore une autre faveur. Il avait un frère installé en Touraine, bien avant ces événements. Il fut autorisé à lui faire visite. Il put ainsi s'attarder à admirer les châteaux de la Loire, comme il avait déjà exploré et étudié Paris, ses monuments et ses vieux quartiers, non sans souffrir, il est vrai, des « chansons, caricatures et bons mots que, sur les ordres de Bonaparte, on répandait alors à foison » contre l'Angleterre, comme l'a rappelé M. Roger Boutet de Monvel dans *Les Anglais à Paris* (1).

Quoiqu'il se fit oublier de son mieux, en s'efforçant de passer partout inaperçu James Forbes ne jouit pas de cette supportable captivité au delà du 7 décembre 1803. En vertu des nouveaux ordres consulaires, il dut se rendre à Verdun, avec sa famille.

(1) Un vol. Plon, éditeur, Paris.

On a estimé à 7 ou 8000 le nombre des sujets britanniques atteints, en France, par le décret de prairial, an XI. Réunis d'abord, de tous les points du territoire, à Valenciennes, Orléans et Fontainebleau, ils furent répartis surtout dans les forteresses de Verdun, Sedan, Sarrelouis et Bitche. A cette dernière ville, à cause de sa sombre citadelle et de son isolement sur son rocher, furent affectés, plus spécialement, les prisonniers indociles et turbulents, et, plus tard, ceux qui s'attirèrent la peine de l'incarcération, par leur mauvaise conduite ou leur insubordination, dans les villes de libre détention.

A tout prendre, le régime de la captivité, à Verdun, ne fut pas si méchant. Et, ailleurs, il fut à peu près le même. Trois sous de solde et une demi-livre de pain par jour, obligation de répondre à l'appel,à dix heures du matin,et de se retirer chez soi, au son de l'angelus à la cathédrale, nulle autre promenade que sur les remparts pour prendre l'air, constituaient, assurément, une vie médiocre. Mais pas d'internement en commun, ni de repas collectifs servis par une administration rapace. Et, au contraire, licence de se loger à sa guise, de mener le train qu'on voulait, avec son argent. Inestimable avantage pour des Anglais si fidèles à leurs mœurs familiales et nationales qu'il leur faut organiser leur vie insulaire sur n'importe quelle parcelle du globe où ils sont jetés. Et bientôt, il ne manqua guère aux 800 Anglais enfermés à Verdun, une fois tirés des embarras de leur installation, que le sol natal et des nouvelles du dehors, d'après lesquelles ils auraient pu prévoir la date plus ou moins éloignée de leur libération.

On pouvait les distinguer, là, en deux catégories : les prisonniers militaires et les prisonniers civils. Mais il y eut bientôt fusion de l'une dans l'autre, et éclosion spontanée des catégories du rang et de la fortune. Cependant les pauvres ne furent pas abandonnés à leur dénuement. Il y eut, pour les garantir du besoin, un comité de secours alimenté par les riches. Et chacun se mit à tirer parti, selon ses moyens, des ressources que la ville offrait.

M. James Forbes, qui avait de la fixité dans les idées, dès qu'il se fut établi à sa convenance, poursuivit tranquillement le projet qui lui avait attiré sa fâcheuse aventure. Il pourvut, là, tant bien que mal, à ce complément de l'éducation de sa fille qu'il s'était proposé de lui procurer à Paris. Il découvrit,

pour lui enseigner la danse, un M. Briquet, à dix sous la séance, au lieu d'un louis que lui aurait pris Vestris, un maître de dessin à trente sous, et un maître de musique à un shelling la leçon ; son maître de langue française fut un M. Harpin, ancien prêtre, délié de ses vœux par la Révolution, et que l'ancien fonctionnaire a estimé un digne père de famille.

Sans cette contrainte mortifiante de l'appel quotidien et de la rentrée chez soi à heure fixe sous peine de prison, sans l'ignorance des grands événements du dehors, spécialement des péripéties du formidable duel engagé entre la France et l'Angleterre, M. James Forbes aurait éprouvé une satisfaction bien appréciable, dans son infortune, à étudier minutieusement les dix-huit couvents de la ville, à peu près déserts depuis la Révolution, avec ses vingt églises, et à constater les progrès de sa fille. Mais il y avait cette sensation, si désagréable à tout citoyen britannique, d'une discipline qu'il n'avait pas librement acceptée. Ses suppliques pour en être affranchi émurent Cuvier et divers membres de l'Institut qui n'ignoraient pas sa valeur scientifique. Leur intervention lui obtint sa libération. Et bien lui en prit d'avoir pu rentrer en Angleterre, avant la fin des hostilités. Sa fille y rencontra le comte de Montalembert, qu'elle épousa. Elle devint ainsi la mère de l'historien et orateur catholique, Charles de Montalembert.

II

Huit cents citoyens Anglais, dont la plupart était fort riches, dans une ville d'à peine vingt mille habitants, ne pouvaient manquer de modifier sa physionomie, et de lui donner du mouvement. Il n'y avait qu'à laisser un peu la bride sur le cou aux nouveaux venus, et à s'inspirer d'idées bienveillantes pour le développement du commerce. Celui de l'alimentation et des boissons, l'industrie hôtelière furent à profiter les premiers du séjour forcé de leurs hôtes britanniques. Aubergistes et logeurs, cafetiers et restaurateurs rivalisèrent de zèle pour contenter une clientèle qui leur arrivait avec tous les dehors de la richesse et même de l'opulence. « Tous les comestibles les plus chers et les plus délicats des provinces les plus éloignées de l'empire se trouvaient chez eux, dit Laurence dans son *Tableau de Verdun* ; on y voyait réunis les pâtés de foie gras de Strasbourg, les poulardes aux truffes de Paris,

les huîtres de Cancale, le turbot et le cabillaud de l'Océan, et le thon de la Méditerranée. » Et des émissaires des traiteurs accouraient jusqu'à une demi-lieue de Verdun, au devant de la diligence, se disputer à tous prix les bourriches de poisson.

S'il y avait des prisonniers pauvres, il y en avait aussi et même de fort riches. Il n'en manquait pas qui y étaient arrivés avec leurs équipages, leur famille et leurs domestique. Quelques-uns y firent venir femme, enfants et personnel de leur maison. Et Verdun, ébahi d'abord de l'animation, de l'agitation, du tumulte de vie introduits dans ses rues paisibles par ces étrangers fastueux, n'eut bientôt plus de soins que pour eux, que pour leurs besoins, leurs caprices et leurs prodigalités. Tout le commerce qui tient à la parure suivit le branle donné par le commerce des comestibles et de l'habitation. Et la morne cité de guerre, presque vide de garnisaires, prit tout à fait l'aspect d'une ville de luxe et de plaisir.

Puisqu'ils étaient libres de se conduire à leur guise, à l'intérieur de la ville, les Anglais ne tardèrent pas à y vivre comme chez eux. On vit bientôt la principale rue, l'après-midi, encombrée d'équipages dirigés par leurs propriétaires, de cavaliers accompagnés de leurs grooms, tout comme à Hyde-Park, sauf l'espace, les gazons et les arbres. Il y eut des magasins, des restaurants, des clubs, des écuries de louage, tenues par des Anglais. Il y eut même un temple de leur religion. « Et lorsqu'on voyait les femmes réunies autour de l'autel, dit G. Alger, on pouvait à nouveau se croire dans son pays. » Ces captifs eurent une école spéciale pour les aspirants de marine, où ils purent poursuivre leurs études, et une école pour les jeunes enfants. Que n'eurent-ils pas? Quelques-unes des riches ou aristocratiques familles britanniques, les Clive, les Clarke, les Aufrère, les Fitzgerald, les Watson, les Cadogan, offrirent à leurs compatriotes un centre de réunion dans leurs salons.

Il n'est pas un de leurs goûts nationaux que les Anglais n'aient pu satisfaire, durant leur captivité, à Verdun. Tout Anglais parvenu au rang de gentleman aime à avoir son club. Il y en eut cinq principaux, à Verdun, où les hommes se groupèrent, selon leur rang social, leur âge, leur profession, leur situation de famille. On trouvait dans chacun d'eux une

bibliothèque assez bien pourvue, les délassements du whist, une table abondante et, dans l'un d'eux même, succulente, avec tous les divertissements honnêtes que des hommes peuvent se donner entre eux.

Il ne leur manqua même point le plaisir du théâtre. Non contents des représentations d'une troupe de comédie et d'une troupe d'opéra venues de Metz, ils eurent la satisfaction de se donner des spectacles d'amateurs. Et ce fut une joie prolongée pour le petit groupe d'artistes mondains, recruté par un M. Concannon, de se distribuer les rôles, de répéter les scènes, de préparer les costumes de quelques pièces anglaises qui enchantèrent leur public.

Sur la foi de nos vaudevillistes, nous nous sommes forgé, longtemps, un type de l'Anglais morose et excentrique, associant son excentricité à sa morosité. Mais ce n'est pas pour rien que les Anglais disent de leur nation *Merry England :* la joyeuse Angleterre. Ceux de Verdun étaient incontestablement du type joyeux. Dès la seconde année de leur captivité, Mme Concannon offrit, au palais épiscopal désaffecté, et honni qui mal y pense ! un bal masqué tel qu'au dire de Lawrence, on n'aurait pu nulle part en voir alors d'aussi beau. Cent vingt invités, priés selon les règles de la plus stricte étiquette londonnienne, en firent toute la gaîté et tout l'éclat. Un mois d'avance les dames se procurèrent les plus belles parures que l'on put trouver. On admira le diadème de pierreries à la Van Dyck de Mme Clive, la robe d'au moins cent cinquante guinées, confectionnée à Paris, de Mme Annestey, l'oiseau de paradis de plus de vingt-cinq guinées de Mme Concannon.

On prit du thé, avant de passer à la salle de spectacle, où on eut le régal d'une pièce de circonstance, en l'honneur du prince de Galles, d'une œuvre française interprétée par la troupe de Verdun, et d'un épilogue humoristique, du crû de M. Concannon lui-même. Après le théâtre, souper où l'on but les meilleurs vins de France et, vers deux heures, bal, jusqu'à six heures du matin. Ceux qui préférèrent aux cotillons et aux valses écossaises les cartes ou les libations et les chansons n'en furent point empêchés. Il y eut même un léger déjeuner, jusqu'à sept heures. Après quoi, chacun s'en fut coucher. L'allégresse générale ne fut un peu troublée que par une bénigne indisposition de Mme Concannon, due à quelque excès

d'honneur qu'elle fit à ses somptueux menus. Mais, dit Laurence, le chroniqueur attendri de cette fête, « dans trente ans d'ici, chaque mère entretiendra sa fille des beaux jours de Verdun qu'elle regrettera, sans doute, en songeant à ses propres beaux jours ».

Les célibataires de la petite colonie de prisonniers ne voulurent pas demeurer en reste avec Mme Concannon et les maîtresses de maison qui l'imitèrent. Ils organisèrent aussi leur bal masqué, à l'ancien palais des évêques. Un des témoins de leur fête s'est souvenu qu'en son ensemble, elle offrit un aspect enchanteur. Deux officiers de marine, MM. Deloy et Innes, virent leur bal se prolonger au delà de neuf heures du matin. Les hommes le quittèrent pour aller répondre à l'appel et y revinrent pour prendre part à la collation matinale qui le termina. Il y eut aussi le bal de saint David, patron des Gallois, et celui de saint Patrick, patron des Irlandais. Mais le bal qui surpassa tous les autres fut celui qu'offrirent, en 1807, quatre prisonniers de guerre, dans un hôtel particulier, loué pour la circonstance, fleuri à profusion, étincelant de lumières et égayé de devises humoristiques et galantes. Lord Barrymore, à Londres, n'avait jamais fait mieux. Et, en ce temps-là, les somptuosités de lord Barrymore étaient sans rivales. Les frais de cette fête atteignirent de telles proportions que Lawrence a préféré ne pas les évaluer.

Il n'y avait à ces réjouissances qu'une condition délicate; tantôt on en prenait son parti, tantôt on l'éludait : c'était l'invitation au gouverneur. Le général Wirion était un de ces militaires sans grande valeur professionnelle, pourvus de hauts grades surtout en raison de leur jacobinisme sous la Convention, et que Napoléon utilisait à l'intérieur. Il avait épousé une blanchisseuse, moins brave femme que la maréchale Lefebvre et, plus qu'elle, réfractaire à la moindre retenue. Elle disait : « — Quand ça ne va pas, moi, je fais venir une bouteille de champagne. Je fais sauter le bouchon. Je l'avale d'un trait. Et me voilà à même de me moquer de tout le monde. » Pour frayer avec une telle gaillarde, une dame anglaise avait bien à prendre sur soi. Pourtant, négliger de l'inviter, c'était lui faire affront et s'attirer la mauvaise humeur du général. D'autre part, la présence du général et de la générale à une fête provoquait, par le fait même, l'absence des

quelques familles nobles de la ville qui tenaient à attester leur fidélité à leurs convictions, par la pratique d'un ostracisme absolu envers les représentants de l'autorité impériale. En outre, le général Wirion n'avait pas grand soin de son intégrité. Il se montrait bonasse ou rigoureux envers ses prisonniers, suivant que l'on contentait ou contrariait sa cupidité. Et il fallait savoir perdre au jeu, avec lui, sous peine d'éveiller brusquement son zèle à appliquer le règlement. A quelqu'un qui la félicitait un peu ironiquement de la fortune croissante de son mari, la générale répondit : « — Tiens ! croyez-vous qu'il est ici pour se gratter les puces, donc? » Toujours est-il que, révoqué, menacé du conseil de guerre en considération des plaintes nombreuses et réitérées des prisonniers anglais contre lui, il se suicida au Bois-de-Boulogne. En tous cas, le plus sûr était encore de surmonter sa répugnance pour le général et la générale. Un bal où on s'était décidé à se passer d'eux fut dispersé par les gendarmes, sur son ordre, avec menace de la prison pour les récalcitrants. Les Français présents à cette réunion, pour manifester leur indignation de ce procédé, offrirent chacun un bal aux prisonniers anglais et, bien entendu, sans inviter le gouverneur, ni la générale Angot, ainsi que l'on surnommait sa digne épouse.

Il n'est que juste de rappeler que les successeurs de Wirion, le major Meulan et le commandant Beauchêne, usèrent d'autant de probité que d'humanité. Ce dernier réduisit la formalité de l'appel quotidien à une fois par semaine, et même à une fois par mois.

III

Mais des Anglais auraient-ils retrouvé toute la patrie, dans cette ville d'exil, sans leurs sports nationaux? Sans doute, avec le gouverneur Wirion, ils durent y mettre le prix. Mais, se répandre dans l'espace libre, au delà des remparts, s'y adonner aux ébats en plein air, cela valait bien quelque contribution de gré à gré.

Les loups pullulaient encore, alors, dans les bois environnants; en hiver, ils dévastaient les basses-cours et les bergeries des villages ; ils se risquaient même jusqu'aux faubourgs de la ville. Quelle occasion à beaux coups de fusil ! Nos Anglais organisèrent des steeple-chases contre le loup et même contre

les lièvres. Et le *Tally-ho-Club* groupa tous les passionnés des plaisirs cynégétiques, en de fougueuses randonnées, à travers le pays. On conviendra qu'à ces prisonniers, on laissait la chaîne assez lâche.

Il parut au major Blainey, fait prisonnier en Espagne, qu'il manquait encore quelque chose aux divertissements de ses compatriotes retenus loin du sol natal. « Désirant, dit-il, égayer l'uniformité et l'ennui qui régnaient dans le dépôt, je fis recommencer nos courses de chevaux. Les premières familles du département y assistèrent. Afin de rendre au préfet de Metz les attentions qu'il avait eues pour moi, je l'invitai, ainsi que sa famille, à un dîner où je réunis cent dix de mes compatriotes et plusieurs Français qui, tous, parurent satisfaits de ma réception. Parmi ces derniers, se trouvait le chevalier de la Lance, excellent musicien, compositeur et poète. Il évoqua sa muse et fit de jolis vers de circonstance. »

Naturellement, on avait aménagé un hippodrome et créé un Jockey-Club, imité de celui de Londres. Les chevaux ne manquaient pas à la petite colonie anglaise. Les aspirants de marine s'improvisèrent jokeys, les matelots se firent grooms et, bientôt, on parla des courses de Verdun dans tout l'empire.

On peut penser quelle curiosité alluma, dans tout le pays, une telle nouveauté en France. Citadins et paysans, bourgeois et châtelains s'entassèrent autour de la piste, à chaque réunion. Il accourut même, de Paris, sur la rumeur de plaisante animation de ces assemblées qui y était parvenue, tout un essaim de ces personnes aussi hardies à s'exhiber que généralement mal vues. Et nous aurions peine à croire que de respectables mères de famille anglaises en aient souffert la promiscuité, si Lawrence ne l'affirmait sans détour. « Tandis que l'honnête M. John Bull allait avec Mme Bull, cahin-caha, dans sa modeste charrette, quelque Phryné du Palais-Royal roulait à grand fracas dans son équipage à quatre, ou filait à toute allure dans le carrosse de son bon ami. Chaque véhicule faisait emploi de garde-manger, les beaux ne se gênant guère pour passer de l'un à l'autre, acceptant, par ci, une aile de poulet de Mlle A... ou de Mlle B..., par là, une tranche de pâté de Mme l'Ambassadrice ou de Mme la Princesse. »

Il semble bien, toujours au dire de Lawrence, que les convenances britanniques ne furent, nulle part, mises à pareille

épreuve qu'à Verdun. Les personnes tapageuses, en quête d'aventures, que l'appât des courses y attirèrent, ne furent pas les seules de leur espèce dont les honnêtes femmes eurent à subir le contact. Beaucoup de riches Anglais, capturés à l'improviste par la gendarmerie du Premier Consul, spécialement ceux qui avaient cru pouvoir se fixer à Fontainebleau, avaient contracté de ces unions nouées par le caprice et dénouées par la satiété. Ils avaient amené à Verdun ces compagnes de hasard. L'exiguité de la petite ville ne permettait pas de les dissimuler : il aurait fallu les séquestrer. Le goût de la parade est leur moindre défaut ; elles s'affichèrent librement, au bras de ceux qui en étaient nantis, sans s'inquiéter si cela choquait la pruderie des ménages honnêtes. Et, afin de maintenir pourtant un semblant de démarcation entre elles et les épouses légitimes, on les appela les épouses de Fontainebleau.

Cette intrusion de personnes interlopes dans la bonne société de la colonie anglaise ne s'accomplit pas sans protestations, ni aigres récriminations. Si encore les intruses avaient cherché à désarmer la réprobation par un peu de modestie dans leur tenue ! « Mais leur garde-robe, dit encore Lawrence, eût suffi à pourvoir les magasins d'une couturière, et régulièrement, ces dames consultaient les journaux de modes, afin de varier leur mise. Au théâtre, leurs châles des Indes et leurs écharpes de Bruxelles pendaient négligemment sur le rebord des loges au grand dépit des bourgeoises de la ville et de leurs filles. Nos Anglaises même se voyaient éclipsées pour le luxe et pour l'élégance. » Un bon tiers des loges étaient occupées par ces effrontées. Et les amis de leurs protecteurs, célibataires ou mariés, ne se gênaient pas pour leur faire visite, ou pour engager la conversation dans les couloirs, alternativement, avec elles et avec les dames respectables. Ce fut en vain d'abord que celles-ci voulurent se récrier. Il leur aurait fallu rompre avec une trop forte majorité des Anglais qu'elles avaient coutume de recevoir. « Et, avoue Lawrence philosophiquement, un séjour hors de son pays atténue bien des préjugés vulgaires. »

Il ne déplaisait pas, sans doute, à Napoléon, que le libertinage fît brèche, parmi ses prisonniers, à leur puritanisme légendaire. Informé comme il l'était de tout ce qui se passait dans son empire, il aurait vite mis bon ordre à ce relâchement

s'il n'avait servi à ses desseins secrets. Il professait que la volupté amollit les courages et dissout les énergies. Il escomptait spécialement, paraît-il, les effets funestes de l'abus du plaisir sur les jeunes aspirants de marine qui s'y adonnaient à cœur joie. Et des auteurs anglais l'ont accusé d'avoir favorisé systématiquement leur dépravation en leur ménageant les moyens de l'aggraver, au lieu de la réprimer.

Mais il aurait manqué quelque chose à Verdun pour être une succursale du Palais-Royal, pendant le séjour des Anglais, si le jeu n'y avait sévi. On y joua donc, dans les cinq Clubs qui s'y établirent. Ce ne fut pas suffisant. Des tripots s'y ouvrirent. L'entrée en demeura sévèrement interdite aux Français. Mais les détenus, riches ou misérables, y eurent accès à volonté. Il y eut même, pour ceux que le démon intérieur n'y poussait pas spontanément, des rabatteuses insinuantes ; dans les salles, les allumeuses de partie, à la solde des tenanciers ; et, aux abords, d'obligeants usuriers, accourus de Strasbourg, qui prêtaient volontiers de l'argent à cent pour cent, et faisaient des affaires d'or, grâce à la prison pour dettes quand on n'acquittait pas ses billets à échéance. Et ce fut une telle fureur de jeu, dans une petite ville, qu'au dire du major Blainey, les Anglais prisonniers ne laissèrent pas moins de 1.200.000 frs. par an aux mains des croupiers.

IV

Jeu, intrigues galantes, courses de chevaux, chasse à courre, bals masqués, théâtres, clubs, victuailles succulentes à foison, logement confortable chez l'habitant ou domicile privé, église de leur religion, écoles, comité de secours pour les nécessiteux, que restait-il à désirer à nos prisonniers ? Rien, sauf des nouvelles moins suspectes à leurs yeux que celle du *Moniteur*. Leurs lettres d'Angleterre ne leur apprenaient à peu près rien de plus ; la censure les interceptait ou les caviardait avec soin. Et les journaux anglais ne leur parvenaient pas. Il leur fallait bien s'en rapporter, en gros, aux nouvelles du *Moniteur*. Et la captivité s'allongeait, d'année en année, sans que la suite ininterrompue des succès de nos armes leur permît d'y entrevoir un terme.

Cependant, ce *Moniteur*, dont les Anglais n'admettaient que partiellement la vérité, un jour, les réconforta par l'aveu de la

retraite de Russie. Et, le même jour, ou le lendemain, l'un des prisonniers, Richard Langton, sortant de dîner de l'auberge des Trois Maures, eut peine à contenir sa surprise, au bas de l'escalier, en face d'un voyageur sur lequel on ne pouvait faire confusion. C'était l'Empereur qui passait incognito. Il ne s'arrêta pas plus d'une heure à l'auberge, assez longtemps toutefois pour demander s'il y avait des prisonniers anglais domiciliés hors la ville, et ordonner qu'on les ramenât dans son enceinte.

Les vicissitudes de la campagne d'Allemagne, en 1813, Leipsik, les convois de blessés, les passages de troupes en retraite poussant avec elles leurs prisonniers furent autant de spectacles, pour la colonie anglaise, avant-courriers d'une paix prochaine et de leur libération. Mais, au milieu de l'étourdissante activité de sa campagne de France, Napoléon ne perdit pas de vue les otages de l'adversaire qui avait coalisé contre lui les principales forces de l'Europe. Ordre vint à Verdun de diriger les prisonniers sur Blois, dans les vingt-quatre heures. On juge du remue-ménage. Qu'emporter, que sacrifier du mobilier, des hardes dont on s'était si abondamment pourvu? Ceux qui avaient chevaux et voitures pouvaient encore prendre assez de bagages. Mais il ne fallait pas compter sur le moindre service de charrois publics. Le peu qu'il y en avait était réquisitionné par les transports militaires, la région à traverser étant tout encombrée de troupes. Ceux qui étaient dépourvus de véhicules durent imiter les aspirants de marine que Richard Langton nous montre, en chapeau haut-de-forme, sac au dos et cheminant à pied entre des gendarmes.

Ces jeunes gens avaient inspiré un tel attachement aux séductrices que Napoléon avait laissé pulluler autour d'eux que la plupart les accompagnèrent. Et elles donnèrent au major Blainey, qui fut du voyage, dans sa confortable berline, une bien belle idée des progrès qu'elles avaient fait dans la langue du bas peuple de l'Angleterre. « Elles employaient, dit-il, avec beaucoup de justesse, un choix exquis de jurons et de bons mots marins ; elles leur donnaient l'accent traînant usité de nos matelots ; à les entendre, on les aurait crues élevées sur le port, à Portsmouth. »

Pas plus qu'à Verdun, à travers nos provinces qu'ils traversaient, nos Anglais n'éprouvèrent la moindre animosité de

nos populations, ni même de nos troupes en mouvement qu'ils rencontrèrent. Tout au contraire, il arriva que des cavaliers, faisant route avec les prisonniers, prirent en groupe les plus fatigués. Ils eurent de sérieuses difficultés à se nourrir et à se loger. Ils couchèrent entassés dans des granges où les rats gênèrent leur sommeil. Ils n'eurent pas plutôt atteint Blois qu'ils eurent à pousser jusqu'à Guéret. Et là, faute de place en ville, il leur fallut se contenter des logis rustiques dans les villages environnants. Mais enfin, le 8 avril 1814, leur arriva la nouvelle de l'entrée des souverains alliés à Paris, prélude à peu près certain de leur prochaine libération, et, quelques jours plus tard, celle de la rentrée de Louis XVIII et de l'abdication de Napoléon.

Afin de se mieux communiquer leur joie, les prisonniers accoururent, le soir, en foule, au théâtre de Guéret. Ils demandèrent que l'orchestre leur jouât le *God save the King*. Mais les musiciens ignoraient cet hymne, et ne comprirent pas ce qu'on leur voulait. On les houspilla, mais gaîment. On envahit la scène. Les habitants et les prisonniers criaient qui : *Vive les Anglais*, qui : *Vivent les Français!* quand un officier irlandais entrant, tous les regards se tournèrent vers lui. Et, raconte le major Blainey, il cria : « Nous sommes libres, mille bombes! Allons, mes enfants, n'y a-t-il pas un seul d'entre nous, qui sache chanter : *God save the King*? » Ses regards parcoururent l'assistance, et il ajouta : « Par Jésus! il faudra donc que je le chante moi-même! » Il s'élança sur la scène, tomba dans le trou du souffleur, au premiers vers, en sortit sans s'être fait de mal, et reprit son chant, « accompagné, dit Blainey, par une foule de voix si discordantes que les musiciens français eurent bien de la peine à se faire une idée de la composition anglaise. »

Ainsi se termina, dans un accès fortuit d'hilarité burlesque, une captivité de dix ans qui n'avait pas imposé à nos prisonniers beaucoup de sujets de mélancolie. Quelle que fût leur nostalgie de la patrie, bon nombre d'entre eux voulurent s'attarder quelque temps à Paris, avant de regagner leur foyer. Et le major Blainey fit mieux, Il vint revoir deux maisons et une cave bien garnie qu'il avait à Verdun, et acheta dans les environs le château d'Arummon, avec ses jardins très étendus et quelques arpents alentour. « J'ai, dit-il, le droit de chasse,

et je puis couper annuellement plus de bois qu'il ne m'en faut pour mon usage. Je me baigne et je pêche à mon gré dans la Meuse, et j'espère que cette terre m'offrira souvent une retraite agréable, pendant quelques mois de l'été. »

Pouvait-on, de meilleure grâce, rendre hommage à l'aménité des Français envers des prisonniers?

FÉLICIEN PASCAL.

LE MAITRE DES TROIS ÉTATS

(*Suite*[1])

—

VII

DEUX CITOYENS NÉBULEUX

Après avoir trinqué au « Maître des Trois Etats », nous trinquâmes à ma fiancée, puis à Paris, puis à l'Anjou, ma province, puis à la Bretagne, la sienne, puis aux gracieux souverains pour lors en visite dans la Capitale, puis aux colloïdes, puis... si bien qu'à la fin du repas, nous nous sentîmes enveloppés d'un nimbe de béatitude... Le nez de Pitoulet était écarlate.

— Allons, dit mon ami, prendre le frais au jardin.

— « Prendre le frais. » Expression dérisoire. L'air était lourd, pas un souffle de brise. Nous respirions péniblement.

— Savez-vous ce qui serait délicieux? me dit-il : quelques heures d'état brumeux. On se sent léger, bienheureux... plus de pesanteur d'estomac. Je vais m'offrir ce plaisir. M'accompagnez-vous jusqu'au laboratoire?

— Certainement, mon bon maître.

Une fois devant le plateau, il me dit, souriant :

— Montez-vous avec moi?

— Ma foi, répondis-je, j'en ai fort envie. Je ne vous cache pas que l'état pâteux ne me séduit guère; il rend son homme plutôt grotesque. Et quand je nous imagine, ma Suzanne et

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 460.

moi, ainsi métamorphosés, j'en éprouve un léger haut-le-cœur. Mais l'état brumeux me semble distingué.

— Alors déshabillez-vous et montez sur le plateau... Ah! Ah! Cabri, vous avez peur!

— Moi? Peur? Est-ce qu'un appareil scientifique... ?

— Si vous n'avez pas peur, Cabri, soyez moins disert et plus prompt. Déshabillez-vous et montez sur le plateau.

— Soit!

J'entrai avec lui dans la cabine vestiaire. Nous reparûmes nus.

— Voilà! m'écriai-je. Et maintenant, en route pour le pays des ombres!

— Que ce jeune homme est exalté! dit Pitoulet en riant. Là : je place l'aiguille, je donne le courant... C'est commencé.

Oh! la bizarre sensation! Un chatouillement puissant, profond, total me secoue le corps, des cheveux aux talons. Puis je crois me fondre, en m'aplatissant sur moi-même, comme un bloc d'amidon mouillé. Pitoulet et moi, nous passons de compagnie à l'état pâteux. Mais nous ne faisons qu'y passer : soudain nous nous agrandissons, il me semble que tous mes organes se dilatent et s'allègent. Mon visage atteint à celui de Pitoulet qui atteint le plafond de la salle; nous regardons mutuellement, avec un certain émoi, nos énormes faces brumeuses. Et, comme nous nous trouvons de niveau, nous conversons facilement.

Nous descendrons, dit Pitoulet, dès que nous aurons entendu la sonnerie. Et voici qu'elle tinte. Après vous, cher Cabri... Nous voilà pour trois heures à l'état d'hommes-nuages.

Nous quittâmes le plateau. Il poursuivit :

— La porte est ouverte. Il me vient une idée : nous allons faire un tour de jardin et voir comment, à l'état brumeux, nous nous comportons vis-à-vis des choses.

— Excellente idée, répondis-je.

Nous nous promenâmes un bon moment sans nous lasser de jouir des plus délicates sensations. Nous allions ou mieux nous glissions le long des allées, à mi-hauteur des arbres dont les branchages nous traversaient sans dommage pour eux ni pour nous. Nous surprenions le sommeil des oiseaux, et les caressions sans les éveiller; l'intime parfum des hautes frondaisons nous baignait; nous respirions, nous semblait-il, par tout notre être, avec une facilité délicieuse; bref, l'état bru-

meux s'accompagnait d'une allégresse générale, due sans doute à notre légèreté, car, d'après les calculs de Pitoulet, nous pesions à peine deux fois plus que le volume d'air déplacé.

Ainsi, marchant et devisant, nous nous en fûmes au bout du jardin regarder ce qui se passait dans les maisons voisines. Invisibles dans la nuit, nous contemplâmes par les croisées, maint spectacle propre à nous réjouir.

— Une autre fois, me dit Pitoulet, vous m'enfermerez, moi brumeux, dans une enveloppe hermétique en baudruche. Vous pourrez me comprimer sans effort jusqu'au volume d'un gros melon. Rien de plus commode, si l'on veut voyager incognito, que de se faire transporter par un ami sous les espèces d'un ballon d'enfant.

— J'y songe! m'écriai-je. Si je pouvais ravir ma Suzanne par cet artifice à ses parents ? Je l'emporterais comprimée, en mon sein.

— Soyez sans inquiétude à son sujet, répondit-il. J'ai réfléchi et j'ai trouvé dix-neuf moyens de vous la rendre.

— Oh! maître! Vous êtes mon sauveur!

— Voulez-vous mettre à l'épreuve le premier moyen que je crois excellent?

— Vous le demandez !

— Eh bien, voici ! La rue est déserte. Pas un souffle d'air. Je vais sortir et apparaître aux époux Bic comme l'esprit d'un ancêtre qui leur commande de vous donner leur fille.

— Génial ! Madame Bic croit dur comme fer au spiritisme. Et, dans l'intimité, elle domine son mari. C'est à elle qu'il faut apparaître.

— Le nom de son grand-père?

— Gédéon Mornebler, marchand d'oiseaux des Iles. Mais ne puis-je vous accompagner ?

— Si fait, Cabri ; à nous deux, nous allons les anéantir.

— Toutefois, maître, ajoutai-je, je désirerais que la scène eût lieu en l'absence de ma tendre Suzanne. Elle est sensible comme la clématite des prés, et j'ai peur...

— Nous attendrons que « les vieux » soient seuls.

Brave Pitoulet ! Il parlait des « vieux », vieux lui-même, avec une âme de jeune homme !

Après nous être concertés en vue de toute conjoncture possible, nous emjambâmes le mur du jardin et retombâmes

dans la rue, comme des écharpes de gaze, — de gaz, risquerais-je, si je ne tenais le calembour, avec le grand Victor Hugo (qui ne s'est d'ailleurs pas privé d'en faire), comme « la fiente de l'esprit qui vole ».

Et nous voici sur le trottoir. Pas un souffle de vent. Nous avançons, ombres colossales, légèrement imbriquées l'une dans l'autre, et voyons venir à nous, après quelques mètres, un couple de jeunes gens tendrement enlacés. Comme Pitoulet l'avait prévu, nous nous confondions avec la brume du soir. Au surplus, les amoureux ne s'occupaient guère du monde extérieur. Il nous traversèrent de part en part sans s'en douter, les lèvres unies. Toutefois, — notre ouïe se trouvant fort déliée, — nous entendîmes l'amie dire à l'ami :

— Tu ne trouves pas, Gustave, que notre baiser vient d'avoir un drôle de goût ? Il me semble que j'ai de la graisse sur les lèvres.

— J'éprouve la même impression, Isabelle, répondit-il.

En effet, leurs deux visages nous avaient traversé le ventre. Puis nous croisâmes trois artilleurs qui marchaient comme dans un rêve. Ils ne nous aperçurent pas. Nous étions près d'arriver, quand une vieille dame, sur le trottoir d'en face, nous vit sans doute silhouettés par la lumière d'un bec de gaz, car elle désigna le réverbère, avec un piaulement d'effroi. Mais déjà nous avions franchi le mur du jardin de « Castel-Bic ».

Il importait, à présent, d'agir avec hardiesse et prudence. La nuit était noire. Nous nous en fûmes regarder, en nous baissant, par la fenêtre ouverte de la salle-à-manger qui se trouvait éclairée. Monsieur Bic, la pipe aux lèvres, lisait un journal ; Madame Bic tricotait ; ma Suzanne feuilletait un volume, mais ses beaux yeux se levaient souvent, pensifs, vers la suspension. Un moment après, elle quitta la pièce. N'allait-elle pas y revenir ? Nous fîmes le tour de la maison et vîmes s'éclairer sa chambre. Elle se dévêtait. Sur une chaise, près d'elle, gisait un peignoir bleu... Ah ! comme j'aurais voulu rassasier mes regards du spectacle charmant de ce déshabillage ! Pitoulet me rappela à la situation :

— Ne perdons pas de temps : c'est le moment.

Je m'arrachai avec peine de ces lieux enchanteurs et nous revînmes devant la salle-à-manger. Les sons d'une mandoline s'égrenèrent jusqu'à nous : ma Suzanne donnait l'essor à son

harmonieuse mélancolie ; ce qui n'empêcha pas Bic de déclarer :

— Notre fille fait des fausses notes.

Le Barbare ! Les notes — si elles étaient fausses — ajoutaient à la romance nostalgique l'attrait d'un morbide imprévu. Mais il fallait se mettre à l'œuvre. Simultanément, Pitoulet et moi, nous pénétrâmes dans la pièce par la fenêtre, et nous accroupissant, lui devant madame et moi devant monsieur, nous leur ordonnâmes, de notre filet de voix aigre :

— Pas un geste. Pas un cri. Il y va de votre vie !

Sous la lumière de la lampe, nos énormes faces de brume se distinguaient parfaitement. Les époux Bic eurent chacun un sursaut et ravalèrent le cri prêt à sortir de leurs bouches bées. Bic laissa tomber sa pipe. Mme Bic joignait les mains, affolée. Pitoulet reprit immédiatement :

— Clothilde Bic, je suis l'Esprit de ton aïeul Gédéon Mornebler. Je reviens en ce soir mémorable pour te dire que je veille sur toi et te signifier ma volonté. Je t'ordonne, ainsi qu'à ton époux, de marier ta fille à Mesmin Cabri, dont j'ai évoqué le « double astral ».

— Présent ! fis-je à Monsieur Bic.

— Revenu pour un instant de l'Empire des Ames, je vous annonce, conjoints Bic, que si votre fille l'épouse, vous vivrez les uns et les autres de longues années de prospérité. Sinon, sur vous tous, malheur et damnation, damnation et malheur !

Pitoulet prophétisait avec l'assurance d'un revenant professionnel. Il ajouta :

— Vous écrirez ce soir même une lettre à Mesmin, et vous le marierez ce mois-ci avec Suzanne. Je t'en avertis, double astral ! fit-il en m'interpellant.

— Je prends acte, Esprit de Mornebler ! répondis-je respectueusement.

— Et maintenant, conclut-il, jurez, les Bic, de m'obéir !

— Je jure ! balbutia Madame, courbée d'effroi.

Bic se taisait, roulant des yeux troubles... Mais nous entendîmes le pas de ma Suzanne : nous évanouissant par la fenêtre ouverte nous nous mîmes à guetter dans l'ombre.

Pitoulet me chuchota :

— Je crois l'effet réussi.

— Attendons, murmurai-je, anxieux.

Suzanne, devant ses parents prostrés, s'inquiétait :

— Papa, maman ! Qu'avez-vous donc? Répondez-moi! Vous me faites peur!...

Mais Bic, bondissant, se pencha à la croisée. Naturellement il ne vit rien. Il revint, en grondant :

— Quelque illusion... J'ai bu trop de café.

— Et moi? fit sa femme, trop de tilleul, peut-être?

— Il y a là-dessous quelque chose...

— Il y a là-dessous la volonté de mon aïeul Mornebler. Fais l'esprit fort. Tu l'as vu comme tu me vois !

Suzanne questionnait :

— Grand-papa Gédéon?... Qu'est-ce que cela veut dire?

Sa mère répondit :

— Ne t'effraye pas, mon enfant... Nous discutions, ton père et moi. Monsieur Mesmin te plaît-il toujours?

Il n'y a qu'un cœur maternel pour avoir de ces délicatesses. Suzanne baissa la tête et murmura :

— Oh ! oui !

Si Pitoulet ne m'avait retenu, elle recevait l'étreinte d'une ombre.

— Eh bien, répliqua sa mère, tu l'épouseras quand tu.....

VIII

UN GALA A L'OPÉRA

Nous aurions aimé en savoir davantage. Mais une légère brise se leva qui nous éloigna de la fenêtre.

— Oh! oh! me dit Pitoulet, le vent n'est pas ce qu'il nous faut. Et voici la lune qui se montre. Regagnons le laboratoire.

— Regagnons, fis-je.

Soulevés par la brise, nous franchîmes le mur, un peu plus haut qu'il n'était nécessaire, et nous retombâmes dans la rue. Là, une surprise nous attendait : le vent, qui soufflait mollement entre les murs clos du jardin, s'affirmait plus vivace dans le couloir de la rue, et justement opposé à la direction qu'il nous fallait prendre. Quelques secondes nous suffirent pour constater avec émoi qu'au lieu d'avancer, nous reculions assez vite. Tels des nageurs s'épuisent à lutter contre le courant qui les écarte de la rive, tels nous nous épuisâmes à résister au vent qui nous éloignait du port. J'étais horriblement inquiet.

Force nous fut, peu après, de faire demi-tour, le dos au vent, pour cesser de reculer en aveugles. Il nous poussa en moins de trois minutes, tout au bout de la rue, sur le quai de Passy, sous une porte cochère. Là, nous étions à l'abri.

— Hé bien, fis-je à Pitoulet, accroupi comme moi sous la voûte, agréable situation.

— Attendons une accalmie, répondit-il.

Je regardai la ligne de la Seine et remarquai que le pont Alexandre III, le Grand et le Petit Palais étaient tout illuminés.

— Voyez, dis-je à Pitoulet.

— Pourquoi tant de girandoles? fit-il.

— Oubliez-vous que Paris reçoit des hôtes royaux?

— Contingence...

Nous prêtâmes l'oreille : derrière la porte vitrée qui fermait la voûte du côté de la cour, des pas, des voix se faisaient entendre. Craignant qu'un brusque courant d'air ne nous arrachât l'un à l'autre, nous prîmes le parti de sortir, d'autant que le vent nous semblait faiblir, mais vroup!... le vent d'ouest, plus violent, au contraire, nous entraîna dans sa course. Ce fut à la vitesse d'un cheval au grand trot que nous descendîmes le quai vers la Place de la Concorde, dans un silence oppressé. A la hauteur du pont de l'Alma, les groupes de promeneurs devenaient fréquents et denses, le quai se trouvait fortement éclairé. Aussi, malgré la rapidité de notre passage, fûmes-nous immédiatement remarqués. Je renonce à noter la plus petite partie des exclamations qui fusèrent : certaines personnes s'effondraient de peur; d'autres demeuraient stupides; d'autres nous suivaient à la course et les plus courageux nous lançaient des cailloux qui, sans nous faire le moindre mal, atteignaient les gens d'alentour; d'autres, avertis par la rumeur, les cris, accouraient à notre rencontre, nous traversaient et se cognaient violemment à nos poursuivants. Bref, comme nous débouchions Place de la Concorde, le tumulte devint si fort, qu'une brigade d'agents, postée dans la cour du Palais-Bourbon, crut à une manifestation, et fonça les poings en avant, intervention qui donna lieu à la plus accomplie des bagarres. Parmi les jurons d'hommes, les gémissements de femmes et les pleurs d'enfants, nous filions à toute vitesse, traqués par les agents et nos concitoyens, quand une chance s'offrit à nous : la grille

du jardin des Tuileries était close. Nous filâmes entre les barreaux; la meute hurlante vint s'écraser contre eux et perdit ainsi notre trace.

Sous les arbres le vent se calma, et notre allure, modérée, nous permit d'échanger quelques impressions :

— Nous sommes un peu loin d'Auteuil, constatai-je.

— Ah! mon pauvre Cabri ! Pourvu que nous ne tombions pas dans la Seine ! Et pourvu qu'il ne pleuve pas !

— Qu'arriverait-il ?

— Je n'en sais rien. Peut-être bien serions-nous dissociés, désagrégés par la pluie.....

— Vous auriez pu me le dire plus tôt !

Mais le vent ressouffle ; notre vitesse redouble. Un éclair de de lumière : la rue de Castiglione ; puis c'est la Place du Carrousel, scintillante de globes électriques. Là, saute de vent brusque et puissante, qui nous engouffre sous les guichets, si bien qu'en moins d'une minute, nous voici dans l'Avenue de l'Opéra, resplendissante de mille lumières. Des nuages noirs galopent au ciel; nous galopons aussi vite qu'eux. La foule ne tarde pas, là encore, à remarquer notre passage, et les scènes de la Place de la Concorde se renouvellent, accrues en violence : la police, croyant sans doute à quelque complot anarchiste, se précipite sabre au clair, les municipaux font valser leur montures ; hurlements, injures, batailles, et poursuite des deux fantômes que le vent pousse vers l'Opéra tout baigné de lumière bleue, l'Opéra sur les balcons duquel s'étalent des tapis de velours rouge frangé d'or, l'Opéra où une soirée de gala est offerte aux Souverains amis par le Président de la République Française ! Mais un espoir se mêle à mon effroi : car l'Opéra, c'est un lieu clos, c'est le refuge, le salut peut-être... Le vent nous jette contre les portes... O bonheur ! L'une d'elles est ouverte ! Nous franchissons le cordon de gardes qui se tiennent debout sur les degrés, et qui, les yeux tournés vers le mouvement de la foule, se rendent mal compte de notre entrée... Sans nous attarder à observer la scène qui doit se dérouler derrière nous, nous pénétrons dans le vestibule où quelques huissiers s'effarent, et, désormais maîtres de notre direction, nous bondissons d'étage en étage, tandis que décroît à nos oreilles un bruit de pas précipités et de voix bourrues qui disputent. En moins d'une minute, nous nous trouvons

blottis en un réduit obscur, au sommet de l'édifice. Après un moment de silence soulagé, nous nous consultons :

— Où sommes-nous? me demande Pitoulet.

— Je n'en sais rien.

— Nous a-t-on vus entrer ?

— C'est possible.

— Savez-vous l'heure ?

— Dix heures et demie à l'horloge du Boulevard.

— Je m'en doutais, répond-il. N'éprouvez-vous pas une sorte de vibration intérieure, qui comporte, par intervalles, des élancements assez douloureux ?

— Si fait. Hé bien?

— Hé bien, dans une demi-heure, à peu près, nous nous solidifions.

— Plaise au ciel ! Qu'il arrive, l'instant libérateur ! J'en ai soupé, de « l'état brumeux » !

— Cabri, modérez-vous, je vous en prie !

A ce moment, nous fûmes interrompus par le vacarme déchaîné de l'orchestre. Sans doute, après un entr'acte, la représentation reprenait son cours. Nous étions apparemment dans une partie du théâtre voisine de la scène, pour entendre aussi bien la musique. Mais où ? Nous écoutâmes, dans ce lieu obscur, des duos, des chœurs variés, et parfois des applaudissements très légers, protocolaires. Tout à coup, le réduit s'illumina et nous reconnûmes que nous étions dans un magasin de costumes. Sans doute des intrus allaient venir ; déjà des pas mous se hâtaient. La porte du fond était ouverte: nous sortîmes, errâmes, fantômes en peine, dans une série de labyrinthes et entendîmes l'orchestre entamer le ballet de Faust. Au même moment, nous arrivâmes sur une longue galerie de fer bordée d'une barre d'appui ; à l'extrémité de cette galerie s'agitaient des machinistes. Nos têtes touchaient le sommet du théâtre. Je compris que cette galerie était le cintre, quand je vis en bas, tout en bas, la scène où s'agitait un peuple de danseuses. Mais des machinistes en sandales, arrivant du côté cour, se mirent à longer la galerie. Ils approchaient. Pitoulet et moi, nous nous penchâmes pour voir s'il ne s'offrait point quelque débouché du côté jardin. Mais nous nous penchâmes sans doute un peu trop, car — la barre d'appui n'existant pas pour nous — nous tombâmes du cintre et

nous mîmes à descendre, lentement, du sommet jusqu'au bas de la scène. Comment décrire ce qui se passa ? Nous nous échouâmes, immenses ballots brumeux, sous la convergence des feux multicolores, nous nous échouâmes, dis-je, en pleine valse de Faust, sans être d'abord remarqués par le tourbillon des danseuses, toutes à la justesse de leurs entrechats. Mais notre apparition causa un certain trouble dans la salle et dans l'orchestre, — je pense qu'on me croira sans peine. Il émana des musiciens et du public un murmure indéfinissable, — comme l'apparition elle-même, — murmure que les convenances officielles empêchaient de monter en exclamations. Bientôt quelques danseuses s'aperçurent que des nuages bizarres s'interposaient entre elles... Un malaise précurseur d'une catastrophe plana, — malaise bref, car la catastrophe éclata, plus horrible encore qu'on eût pu supposer : soudain, ce ne furent plus deux fantômes qui se trouvèrent mêlés aux ébats des danseuses, mais — les temps étant révolus — deux individus en chair et en os, deux lamentables personnages au comble de l'humiliation, de l'indécence et du ridicule, nus, irrémédiablement nus ! L'orchestre, après un charivari, se tut ; les danseuses hurlantes se sauvèrent ; la salle retentit de protestations. Nous eûmes le temps de voir le Président se lever, le rideau tomber, et ce fut tout : une avalanche de coups de poings, de coups de cannes et de coups de bottes s'abattit sur Pitoulet et moi, nous nous trouvâmes, en un clin d'œil, empaquetés dans des couvertures et, solidement saucissonnés, jetés au fond d'un taxi. Dix minutes plus tard, on nous introduisait, sous bonne escorte, au Commissariat.

IX

TRYPAX ET LARIGOULE

Le Commissaire de Police était un homme de teint cramoisi, aux cheveux couleur aile de corbeau, drus, taillés en brosse, aux sourcils touffus, à la moustache épaisse, aux yeux de jais, aux dents éclatantes et pointues ; du col évasé de sa chemise sortait un puissant cou rouge, et ses poings crispés, posés sur la table, étaient menaçants même au repos. A côté de lui, un maigre homme voûté, blême et blond, à la moustache rare,

aux joues molles, se tenait prêt à écrire, sous la lumière d'une lampe à huile.

Le Commissaire écouta le rapport du brigadier en joignant, sur son front plissé, ses sourcils d'une manière terrible ; il nous enfonçait, en même temps, son regard noir jusqu'au cœur. Le rapport disait à peu près que « *deux énergumènes non qualifiés et vêtus des seuls attributs de la nature avaient jailli, sans motif de service, dans le corps du ballet de l'Opéra, occasionnant une grande perturbation dans le personnel militaire et civil du spectacle ; que les représentants de la force publique dissimulés derrière les portants avaient bondi sur la scène et réduit préventivement les délinquants à l'impuissance et à la pudeur, en les enveloppant dans un matériel d'habillement improvisé* ».

— Très bien, articula le Commissaire. Et, s'adressant aux agents : — Fouillez !...

On nous dépouilla de nos liens et de notre emballage. Combien de cachettes le simple corps humain recèle aux soupçons de la police ! Inimaginable ! Pitoulet n'en croyait pas ses yeux.

— Objets cachés : état, néant, déclara le brigadier.

— C'est bon, prononça le Commissaire. Et il nous dit : — Rhabillez-vous.

« Rhabillez-vous » !... Ironie ! Enfin, nous nous drapâmes tant bien que mal, moi dans un manteau héliotrope, probable apanage de Faust, et Pitoulet dans une cape rouge, appartenant sans doute à Méphisto, qui constituaient proprement notre empaquetage.

— Vous, le vieux ! tonna le Commissaire, vos noms prénoms, profession, âge, domicile... Y êtes-vous, Beauléon ?

— Oui, Monsieur Trypax, répondit le secrétaire.

— Pitoulet Jules-César-Guy, rentier, âgé de soixante-trois ans, demeurant à Auteuil, 68, rue de La Fontaine.

— Vous, le jeune !

— Cabri Mesmin-Justin, vingt-cinq ans, clerc d'avoué, 97, avenue des Ternes.

— Expliquez-vous sur les faits ? Vous d'abord, Pitoulet ?

Jamais je n'aurais supposé qu'un savant aussi génial se montrerait à un tel point dépourvu d'imagination, — car je compris immédiatement qu'il voulait cacher la vérité. Il de-

meura un moment muet, promenant sur nous tous des yeux égarés ; puis il bégaya plutôt ridiculement :

— Nous... nous ne l'avons pas fait exprès.

— Tonnerre ! sacra le Commissaire, en abattant sur son bureau un coup de poing à casser des noix, il me faut une réponse et non un commentaire. Que faisiez-vous, en état de nudité, accompagné de votre acolyte, dans l'Académie Nationale de Musique ?

Pitoulet resta coi. Je voulus prendre la parole :

— Taisez-vous ! hurla Trypax. Je m'adresse au vieux crétin.

A ce moment, la porte s'ouvrit, livrant passage à un monsieur en habit et en tube. Trypax, de furibond, devint sur le champ gracieux :

— M. Larigoule! Entrez donc, je vous prie.

Je crus me souvenir que Larigoule était le nom d'un important fonctionnaire de la sûreté générale.

Le visiteur répondit d'une voix aimable :

— Ne vous dérangez pas. Poursuivez votre interrogatoire. Puis il se pencha au-dessus de l'épaule du scribe et ajouta en souriant :

— Je constate qu'il n'est guère avancé.

— C'est ce vieux crétin qui s'obstine...

Depuis quelques instants, je tendais toutes mes puissances d'esprit vers l'élaboration d'une histoire acceptable. J'étouffai soudain un « Eurêka » joyeux. En décorant mon visage du plus avenant des sourires, je commençai :

— Monsieur le Grand Inspecteur en Chef....

Je n'étais pas très fixé sur la qualité de Larigoule, aussi lui conférais-je un titre sinon réel, du moins flatteur.

— Taisez-vous, rugit Trypax.

— Celui-ci veut parler : écoutons-le, mon cher, fit Larigoule avec douceur. Cabri Mesmin, clerc d'avoué ?.....

— Et licencié en Droit, monsieur le Grand Inspecteur. C'est vous dire que je ne suis pas un vagabond, non plus que mon vénérable ami. Vous voyez en nous les touchantes victimes d'une assez fâcheuse aventure, dont nous ne devons supporter, ni civilement, ni pénalement, la responsabilité.

Larigoule me regardait en souriant, et je compris que son aménité était plus dangereuse que la brutalité de Trypax.

J'aperçus, en même temps, dans les yeux de Pitoulet une crainte et une supplication. Je poursuivis, sans retard, pour le rassurer :

— Voici. Pendant la canicule, mon vieil ami Pitoulet, qui habite, pour ainsi dire, la campagne, veut bien me donner l'hospitalité. Or, avec toutes ses vertus, il est affligé d'un vice constitutif qu'il désire vivement cacher, mais que je me vois forcé de vous révéler. Il est sujet à des accès de somnambulisme. Ce soir, après s'être couché vers neuf heures trente, comme d'habitude, pris d'un de ces accès, il s'est levé.Comme je loge dans une pièce voisine, je l'ai entendu sortir de sa chambre et je l'ai suivi, sans le réveiller, car vous n'ignorez pas que rien n'est plus dangereux que d'éveiller un somnambule : surtout si c'est un vieillard, on risque de le tuer net. Donc, Pitoulet ouvre la porte, et se met à dévaler la rue.J'essayai plusieurs fois de lui faire faire demi-tour, mais il suivait obstinément, aveuglément, une direction déterminée. Je dus me borner à le guider, pour l'empêcher d'être écrasé par les voitures. Il descendit jusqu'à la Seine, traversa le Pont d'Iéna, les Jardins du Trocadéro, l'Avenue du Trocadéro jusqu'à l'Etoile, l'Avenue de Friedland, le boulevard Haussmann, et pénétra dans l'Opéra, moi le suivant toujours, par l'entrée des artistes...

Larigoule fermait à demi les paupières. Il me dit d'un ton quelque peu gouailleur :

— Et personne ne vous a arrêté au passage?

— Personne.

— Une question, jeune homme. Expliquez-moi votre absence de costume.

— C'est extrêmement simple. Il faisait si chaud, ce soir à Auteuil, que nous avions pris le parti de dormir totalement dévêtus. Quand Pitoulet s'est enfui, sous l'empire de son accès, force m'a été de le suivre sans m'habiller, sous peine de perdre sa trace.

— Bizarre. Bizarre, en vérité!

— Invraisemblable, beugla Trypax.

— Le vrai peut quelquefois..., insinuai-je finement.

— D'accord, concéda Larigoule. Mais ce qui me surprend outre mesure, c'est qu'au cours de cette randonnée vous n'ayez pas rencontré de monde.

— Nous avons rencontré du monde.

— Et personne n'a pris garde à vous?

— Personne.

— Pas même les agents?

J'esquissai, sans répondre, un geste d'ignorance — je l'avoue — un peu narquois.

— Et dans le théâtre même, vous avez circulé sans croiser des ouvreuses, des employés, des ouvriers, du personnel, enfin?

— Nous avons croisé beaucoup de personnel.

— Et personne ne vous a interrogés?

— Personne.

— Comment avez-vous pénétré sur la scène?

— En passant entre deux portants. J'ai tenté, en vain, de retenir Pitoulet. Mais je l'ai suivi jusqu'au bout, craignant qu'il ne chût dans l'orchestre. Notre arrestation soudaine l'a réveillé. Il a dû être fort surpris de se trouver hors de son lit.

— Oh! oui! acquiesça Pitoulet, — plus surpris encore, à coup sûr, de mon génie inventif.

Trypax se mordait les poings. Larigoule demeurait songeur. Puis s'adressant à Pitoulet :

— Et vous, qu'avez-vous à dire?

— Rien, balbutia mon ami. Je suis surpris, très surpris...

Un silence plana.

— Il y a dans ceci un mystère, conclut Larigoule. Vous ne nous avez pas tout dit.

— Pardon...

— .... Ou bien votre anecdote est fausse d'un bout à l'autre. Mais la police se trouve en défaut, j'en conviens, puisque, jusqu'au moment de votre apparition, vous êtes restés ignorés d'elle. Nous nous emploierons à éclaircir l'affaire. Quoi qu'il en soit, vous vous êtes expliqués, vos déclarations viennent d'être consignées. Vous pouvez rentrer chez vous, l'un et l'autre. Trypax, vous ferez accompagner ces messieurs pour vérification matérielle de l'adresse.

— Parfaitement, monsieur Larigoule.

Et s'adressant à nous :

— Contresignez vos déclarations. Bien. N'oubliez pas que vous restez à ma disposition tous deux.

Drapés dans nos capes, nous nous inclinâmes avec dignité.

— Brigadier Grandcœur, accompagnez-les.

Le brigadier nous fit sortir, appela un agent qui héla un fiacre, et nous partîmes tous quatre pour la rue La Fontaine, l'agent assis sur le siège, le brigadier en face de nous. Nous gardions le silence, mais je sentis, dans l'ombre, la main de Pitoulet serrer la mienne. Le brigadier, à l'aide de grossiers artifices, essaya de nous « cuisiner ». Le pauvre homme! Nous lui sourîmes avec pitié.

Enfin, nous arrivâmes. Comme nous voulions descendre, il nous retint :

— Attendez un peu. Percot, procédez à votre enquête verbale.

L'agent sonna à la porte, mais Pitoulet s'écria :

— Il n'y a personne.

— Alors, vous avez la clef? dit le brigadier.

Je regardai anxieusement Pitoulet, qui répondit simplement :

— Non.

Je frémis. Mais il ajouta, sans doute désireux de produire, lui aussi, son petit effet vis-à-vis de moi :

— Non.... mais vous la trouverez en soulevant cette pierre près du seuil.

L'agent se baissa, souleva la pierre : une clef gisait là, qui ouvrait la porte.

— Dois-je vous décrire l'intérieur de mon hôtel? fit Pitoulet avec hauteur.

Les agents se consultèrent de l'œil. Le brigadier déclara :

— Inutile. Vous êtes bien chez vous. Au revoir, Messieurs.... Si vous voulez régler la voiture....

— Comment donc!

Notre premier mouvement fut de chercher nos poches. Les agents se mirent à rire. Le brigadier suggéra finement à Pitoulet :

— Puisque vous êtes chez vous, allez prendre de l'argent.

— Qu'à cela ne tienne!

Pitoulet entra, revint avec de la monnaie, et paya majestueusement le cocher. Les agents, convaincus, s'éloignèrent, et nous pénétrâmes, enfin, pleins d'émotion, dans la chère petite maison que nous avions bien cru ne jamais revoir.

X

CASTEL-BIC

Quand la porte fut dûment refermée sur les agents, mon bon maître et moi, nous nous jetâmes, d'un élan, dans les bras l'un de l'autre.

— Enfin seuls! exclamâmes-nous en même temps.

— Ah! mon petit Cabri, poursuivit Pitoulet, avec des soupirs joyeux, nous l'avons échappé belle!

— J'ai terriblement faim, mon bon maître.

Nous fîmes une solide collation, allâmes clore le laboratoire et, nous étant couchés, nous jouîmes rapidement d'un paisible et profond sommeil.

Le lendemain matin, dès que nous nous retrouvâmes dans la salle-à-manger, devant deux bols de chocolat, Pitoulet vint à moi, les mains tendues :

— Dire que j'ai oublié de vous remercier, hier, et de vous féliciter de votre présence d'esprit! Votre histoire de somnambule a fait merveille.

— Oui, répondis-je modestement, ce n'est pas trop mal imaginé. Toutefois, à ne vous rien celer, je crois que nous n'en avons pas fini avec les curiosités de la police.

— Ah! mon Dieu!

— Heureusement, fis-je en riant, elle ne pense pas qu'à nous...

Un violent coup de sonnette retentit. Pitoulet, défaillant, s'appuya contre un meuble et je cessai de rire. Gudule entra:

— Un pneumatique pour monsieur Cabri.

J'avais demandé à mon concierge de me faire suivre ma correspondance chez Pitoulet. J'ouvris le pli, je lus, et poussai un cri de joi :

— Ecoutez, mon digne maître! Et je relus à haute voix :

Cher Monsieur Mesmin,

La manière dont nous vous avons congédié, l'autre soir, nous a paru, à ma femme et à moi, après réflexion, un peu précipitée. Venez donc déjeuner demain à Castel-Bic. Notre Suzanne me charge de vous dire qu'elle sera heureuse de vous revoir. Cordial sentiment.

PANCRACE BIC.

— Joie! Joie! Pleurs de joie! m'écriai-je. Voilà le résultat

de notre visite nocturne! C'est à mon tour de vous remercier, de toute ma gratitude, grand et bon maître! Vous m'excuserez de ne point déjeuner avec vous?

— Trop heureux d'avoir réparé un malentendu dont j'étais la cause.

La femme de charge rentra, les journaux à la main. J'en dépliai un fiévreusement. En deuxième page, première colonne, nous lûmes :

Un incident a troublé un instant la représentation de gala à laquelle assistaient nos augustes hôtes. Deux employés du théâtre, sous le coup de l'exaltation que leur causait la présence des souverains, ont fait irruption dévêtus sur la scène pour prendre part au ballet de Faust. Ils en ont été expulsés sur le champ. L'incident n'a pas empêché leurs Majestés de goûter la fin du spectacle, auquel elles n'ont pas ménagé leurs augustes applaudissements; ils ont appelé dans leur loge et vivement félicité le Directeur de l'Opéra qu'ils ont décoré de l'Ordre pour le Mérite Chorégraphique, ensuite ils se sont retirés, accompagnés par le Chef de l'Etat, visiblement enchantés de leur soirée.

Nous ouvrîmes d'autres feuilles : elles contenaient toutes le même entrefilet, évidemment inspiré.

— Vous le voyez par ce communiqué, dis-je à Pitoulet. La question est réglée. L'affaire est étouffée. Cette abracadabrante histoire de machinistes exaltés prouve l'embarras dans lequel la Police s'est trouvée pour expliquer l'inexplicable.

— Tant mieux, mon Dieu! soupira-t-il.

Mais en feuilletant plus avant, nous trouvâmes quelques articles relatifs à la chasse aux fantômes, bien divers, ceux-là, et montrant à quel point le même fait se trouve toujours différemment rapporté par les témoins.

Un journaliste écrivait :

Hier soir, vers dix heures, sur les quais, la foule des promeneurs a pu assister à un curieux phénomène météorologique : deux nuages affectant vaguement la forme humaine ont couru à fleur de sol et se sont dissipés peu après. Il y a eu quelques accidents causés par la bousculade, chacun courant pour voir le phénomène.

Un autre :

Une certaine quantité de vapeurs lourdes s'est échappée d'une usine de Billancourt et a roulé, hier soir, en volutes le long des

quais. Quelques personnes en ont été incommodées, mais des soins empressés ont pu avoir raison de ce commencement d'asphyxie.

Un autre encore :

L'Avenue de l'Opéra a été hier soir le théâtre d'une courte bagarre. Quelques personnes ayant crié : « Des fantômes ! » toute la foule, en proie à une hallucination collective, a cru distinguer des fantômes dans une nappe de brume produite par la chaleur. Nouvel exemple de l'esprit d'imitation des masses, que le grand psychologue Alfred Tarde aurait à coup sûr relaté dans son ouvrage immortel.

Et un autre :

Quelques mauvais plaisants ont fait exploser hier soir des pétards dans l'Avenue de l'Opéra, malgré la défense officielle. Une épaisse fumée s'est dégagée, causant une légère panique. Les auteurs de cette stupide plaisanterie ont été conduits au Dépôt.

— Allons, dis-je en posant les feuilles, vous pouvez dormir tranquille. L'essentiel est qu'aucun reporter n'a songé à établir une relation entre les fantômes de la rue et les grotesques du théâtre. Là-dessus, permettez-moi de prendre congé....

— Quand vous reverrai-je ?

— Je viendrai vous serrer la main dans le courant de la journée.

Et je m'en allai vivement chez moi, pour endosser un séduisant complet. En regagnant, vers midi, la rue La Fontaine, je ne remarquai rien d'anormal devant la maison de Pitoulet, et rempli d'un radieux émoi, un bouquet de roses blanches dans la main, je sonnai au seuil du paradis.

Bic m'offrit le rude « shake-hand » de l'amitié; je baisai la main de Mme Bic qui me contemplait d'un air apeuré, auquel je feignis de ne pas prendre garde. Suzanne survint, accompagnée de Fredaine. Je lui offris mon bouquet et je connus la félicité de déposer sur son front un ardent baiser, tandis que mes mains étreignaient les siennes. Puis je m'écriai gaiement :

— Le voilà donc guéri, ce bon petit fox ! J'ai longuement songé à l'aventure et trouvé l'explication du phénomène qui m'a valu vos rigueurs ! Il était malade, le pauvre chéri, et j'aurais dû, quoique congédié, revenir avec un vétérinaire.

— C'était en tout cas une étrange maladie, répondit Suzanne.

Mais il s'est guéri tout seul. Peu après votre départ, il a repris sa forme naturelle.

— Vous voyez, ma chérie, que je n'y étais pour rien.

— Je vous demande pardon.....

Nos regards amoureux s'entre-pénétrèrent.

— Quant au lapin, repris-je après un doux silence, il est simplement entré par la fenêtre...

Les parents Bic m'écoutaient et, en les regardant du coin de l'œil, je vis la mère, derrière sa fille, hocher la tête d'un air de doute, en soupirant.

On se mit à table; je me montrai, au cours du repas, étincelant de verve et d'esprit, et sentis que Suzanne m'adorait plus que jamais.

En revanche, je compris que ses parents gardaient sur le cœur des questions qu'ils n'osaient poser devant elle. Je ne fus donc pas surpris, le déjeuner fini, de les voir éloigner Suzanne sous un prétexte et se donner un mal énorme pour amener, sans qu'il y parût, l'entretien sur la scène nocturne.

— Avez-vous bien dormi, cette nuit ? me demanda Mme Bic.

— Certainement, répondis-je. Pourquoi ?

— C'est que nous avons rêvé de vous... Nous vous avons vu en songe, dit son mari.

— Très flatté.

— Et nous avons pensé, reprit-elle, que peut-être, « par télépathie », vous aviez rêvé de nous.

— Je vous avoue que non, repartis-je. Mais, si j'avais pu prévoir, je me serais fait un plaisir...

— Il y a des circonstances si bizarres — poursuivit-elle, avec un gros soupir, — dans l'ordre télépathique. On revoit souvent des amis, des parents lointains, ou même disparus...

— En rêve ? fis-je ingénument.

— En rêve, ou même à l'état de veille.

— Par évocation, alors. J'ai assisté, dis-je avec un grand sérieux, à des apparitions d'esprits, provoquées par des médiums. Si la question vous intéresse, je vous prêterai de bons auteurs, Boirac, Richet, le colonel de Rochas...

— Est-ce qu'il y a aussi, me demanda Mme Bic, des apparitions spontanées ?

— On en cite.

— Et les « doubles » ? Qu'est-ce que les « doubles », au juste ?

— Je vois, chère Madame, dis-je en m'inclinant, que le vocabulaire spirite n'a pas de secret pour vous. Les « doubles » sont les enveloppes astrales, impérissables, de l'être terrestre et mortel. Nous avons chacun notre double. Quand nous disparaissons, il nous survit et devient notre « esprit ». Mais ceci nous mènerait loin, et je crains...

— Oh ! poursuivez ! supplia Mme Bic, attachée à mes lèvres.

Je répondis solennellement :

— Ce sont là des sujets graves dont il ne convient pas de causer sans précaution, et puis, achevai-je à mi-voix, d'un ton ému et comme craintif, s'il faut tout vous dire, certains de mes amis ont déjà vu mon « double », et — entre nous — je n'aime pas parler de cela.

Paf ! sur le crâne !... Les deux époux vacillèrent et se regardèrent longuement. Mme Bic fit un geste, précurseur apparent d'un aveu, mais, sans doute, elle n'osa... Suzanne reparut. L'entretien finit là ; nous entreprîmes, ma fiancée et moi, dans les allées du jardin, une promenade sentimentale, et je la quittai en lui jurant de revenir la voir le lendemain.

XI

UNE FUITE DE GAZ

Seul, dans la rue, je me souvins que j'avais promis ma visite à Pitoulet. En approchant de sa maison, je vis, devant la porte, un petit rassemblement ; je pressai le pas, mais, avant d'entrer, prêtai l'oreille aux propos des badauds. J'entendis :

— La police est dans l'hôtel.

— Le Commissaire perquisitionne.

— On va arrêter le vieux maniaque.

— Il fait de la distillation frauduleuse.

Je fendis le groupe et me heurtai à deux agents qui m'interdirent l'entrée.

— Est-ce M. Trypax qui opère ? demandai-je.

— Oui, répondirent-ils, étonnés.

— Allez dire à votre maître que M. Cabri se trouve devant la porte. Vous verrez s'il ne me fera pas vivement appeler.

— Je ne vous dis pas le contraire, dit un des agents, soudain respectueux. Mon collègue va vous conduire à lui.

Je pénétrai, accompagné de l'agent, dans le cabinet du savant où je trouvai Trypax et Pitoulet face à face, l'un cramoisi et plus tonnant que jamais, l'autre blême, éperdu. Mon vieil ami me salua du regard d'un naufragé qui aperçoit un roc.

Trypax m'accueillit en ces termes :

— Vous arrivez bien !

L'agent, édifié, s'effaça. Le Commissaire poursuivit :

— J'allais, d'ailleurs, vous faire cueillir chez vous.

— Peine inutile, dis-je d'un air pincé. Vous voyez que je ne me cache pas.

— Rien à tirer du vieux crétin. Mais vous, vous allez répondre.

— Pardon !

Dans l'allégresse où m'avaient plongé un excellent déjeuner et le bonheur de revoir ma Suzanne, je sentis se décupler mes facultés dialectiques, et pour éviter de répondre, je questionnai :

— Pardon. Suis-je inculpé, par hasard ?

— Non pas, mais...

— Suis-je cité comme témoin ?

— Non plus, mais..,

— D'ailleurs, j'aime autant vous en informer tout de suite. Ma déposition serait inopérante, car je suis le conseil de M. Pitoulet, qui m'a chargé de ses intérêts. Ainsi, vous venez perquisitionner ?

— Parfaitement. J'ai mandat du juge d'instruction. J'ai de plus, entre les mains, un procès-verbal bien intéressant, que m'a communiqué mon collègue du quartier : ou je me trompe fort ou le sieur Pitoulet est le perturbateur qui a infesté de mammifères et volatiles variés les immeubles du voisinage. Je commence à y voir clair !...

Il rit férocement et appela : « Bauléon ! »

Le secrétaire s'approcha.

— Vous allez, dit Trypax, passer la revue des meubles et préparer des scellés pour tout ce qui paraîtra douteux. Vous, Pitoulet, conduisez-moi dans votre laboratoire.

— Mon labobo...

— Parfaitement. Vous voyez que je sais mener une enquête. Vous manigancez je ne sais quel appareil dans un vaste laboratoire. Allons-y.

Comment résister ? Le prêtre de la science guida le profanateur jusqu'au seuil du sanctuaire. Je les suivis. Nous entrâmes et Pitoulet referma la porte.

Une fois devant le « Grand-Transmutateur » :

— A quoi vous sert tout ça ? demanda Trypax.

Mais en présence de sa machine, l'inventeur retrouva la voix et l'assurance, comme gonflé d'orgueil paternel.

— « Tout ça » répondit-il, d'un ton presque hautain, « tout ça » sert à mes expériences.

— Quelles expériences ?

Il murmura : « Margaritas ante porcum », et reprit :

— Des expériences relatives à certains problèmes chimiques et physiques.

— Quels problèmes.

L'insistance de Trypax l'exaspérait visiblement. Il répondit :

— C'est mon secret.

— Il n'y a pas de secret pour la police. Je vous somme de dire quels problèmes.

Le nez de Pitoulet devint blanc, ce qui me sembla l'indice d'une fureur rentrée. Après un silence, pendant lequel il me parut réfléchir, je l'entendis répondre, à ma grande surprise :

— Le problème de la vision à travers les corps opaques. Quand on monte sur ce plateau et que je mets l'appareil en marche, on voit à travers les murs.

Aussi curieux qu'autoritaire, Trypax sauta sur le plateau en ordonnant :

— Faites fonctionner l'appareil.

— Bien volontiers.

Pitoulet, avec un sourire diabolique, tourne ses manettes et ses leviers.

— Je ne vois rien, gronde Trypax.

— Attendez : vous allez voir.

— Oh ! mais ! Oh ! Mais ! Qu'est-ce qui m'arrive ?.. Arrêtez !... Je veux descendre !

— Voulez-vous bien rester tranquille ?

Et Pitoulet, m'arrachant ma canne, repousse, à coup de manche, Trypax sur le plateau. Un instant après, ses jambes mollissantes refusent tout service à l'ennemi ; son corps s'affaisse, sa voix faiblit, il pousse des : « Au secours », gémis-

sants, imperceptibles du dehors, et darde sur nous des yeux ronds terrifiés.

— Le plein courant! exclame Pitoulet.

L'agglutinat de colloïdes qui constitue un commissaire s'aplatissait à vue d'œil : le gros Trypax, pareil à une grenouille géante, tâchait de sauter hors du plateau en exhalant dans un ronronnement rauque :

— Assassin ! Bandit ! Arrête !...

— Plein courant, au contraire!

Et de sa canne Pitoulet le maintenait sur le plateau. Bientôt Trypax s'affala complètement et, tout à coup, il passa de l'état pâteux à l'état brumeux : il devint l'ombre géante qui n'a plus de secrets, maintenant, pour le lecteur. Je m'attendais à voir se clore là l'expérience. Point du tout ! Subitement, cette ombre s'effaça, la brume s'évanouit et il ne resta plus rien, absolument rien de Trypax sur le plateau de la machine.

— Pitoulet ! m'écriai-je atterré, qu'avez-vous fait ?

Le savant coupa le courant, ramassa sur le plateau quelques objets métalliques tombés pendant l'opération : bague, montre, porte-mine, monnaie, boutons de manchettes; les mit en poche, poussa dans la cabine-vestiaire les vêtements quasi réduits en poussière, et me répondit avec flegme :

— Je viens de volatiliser le Commissaire de police.

— Mais, malheureux !...

Nous entendîmes des pas dans le jardin et ouvrîmes la porte : le nommé Beauléon se présenta, des papiers à la main. Il scruta la salle du regard et demanda, l'air étonné :

— Où est monsieur le Commissaire ?

— Je l'ignore, mon ami, dit Pitoulet, très calme.

— Il n'est donc pas ici ?

— Non certes, il vient de nous quitter à l'instant.

Beauléon s'éloigna. Seul avec Pitoulet, je repris d'une voix blanche d'émotion :

— Alors, Trypax ?

— Évanoui. A partir d'un certain voltage, l'état brumeux devient l'état gazeux. Alors, les molécules se dissocient... Pfft !... Et voilà tout... C'est sans importance... Une simple fuite de gaz !

— « Fuite de gaz ! » — Vous êtes bon, ma foi ! Vous venez de tuer un homme.

— Moi ? Pas du tout. C'est lui qui a voulu se mettre en expérience. Il l'a eue, l'expérience. Absolue et totale. Et puis il m'agaçait, ce Trypax ! Il m'avait fait trop souffrir ! Alors, pfft !...

Pitoulet manifestait une croissante exaltation.

Je compris tout à coup comment avait dû disparaître ce jeune aide si indiscret dont il m'avait parlé : « Pfft » aussi, l'aide, en fuite de gaz... Je ne pus me défendre d'un frisson.

Soudain Beauléon reparut, accompagné d'un agent, et redemanda d'un ton inquiet :

— Monsieur le Commissaire ! Qu'avez-vous fait de monsieur le Commissaire ?

Très ennuyé d'être mêlé à cette affaire, je répondis vivement :

— Moi, je n'en sais rien. J'étais dans le jardin, où j'ai dû m'isoler, et je reviens à l'instant.

— Vous, le sieur Pitoulet, répondez.

— Je vous répète, Beauléon, que monsieur le Commissaire a disparu sans rien dire. Respectueux de la police, je l'attends.

Le secrétaire et l'agent fouillèrent le laboratoire. Je tremblais qu'ils n'ouvrissent la cabine-vestiaire. L'idée ne leur en vint pas. Puis ils parcoururent tout le jardin, toute la maison, de fond en comble ; puis ils se concertèrent, et partirent rapidement, sans doute vers le commissariat.

Nous vîmes, en soulevant un rideau, le petit attroupement de badauds se dissiper, mais nous remarquâmes que deux agents continuaient de garder la porte.

XII

ANTICIPATIONS

A présent, c'était Pitoulet qui, de nous deux, se montrait de sang-froid. Assis dans son cabinet de travail, il s'éventait avec satisfaction, à l'aide d'un journal déplié. Moi, je me sentais fort mal à l'aise. Comme il fredonnait, je lui dis :

— Savez-vous bien que l'affaire peut s'aggraver ?

— Pas pour vous, n'est-ce pas ? fit-il d'un ton sarcastique. Vous avez cherché à tirer votre épingle du jeu. Soyez tranquille : je n'irai pas l'y remettre.

Je pris une attitude mécontente et glacée. Alors il se jeta dans mes bras :

— Pardonnez-moi, mon cher Cabri. Je connais votre dévouement, votre bonté. Vous m'en avez donné trop de preuves. Mais je ne pouvais plus supporter ce Trypax. Il était devenu *impossible*. Songez qu'il me martyrisait depuis deux heures quand vous êtes arrivé; qu'il avait commencé de fouiller dans mes papiers, qu'il allait livrer à la publicité une série de formules secrètes et sublimes!

— Mais enfin, a-t-il complètement, définitivement cessé d'être?

— Il s'est évanoui dans l'infini et pour l'éternité.

— La police va revenir. Que répondrez-vous?

— Toujours la même chose : qu'il est parti. C'est la vérité. L'expérience ne laisse aucune trace. Je vais jeter au feu ce qui reste des vêtements et fondre au four électrique les objets métalliques que je viens de recueillir.

— Savez-vous, mon cher maître, que vous êtes effrayant?

— Philosophe, ami Cabri. L'homme n'est qu'une ombre, l'ombre d'une ombre, ainsi qu'il vient de vous être démontré. Je ne tenais pas à faire intégralement cette preuve. Je suis pacifique, même timide. Mais devant la machine, œuvre de mon génie, je retrouve ma fierté, mon orgueil. Lorsque j'ai aperçu Trypax sur le plateau, j'ai cru voir un scorpion sur une page de Montaigne : j'ai chassé la matière qui souillait l'esprit. J'ai fait disparaître un homme, soit. Cela ne m'empêche pas de tendre, de toutes mes forces, au bonheur de l'humanité. J'orienterai vers ce but sacré ma découverte, grosse d'applications morales et pratiques. Je vais m'attacher à trouver le moyen de prolonger au gré de la volonté ces changements d'états provisoires. Je vous avoue que l'état pâteux ne me semble guère susceptible de réalisations utiles. C'est plutôt une sorte d'intermède comique. Mais l'état brumeux, bien discipliné, semble offrir les plus belles promesses, surtout s'il devient possible de se diriger sans encombre en sens inverse d'un vent moyen.

D'abord, quel bienfait moral! Sachant qu'il est devenu possible de pénétrer partout sous forme d'ombre, d'être observé sans le savoir, chacun de nous s'attachera à vivre, chez soi comme en public, selon les règles de la morale. Tous les

citoyens deviendront des sages, habitant tous une maison de verre.

Mais surtout, quel bienfait pratique! Combien faciles et charmants deviendront les déplacements, les voyages! Nulle fatigue au cours de la route, nulle compression dans les wagons. Une sensation de légèreté perpétuelle. Puis, à l'arrivée, solidification. Des sociétés anonymes se fonderont, qui installeront des transmutateurs aux carrefours, sur les places, sur les quais des gares, — ainsi l'on voit aujourd'hui parsemés les distributeurs automatiques. Il s'ensuivra rapidement une transformation complète des moyens de communications : j'imagine volontiers le voyageur brumeux introduit dans une sorte de tube pneumatique, qui le projettera aux plus lointaines distances. Je pressens également une révolution dans la thérapeutique : il semble que l'état brumeux doive faciliter grandement le diagnostic et le traitement des maladies; quant aux interventions chirurgicales, un jeu! Il importerait toutefois, à mon sens, de ne pas divulguer, d'abord, à l'étranger, les résultats de ma découverte. Songez combien, en cas de conflit armé, notre service de renseignements et notre organisation de combat gagneraient en merveilleuse souplesse : il serait loisible à l'officier brumeux de traverser les lignes ennemies, d'assister aux conseils de guerre, de rapporter sans difficulté des éclaircissements sans prix; il serait possible, en cas de mouvements de troupes, d'entasser, sans limite de nombre, soldats et chevaux dans les trains militaires. On hausserait les épaules en lisant le vieil avis des fourgons : 40 hommes, 8 chevaux; 40.000 hommes, 8.000 chevaux : voilà ce qu'on y pourrait introduire, car ils seraient embarqués brumeux, et solidifiés au débarquement. Que si l'on pouvait enfin réaliser des expériences parallèles dans le règne végétal et dans le règne minéral, ce serait alors un renversement absolu des conditions de la vie terrestre : rocs nébuleux, nues solides, arbres mous, tout ce qui existe sur le globe serait à la merci de la volonté humaine.

Ainsi, peu à peu, gravissant les degrés des découvertes successives, la Science pénètre mieux la Nature, et un jour arrivera, un jour où logée, enfin au sein même de l'Etre, elle se confondra avec l'Univers, elle sera l'Univers lui-même se connaissant, elle sera la Conscience du monde!

Pitoulet, grandi, lyrique, vaticinait. Mais tout en l'admirant, je songeais qu'il valait mieux désormais, pour moi, ne plus me trouver mêlé à ses affaires et revenir habiter dans mon logis des Ternes. Je pris habilement le prétexte de mes fiançailles renouées, pour représenter qu'il me fallait soigner ma mise, et que tous mes costumes, tout mon linge se trouvant chez moi, je me voyais obligé.....

— Vous n'allez pas m'abandonner ! demanda-t-il anxieusement.

— Y pensez-vous, mon bon maître ? Trop de liens cordiaux nous unissent, protestai-je sans trop savoir si j'étais sincère ou non. Mais j'accompagne, ce soir, la famille Bic au théâtre. Je viendrai vous voir demain matin et nous déjeunerons ensemble.

— Ah ! merci !

Je le quittai non sans soulagement, car je craignais à chaque instant de voir la police faire irruption et nous arrêter tous deux. Je pressentais de graves complications et ne formais qu'un souhait : m'y soustraire. Que ceux qui n'ont jamais été fiancés me jettent la première pierre ! Pouvais-je supposer que l'aventure allait se dénouer d'une façon si brutale et si imprévue ?

XIII

CATASTROPHE ET HYMÉNÉE

Au sortir de la maison, il me fallut parlementer avec les agents de faction, à qui je dus produire des pièces d'identité; quand ils eurent longuement constaté que je n'étais pas Pitoulet et que j'avais un domicile, ils me laissèrent aller. Je partis posément, sans hâte; mais, au détour de la rue, je me pris à courir, à sauter, heureux de me retrouver libre, comme évadé d'un cauchemar. Je passai une soirée exquise à l'Opéra-Comique, assis près de ma Suzanne. On jouait : *La Vie de Bohême.* Mes futurs beaux-parents, très émus par le triste destin de Mimi, acceptèrent de célébrer notre mariage dans quinze jours. Ivresse !

— Il paraît, me demanda Bic, que vous délaissez votre étude. Ah ! ça, mon garçon, renonceriez-vous à la carrière juridique ?

— Nullement, cher monsieur, répondis-je, seulement, j'ai travaillé, ces derniers jours, à la Bibliothèque, pour préparer ma thèse.

— Vraiment, fit Bic, intéressé. Et quel en est donc le sujet ?

J'inventai ingénieusement :

— Des litiges posthumes en matière d'emphytéose.

Je me promettais bien de retourner le lendemain matin à l'étude, afin de m'éloigner complètement de Pitoulet, devenu trop compromettant. Toutefois, le lendemain, je jugeai impossible de faillir à ma promesse. Je me rendis chez le savant. La porte était toujours gardée. Je déclinai mes nom et qualité et obtins la libre pratique. Je trouvai le vieil inventeur assis, le visage défait, dans un fauteuil. Il me tendit une main molle.

— Hé quoi donc, mon bon maître ?

— Hélas ! cher Cabri ! A quoi bon avoir cédé, hier, à mon impulsion ? Pour un Trypax perdu, dix de retrouvés ! A présent, c'est ce maudit Larigoule qui me torture.... A sa façon, souple et insinuante, bien plus terrible. Je pouvais résister à Trypax, par le silence, mais je sens *qu'à lui*, je vais tout avouer. Ce ne sont, depuis votre départ, que visites judiciaires, enquêtes, suppléments, compléments d'enquêtes.... Et puis, hier, j'ai bien fait flamber les vêtements, mais j'ai caché les menus objets de métal dans une armoire, comptant les faire fondre aujourd'hui. Or, sur cette armoire, les scellés sont posés, et quand on la rouvrira, on trouvera le crayon, la montre, les boutons de manchettes de Trypax..... Ça, je ne pourrai pas l'expliquer... Un conseil, par grâce ! Que faire ?... J'ai envie d'ouvrir l'armoire...

Je détournai Pitoulet d'un bris de scellés, puni sévèrement par le Code, et qui aurait constitué de surcroît une grave présomption de culpabilité.

— Ah ! gémit-il, si je pouvais m'échapper ! Mais, libre encore, en principe, je suis, en fait, gardé à vue. Hier, j'ai voulu sortir. Un agent me pistait à cinq pas. J'ai rebroussé chemin. Ma réputation est perdue. Tout le quartier est persuadé, — m'a dit Gudule, — que j'ai enfoui Trypax dans le jardin. Moi, un vieillard, lui, ce colosse ! Les hommes sont-ils plus bêtes

que méchants ou plus méchants que bêtes? — Enigme insoluble, celle-là !

— Mais, mon bon maître, m'écriai-je (car une idée lumineuse m'était venue, comme si souvent), en face d'un risque capital, que ne courez-vous un risque moindre ? Passez à l'état brumeux ! Vous vous évaderez facilement. Le temps est admirable et pas le moindre vent.

— Vieil étourdi! s'écria-t-il. Tu n'y avais pas pensé. Merci, mon jeune sauveur ! Une fois solidifié, je resterai caché le temps nécessaire à l'oubli! C'est cela même! Courons au laboratoire !

Je sentais bien que j'aurais dû le quitter, mais un désir me poussait d'assister une dernière fois à l'expérience, et aussi ma sympathie pour ce vieillard malheureux. Je le suivis. Il se déshabilla, donna le courant, monta sur le plateau, plaça l'aiguille au mot « brume », et tourna les commutateurs. La transformation commença, suivit son cours. Mais, comme Pitoulet passait à l'état de brume, je fus étonné de ne pas entendre la sonnerie habituelle. L'horloge électrique avait dû se détraquer, car le courant persista. J'entendis la voix de Pitoulet :

— Coupez le courant, Cabri, coupez !

Je frémis en songeant que Pitoulet risquait le destin de Trypax et je bondis aux interrupteurs. Mais dans ma hâte, — ah! quand j'y songe, je m'en tire les cheveux de remords, — je dus faire quelque fausse manœuvre : un commutateur se coinça et le courant ne s'arrêta pas. Je voyais la forme de Pitoulet se brouiller de plus en plus vague. Eperdu, je courus vers le tableau du mur, trouvai le levier nécessaire, et coupai le courant enfin! Pitoulet n'était pas complètement dissipé, mais il restait de lui moins qu'une brume : une ombre de nuée qui, — devenue sans doute plus légère que l'air, — s'éleva soudain et s'envola par une ouverture du toit. Je courus au jardin, regardai en l'air. Vainement. Je ne vis plus rien. Qu'était-il devenu ? Vivait-il encore ? Allait-il se fondre dans l'atmosphère, se diluer dans l'éther? Tout de suite? Plus tard ? Pour un temps ? Pour toujours?... Je n'avais plus rien à faire dans le laboratoire. J'en avais trop fait, hélas! Une idée me traversa l'esprit et je souris, malgré mon chagrin : peut-être, parmi les espaces interstellaires, l'impondérable résidu de Pitoulet rejoignait

l'impalpable reliquat de Trypax : quels extraordinaires débats devaient s'ourdir dans l'infini entre ces deux poussières d'ombres ? Et je songeai aussi que la morale, si chère à Pitoulet, trouvait, somme toute, son compte en cette fin si brusque : il disparaissait, victime de l'appareil qui avait supprimé au moins deux vies humaines...

Presque consolé, je coiffai mon chapeau et sortis, d'un air fier, préparant déjà mes réponses aux questions que la police viendrait assurément me poser.

En effet, dès le lendemain, le commissaire de mon quartier me convoquait à son bureau et me demandait d'expliquer la disparition de Pitoulet. Je ne pus que lui dire que j'avais conversé avec ce vieux monsieur la veille, au cours d'une visite en qualité de conseil; que les agents de faction m'avaient vu sortir seul; que je n'en savais pas davantage. En ce qui me concerne, l'affaire s'arrêta là.

La disparition mystérieuse de Pitoulet fut un événement dans sa rue, un incident dans le quartier, un fait divers banal pour l'opinion publique. Il ne laissait pas d'héritier. J'avais tremblé un moment qu'il ne m'eût institué son légataire, ce qui aurait amené sur moi l'indésirable attention de la police. « Le Grand-Transmutateur », avec ses accessoires, fut vendu au profit de l'Etat, et débité par morceaux, ensemble tous les biens du défunt. Le public n'était représenté que par les habitués des enchères. Toutefois, un élégant inconnu se rendit acquéreur d'une espèce de cadran sur lequel se trouvaient inscrits deux mots bizarres : « pâte » et « brume »...

Le lecteur a reconnu ma manière en ce geste délicat. Le cadran est sur mon bureau, à Paris, pendant qu'à X... j'écris ces lignes dont je dédierai la primeur à ma tendre Suzanne, aujourd'hui mon épouse. Elles lui expliqueront certains phénomènes antérieurs à notre union, dont je n'ai pas songé plus tôt à corriger l'interprétation, ayant été mobilisé trois jours après mon mariage.

Ah! si les « Anticipations » de Pitoulet s'étaient trouvées réalisées, nous aurions connu plus vite la Victoire ! J'espère également que mon récit guérira ma fine belle-maman de ses prétentions au spiritisme.

Je me rends compte, au terme, mieux encore qu'au début, que cette histoire si réelle rencontrera des incrédules. Je me

permets de les renvoyer au communiqué officieux et aux articles de journaux relatés, qui situent l'aventure, sans discussion possible, dans l'histoire contemporaine.

A présent, j'ai tout dit, et je me sens la conscience légère. Il ne me reste qu'à terminer par un solennel adieu à mon admirable et ignoré maître, Jules-César-Guy Pitoulet, qui, s'il ne se fût envolé par le toit dans la fleur de son génie, se serait un jour révélé au monde comme une des Colonnes de la Science, une des Caryatides de l'Humanité.

MESMIN CABRI,

p. c. c. HENRI FALK.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LES ROMANS

G. de Pawlowski : *Dans les rides du front*, Renaissance du livre : 3.5o. — J.-H. Bosny aîné : *l'Enigme de Givreuse*, E. Flammarion, 3.5o. — Camille Audigier : *La Terre qui renaît*, Fasquelle, 3.5o. — Edouard Estaunié : *Solitudes*, Perrin, 3.5o. — Régina Régis : *L'Amour veut être libre*, Perrin, 3.5o. — Horace Van Offel : *L'Oiseau de paradis*, Albin Michel, 3.5o. — Emile Clermont : *Histoire d'Isabelle*, Grasset, 3.5o. — Demians d'Archimbaud : *Une Vie intime*, Plon, 3.5o. — J. Valmy-Baysse : *Les Pépères la victoire*, Albin Michel, 3.5o. — Shéridan : *Une grande blessée*, Renaissance du livre, 3 5o. — Ker-Frank-Houx : *Le Bonhomme et ses visions*, André Clouet. — Jalk de Bussy : *Françaises*, Figuière, 1.5o.

Dans les Rides du front, par G. de Pawlowski. Ce n'est un mystère pour personne, ces rides. Le front ne se fait pas vieux, mais *il fronce !* Il hausse les sourcils vers un meilleur devenir ! « Peu à peu la réalité s'est précisée. Les romantiques du front (et même ceux de l'arrière dont j'ai l'honneur de faire partie) ont compris que la guerre n'était pas la belle gravure d'Epinal... mais un jeu de patience rappelant celui des civils qui, pendant des heures, sous la pluie, dans la boue, attendent un autobus. Seulement au front... on attend parfois l'autobus pendant des mois et l'on reçoit beaucoup de pots de fleurs sur la tête. » Ce sont là les quatre brisques ornant ce livre, l'illustrant. Rides profondes qui marquent l'homme et le marqueront à jamais sans lui enlever sa bonne humeur ni sa finesse... d'épiderme. Plus la peau d'un front est fine et plus elle se ride, passagèrement, au vent brutal de la vie, comme l'eau se plisse capricieusement, se moire sur ses abîmes sans vouloir les révéler autrement que par un puéril jeu de lumière. G. de Pawlowski est une de nos grandes figures parisiennes. En lui s'était incarnée la courtoisie, toute la courtoisie française de l'homme de lettres selon, justement, la conception qu'on en pouvait avoir au temps du romantisme ! Directeur du quotidien *Comœdia*, grand journal qui, par hasard, s'intéressait réellement aux questions qu'il traitait, feuille où tous les artistes pouvaient émettre leurs revendications sans avoir d'abord à aliéner leurs libertés personnelles, on trouvait toujours le directeur prêt à vous écouter ou à vous protéger. Ce n'était pas la politesse froide ou distante, mais bien la sympathie, la franchise d'un esprit perpétuellement en éveil qui vous recevaient et G. de Pawlowski recevait avec grâce et patience (malgré les pots de fleur de l'intrusion) n'importe quel artiste, aussi bien le nom célèbre que le pauvre diable

d'acteur venant parler de sa dernière tournée. On avait l'impression, en sortant de son bureau, d'avoir enfin connu cette fameuse urbanité du grand seigneur dont on parle souvent dans les livres, mais qu'on n'aperçoit guère dans la vie. Brusquement le grand vent de 1914 a tout emporté, tout dispersé, tout abattu et l'œuvre si vivante, si sincèrement artistique, et les grands espoirs, déjà réalisés en partie, qu'elle faisait naître. Mais l'homme qui l'avait créée demeure debout, plus courtois et plus spirituel. Tant que vivra cet homme-là, il y aura encore un espoir pour l'esprit français qu'il représente si bien. Il aurait peut-être le droit de se plaindre, lui, car on lui a fauché tout son jardin plein de roses et de guirlandes : *Comœdia ?* Hélas ! *Tragediante !* Lisez *le Convoi du train de 847*. Vous verrez comment ces poids lourds du génie humain sont partis pour convoyer des poids lourds tout court. Et que de bonne volonté, que de trouvailles en tous les genres, que de merveilles d'inventions dépensées probablement en pure perte. Ce dont il faudrait remercier surtout les écrivains comme G. de Pawlowski c'est de ne pas dire sérieusement tout ce qu'ils pensent, car c'est là qu'il faut deviner tout ce qu'ils peuvent mettre de patriotisme au service de leur pays. Ils gardent le sourire et cela même au milieu des rides du front où il y a beaucoup plus de boue que d'éclairs illuminant les cœurs. Nous dédions le livre de G. de Pawlowski à quelques-uns de nos ministres, lesquels n'ont pas de rides, parce qu'ils ne haussent jamais les sourcils, ni leurs capacités, à la façon des gens de génie : ils ont là-dedans un petit manuel pratique d'idées... que l'on désirerait *courantes*, comme l'eau capricieuse, mais pourtant vivifiante. Dans l'antichambre du directeur de *Comœdia* on n'attendait pas. Il serait bon pour ces Messieurs d'apprendre, dans ces replis de l'esprit humain, la simplicité du procédé jointe à la rapidité d'exécution.

L'Enigme de Givreuse, par J.-H. Rosny. L'auteur de ce livre disait un jour avec un gros soupir : « Ah ! qui donc me racontera la petite histoire au lieu de chercher à m'intéresser à ses états d'âme particuliers... lesquels ne sont jamais bien particuliers ! » Cette boutade contenait une vérité fondamentale. Les écrivains doués de psychologie oublient trop souvent que l'état d'âme qui n'est pas même souvent un joli paysage les conduit trop facilement à la contemplation de leur nombril... cérébral, et c'est généralement assommant, sinon pour eux au moins pour les autres. Il n'est pas du tout négligeable de chercher à nous en conter ! C'est justement par leur talent de narrateur que les grands philosophes demeurent. J.-H. Rosny n'oublie pas qu'il se doit à lui-même de découvrir, d'inventer ou de restituer *la petite histoire* sous son meilleur aspect littéraire, et la psychologie ou déduction logique en découlera peut-être plus facilement, plus agréablement. *L'Énigme de Givreuse*, que je

ne me charge pas de vous dévoiler, est, dans le mystère scientifique, source inépuisable de distractions vraiment intéressantes, un joli tour de force où il a fallu mettre à la fois du poignet, du doigté et un certain coup d'ongle incisif lui donnant toute la profondeur d'une nouvelle ligne de vie directrice. Partons de ce principe que l'homme serait *un être composé d'êtres*, ce qui est en somme l'idée de la cellule indissoluble dans les cellules solubles. Ce n'est que la fameuse immortalité de l'âme arrangée à la sauce du creuset de l'alchimiste. En littérature, cela donne la petite histoire (ou la grande), aidant à digérer des formules plus abstraites, et aussi un des côtés du génie ingénieux du romancier qui a la très bonne habitude de tailler ses diamants, au lieu de nous les laisser voir encore enveloppés de leur gangue.

La Terre qui renaît, par Camille Audigier. Une belle étude de la grande richesse de l'Auvergne : ses bestiaux, ses fameux bœufs ferrandais, ses vaches laitières et ses veaux gras. La famille des Orbeval cultive le domaine de Chanturgne, près de Clermont-Ferrand ; la terre, en ces temps-là, rendait au centuple ce qu'on lu confiait. Les blés ne prenaient pas *la rouille* au mois d'août et les vignes n'étaient pas vendangées par de mystérieux fléaux. Mais par-dessus tout le fléau des usines (qui décidément ne donnent leur plein rendement que pour les guerres), autrement dit la machine, n'avait pas encore ravagé tous les pays de France. Les Orbeval vendaient bien leurs moutons et leurs récoltes, puis les enfants, devenant ambitieux en voyant l'argent vomi par les cheminées avec les hauts panaches de fumées noires, se dégoûtent de la terre et se mettent à spéculer dans les villes. Ce roman, sans doute terminé pendant la guerre, a prévu le coup de barre que l'on peut tenter maintenant pour sauver le grand vaisseau en péril... le ramener à la terre, au bon *plancher des vaches* et s'ancrer solidement au lieu de le lancer dans les courses... Paris-Bordeaux. Chose assez curieuse, c'est un artiste, l'enfant *raté* de la maison, qui reprend la direction du navire en péril pour l'amour des beaux couchers de soleil sur les montagnes de son pays natal. Mais est-ce que nous pouvons espérer aussi le retour à de meilleures saisons ? N'est-ce pas ces années, si longues, de pluies diluviennes qui ont tout gâté, même l'esprit des gens ?

Solitudes, par Edouard Estaunié. Toute en nuances et en remarques fines, cette histoire de Mlle Gauche est une mélancolique paraphrase de la vérité éternelle : on est seul pour la vie entière. Et malgré les unions les plus assorties, les amours les plus violents, on ne peut que se retrouver seul dès que l'on regarde bien au fond de soi. Mlle Gauche souffrante et pâle, est tellement seule de naissance, qu'elle peut s'habituer à sa solitude, tant qu'aucun point de comparaison ne lui est permis. Le jour où, vieille parente ignorée, mais à

testament possible, il lui arrive un neveu, elle perd la notion de son isolement et se met à vivre comme tout le monde, d'un espoir d'affection ou d'une illusion quelconque et, le neveu disparu, elle retombe dans la mort, car on ne peut pas survivre à la raison même d'exister qui est de se donner du mal pour assurer la vie de l'autre. C'est extraordinaire comme les pauvres humains aiment à se créer des complications d'égoïsme... alors qu'il serait si simple de ne jamais s'occuper de l'âme sœur, laquelle est toujours l'âme ennemie.

L'Oiseau de paradis, par Horace Van Offel. L'oiseau en question, vêtu seulement d'une huppe, ce qui pour une dame est un peu sommaire, entre dans la vie d'un journaliste du *Phare d'Anvers* sans beaucoup de cérémonie, sinon de fracas. Les pauvres journalistes ou oiseaux des jardins d'acclimatation d'Anvers passent de terribles moments et finissent par être... plumés vifs. Il y a des détails qu'on sent bien vécus au milieu des traditionnelles péripéties d'un roman d'amour. Tantecroy et Quentin, celui qui a chanté la guerre et celui qui n'y a pas cru, sont l'un et l'autre cruellement châtiés en perdant l'un la vie, l'autre la jolie maîtresse à peine connue et cela se termine comme chacun sait par le couplet sur la victoire qui ne meurt pas. Elle ne meurt pas plus que la guerre..., dont elle est la fille.

Histoire d'Isabelle, par Emile Clermont. Tué en 1914 en Champagne, l'auteur était un de ces romanciers qui sacrifiaient les rutilances du roman romanesque aux réalités du roman biographique. Son *Histoire d'Isabelle* est comme le journal intime d'une âme et elle a tout l'intérêt, dirait-on, d'une chose vraie. Cette jeune femme dont la complexité déroute, parfois révolte, soulevée par le désir évident d'une vie supérieure, tombe dans la plus banale des aventures qui ne sera probablement pas la dernière. Le type de la religieuse, son amie, est très curieux. Cette affamée de franchise qui n'hésite pas à gâcher le bon mariage de son frère, parce qu'il est contracté aux dépens de sa meilleure amie, n'a rien du renoncement en honneur dans les couvents qui conduit aux choses irréparables. On a le regret de se dire, égoïstement, qu'on ne saura pas le dernier mot de ce problème féminin, car, généreusement, son créateur est mort pour sauver indistinctement toutes nos différences de mentalité.

L'Amour veut être libre, par Régina Régis. Je cite un passage de Jean de Gourmont qui a fait la préface de ce livre : « Et voici que tous ces mouvements de ferveur mystique, accumulés obscurément en elle, se concentrent en une vague d'amour qui la libérera de son doute, le baiser qui confond toutes les religions en une seule. » Mais il est bien au-dessus de l'amour, ce doute, qui fait une chercheuse d'infini d'Edith de Vreuilles, protestante, et protestant malgré elle

contre tout ce qui... est trop court ! La catholicité, qui lui plaît par ses pompes, ne lui suffirait pas plus que l'amant du moment de la nature. J'ai confiance en elle pour lâcher aussi bien son cousin, le héros, que le petit estropié qu'elle a failli choisir sans héroïsme. Toutes ces lectures, toutes ces études et ces épreuves mondaines la conduiront un jour à des recherches toujours de plus en plus cruelles. Je ne crois pas à la bonne volonté d'amour humain des êtres qui se décident comme on se suiciderait ! En tous les cas, roman intéressant pour, justement, son hésitation à mal choisir une fin.

Une vie intime, par Demians d'Archimbaud. Dans la tourmente, une jeune femme reconnaît que, malgré tout son repos, son mariage n'est pas le bonheur. Elle est infirmière et peut aller jusqu'au front pour soigner celui qu'elle aime en secret. Mais elle préfère ignorer toujours son aveu posthume et, en le rendant à la vie, elle le rend à une jeune fille pour fonder la famille de l'avenir.

Les pépères la victoire, par J. Valmy-Baysse. Ceux qu'on a appelé un moment : les terribles-toriaux. Combien leur vaillance silencieuse et leur humilité dans tous les genres de durs travaux qui n'étaient pourtant pas de leur ressort, ressort un peu usé par la vie de famille, me semblent admirables. Et il en est assez tombé pour qu'on leur attribue en effet ce glorieux surnom. En outre, ils ont été aussi les pères des bleuets qu'on a moissonnés en même temps que les plus lourds épis ! C'est eux qui font les routes par où passeront les autres..., les aristos de la grande active, ceux qui ne se sont donnés que la peine de naître... pour mourir plus tôt !

Une grande blessée, par Shéridan. Etrange conception de l'aventure de la vie. Aller à un bal masqué pour tomber dans les bras d'un Monsieur... qui ne vous connaît pas. Comme première escarmouche, c'est assez risqué. Ensuite, arrive le chagrin purificateur et, quand on retrouve le cher disparu, le lecteur lui-même a complètement oublié la légèreté de l'intrigue du début.

Le bonhomme et ses visions, par Ker-Frank-Houx. Ce bonhomme passe en revue le début des différents rites religieux ou philosophiques pour s'apercevoir que la vérité toute nue serait préférable à l'impudeur très habillée des idoles ; mais la vérité n'est pas plus une et indivisible qu'aucune république. Je la crois même encore plus laide à voir que n'importe quelle grosse Marianne !

Françaises, par Jack de Bussy. Il y a un petit conte où deux femmes, la petite amie et la légitime, se rencontrent au chevet du mourant et, naturellement, la guerre les unit l'une à l'autre comme jamais la paix ne l'aurait pu faire. C'est ou la critique de la guerre ou sa réhabilitation ! Allons, un pas encore vers la polygamie !

RACHILDE.

HISTOIRE

Charles Flachaire : *La Dévotion à la Vierge dans la littérature catholique au commencement du XVII[e] siècle.* Publié par Alfred Rebelliau. Ernest Leroux, s. p. — Frédéric Barbey : *Félix Desportes et l'Annexion de Genève à la France, 1794-1799*. Perrin, 7,50. — Memento.

Il faut remercier M. Alfred Rébelliau, dont on connaît les savants travaux sur l'histoire religieuse du XVII[e] siècle, des soins laborieux qu'il s'est imposés pour publier l'ouvrage de Charles Flachaire, — « mort au champ d'honneur le 10 septembre 1914 », — sur **La Dévotion à la Vierge dans la littérature catholique au commencement du XVII[e] siècle.** Nous pénétrons ici dans une province qui, lieu de délices du Mystique, ne saurait non plus, pour d'autres raisons, être indifférente à l'historien ; car, ainsi que je l'ai jadis expliqué à propos des beaux ouvrages de M. Henri Brémond sur Fénelon, Bossuet, M[me] Guyon, etc., elle était sans doute un lieu ascétique, — cette belle province des lys, — mais en même temps un lieu non sans communication psychologique avec le monde, au XVII[e] siècle. Ceci, d'une façon parfois un peu difficile à concevoir pour nous, et même quelque peu troublée, comme dans le cas de M[me] Guyon. Mais Charles Flachaire, qui s'y connaissait, a ses raisons, ses raisons savantes, quand il nous dit que « la société et la vie ne sont, en ces matières (au XVII[e] siècle), que l'écho des idées qui s'expriment dans les livres ». C'est clair. Ces livres de théologie mystique, je les ouvrirai avec confiance historique un de ces jours que j'aurai le temps. En attendant, Charles Flachaire me munit d'un sommaire précieux. Je le communique au lecteur.

Il y a d'abord la dévotion « mariale » (la dévotion à la Vierge), d'origine populaire et médiévale, qui a trouvé chez les Jésuites, grands maîtres en fait de « sensibilité », et d'« imagination », et de « réalisme dévot », « son expression la plus littéraire et la plus efficace sur le milieu contemporain ». On sait que M[me] Guyon était nourrie des écrits de saint François de Sales. Il y a l'Oratoire, ensuite, avec ce brave cardinal de Bérulle et, d'icelui la (ratiocinante, terrible!) théologie mystique, les méditations sur le mystère de l'Incarnation. Voici cependant, à ce propos, une imagination ontologique qui n'est pas sans grâce : « Conçue comme une mystérieuse convenance de l'Etre divin, la « résidence de Jésus en Marie » fut une des plus tendres dévotions de l'Oratoire : en devenant Mère de Dieu, la Vierge « est un ciel en la terre et un ciel *animé*, un ciel que Dieu a fait pour porter un soleil plus luisant que celui qui nous éclaire. Un ciel *nouveau* pour une terre nouvelle et un ciel empyrée où reposera dans peu une gloire plus haute que celle des bienheureux. » Il y a, en troisième lieu, Saint-Sulpice, M. Ollier. Je ne suis pas compétent

pour apprécier les qualités architecturales de l'église Saint-Sulpice; mais je me dis que cette construction colossale fut due à l'initiative d'un simple prêtre, dont elle représente la persévérance enflammée, la patience, et toute la peine ; et alors je me fais quelque idée de ces « vies ardentes », comme dit Charles Flachaire, qui font comprendre comment la dévotion à la Vierge fut, là, moins « un produit de la mystique spéculative » qu'« une expérience vécue ». Enfin, il y a Bossuet, le grand majordome officiel de l'église mariale. A chacun de ces aspects du culte, M. Charle Flachaire consacre un chapitre nourri d'exégèse ingénieuse, sans faux zèle apologétique. « Charles Flachaire, dit M. Alfred Rébelliau, était catholique : il ne nous a pas paru que, chez lui, cette sympathie, — qui accroissait l'intelligence des pensées, des sentiments et des actes mystiques, — ait gêné aucunement l'exactitude du récit ni la justesse du jugement.»

Et moi aussi, comme Alfred Rébelliau connut Charles Flachaire, je connais, — et beaucoup d'autres connaissent — un certain historien, ou propagateur, du culte de la Vierge. Non pas le culte du xviie siècle; mais le culte contemporain, ce qui est, en bien des sens, une tout autre affaire! Et cet historien, ou ce propagateur, doublé d'un théologien mystique, est bien celui qu'il fallait à cette « tout autre affaire »! Je n'ai pas besoin de rappeler au public qu'il s'appelle Léon Bloy. Quand on a pris quelque idée du fatras, d'ailleurs très précieux, diligemment analysé par Charles Flachaire, on reste stupéfait de tout ce que Léon Bloy a mis, dans ces matières, de flamme et de vie, d'immédiate et pratique compréhension, de talent, en un mot. Oui, c'est bien remarquable, comme il a su animer la théologie mystique. Ou plutôt, pour parler sans impropriété, la théologie mystique l'a *animé* à un degré rare. Mais c'est qu'aussi les préoccupations qu'il y apporte en ce qui concerne l'idée du salut, sont autrement larges et autrement poignantes que celles des bonnes âmes du xviie siècle (1).

Le 26 Germinal an VI, Félix Desportes, Commissaire du Gouvernement français à Genève, écrivait ceci au Directoire exécutif : « Genève est dans l'allégresse et le bonheur! Sa réunion à la République Française a été unanimement prononcée hier à six heures du soir par la Commission extraordinaire, à la suite du conseil souverain qui s'était tenu dans la matinée. Une députation solennelle, précédée d'une foule de citoyens qui faisaient retentir l'air des cris de *Vive la grande nation*, *Vive le Directoire exécutif*, est venue m'annoncer cette résolution. J'ai accepté(!) en votre nom le vœu du peuple genevois. »

(1) Sans parler d'un grand nombre de pages des volumes de son « Journal », on peut citer *Le Salut par les Juifs*, *Celle qui pleure* et l'Introduction à la *Vie de Mélanie*.

M. Frédéric Barbey, dans son magistral ouvrage sur **Félix Desportes et l'Annexion de Genève à la France**, a profité de ce qu'il avait plus d'indépendance qu'un Genevois du temps du Commissaire Directorial. Il semble avoir, d'après des documents inédits, complètement élucidé le rôle de « l'homme qui fut l'artisan de cet acte de violence ». On nous apprend, ou on nous rappelle, on nous dit que, « pendant un demi-siècle, son nom resta en exécration à Genève ».

Cependant, — et ceci est notable, — le jugement de M. Barbey, en tant que s'appliquant à l'homme même, n'est point défavorable. L'homme qui, pendant trois ou quatre ans, jusqu'en 1798, régna dans la ville de Genève, ne fut pas un de ces proconsuls, comme le duc d'Albe, dont on peut dire : tant vaut l'homme, tant vaut la mission. Desportes s'efforça, au contraire, de corriger la sienne : « Vain, léger, orgueilleux, intrigant ». M. Barbey emploie ou reprend ces qualificatifs. Mais aussitôt après, il cite, en la faisant sienne, cette opinion de l'historien contemporain Bérenger : « Naturellement bon, il eût toujours été honnête si son gouvernement l'eût été ; mais il lui était dévoué. Ceux qui en tenaient les rênes étaient à ses yeux de grands hommes ; il voulait leur plaire et ne pensait point qu'il fût possible de s'avilir en faisant des actions viles qu'ils commandaient. » Ce jugement de Bérenger porte la marque d'une date (Bérenger publia ces lignes en 1801), et il indique seulement, entre autres choses, qu'on pouvait, sous le Premier Consul, déprécier l'œuvre du Directoire. Cité aujourd'hui par M. Barbey, après des recherches approfondies, il a l'air de prendre une valeur absolue. *Aujourd'hui*, moi aussi, je signale cet effet, sans m'en attrister ni m'en réjouir.

Il est évident qu'un tel jugement s'applique, par-dessus la tête de Desportes, non défavorablement apprécié comme homme, à la politique du Directoire, par conséquent de la Révolution. « Il importait, dit M. Barbey, en un tel sujet, de rechercher hors de Genève l'explication de tant de mesures hostiles à la petite République. » Et donnant une mention sympathique à la modération du Comité de Salut public envers Genève (ce qui n'empêche point le Comité de Salut public d'avoir été l'initiateur ou le mainteneur de la politique d'extension au dehors : voir l'opinion de Reybaz en 1795), il rappelle par contre la violente politique étrangère du Directoire, pratiquant la « résurrection de la propagande (1). » « L'intervention armée en Suisse fut résolue. L'histoire de l'annexion (de Genève) reste obscure si on ne la lie pas constamment aux péripéties de la conquête

(1) M. Frédéric Barbey cite, à ce propos, l'important ouvrage de M. Raymond Guyot sur *Le Directoire et la Paix de l'Europe* (Voir *Mercure de France* du 1er avril 1914). Il faut rappeler que, pour M. Guyot, historien sympathique au Directoire, ce gouvernement doit être, beaucoup moins que Bonaparte, tenu pour responsable de la rupture de la paix en Europe. Thèse un peu partiale.

de l'Helvétie. » Voilà, en effet, le vrai point de vue, et qui domine le rôle d'un sous-ordre comme Félix Desportes. L' « intrigue » de ce dernier n'en eut pas moins son importance, et on en retrouve dans ce livre le minutieux historique.

Dans tous les ouvrages sur la Suisse à cette époque (Révolution et Directoire) qui m'ont passé par les mains, j'ai toujours relevé, autant que je m'en souvienne, la trace des pressentiments qu'eurent de bonne heure les Suisses clairvoyants au sujet de leur absorption par la France. Ils devaient savoir, d'ailleurs, que leur pays appelait sur lui cette « politique d'oppression », lui qui, comme le rappelle M. Frédéric Barbey, se déchirait lui-même depuis longtemps. A Genève, notamment, la contagion révolutionnaire surexcita les passions opposées des démocrates et des bourgeois. A cet égard, j'ai analysé divers Mémoires et Souvenirs contemporains.

Il y avait là, d'ailleurs, dans cette politique d'absorption, une nécessité vitale pour la France de la Révolution. Toute la longue histoire de la création des Républiques limitrophes, depuis la mer du Nord jusqu'à l'Adriatique en passant par l'Helvétie, est là pour illustrer ce fait. J'ai bien souvent traité ce point de vue dans ces chroniques, et je n'ai pas toujours pu réprimer le sourire que me causait la façon angélique dont les libéraux envisageaient une telle histoire. Je dirai qu'*aujourd'hui*, après la lecture des très consciencieuses recherches de M. Frédéric Barbey, mon sourire continue de plus belle, devenant, à vrai dire, le rire même de Démocrite.

Memento. — *Revue Historique* (mai-juin 1917). Augustin Fliche. Les théories germaniques de la souveraineté à la fin du XI[e] siècle. (On sait que l'Empire se réclamait du droit divin, alors que la Papauté prétendait « disposer, au nom de Dieu, de l'Empire et des royaumes ». Voici la conclusion de cette savante étude, où le sujet se trouve rajeuni : « Déjà sont en présence, aux côtés de l'empereur, les absolutistes et, aux côtés du pape, les théocrates qui parfois sont du même coup, des démocrates. » Et ceci : « Les défenseurs des prétentions pontificales et du principe électif... ont étayé parfois le droit chrétien sur le droit populaire ». De sorte que la Querelle des Investitures, du Sacerdoce et de l'Empire pourrait être considérée comme un des chapitres de la lutte de l'Impérialisme et du Démocratisme. Eugène Saulnier. Le siège d'Orléans au début de 1589 (Orléans fut occupée, au nom des Ligueurs, par le chevalier d'Aumale, après l'assassinat du duc de Guise. Le duc de Mayenne fit lever le siège. Exposé de la politique de Henri III à cette occasion.) Georges Pariset : le Lieutenant Napoléon Bonaparte étudiant à Strasbourg. (Il n'existait que le témoignage de la duchesse d'Abrantès pour faire admettre la « légende » du séjour de Bonaparte à Strasbourg, vers le milieu de 1788. M. Pariset étudie minutieusement un autre témoignage, émané de Metternich, et lui accorde créance.) Bulletin historique : Histoire de France. Le Moyen âge jusqu'aux Valois (*suite et fin*), par Louis Halphen, Fin du Moyen âge (1328-1498), par Ch. Petit-Dutaillis. Comptes rendus critiques. Bibliographie.

La Révolution Française (mars-avril). La population parisienne et la crise de l'alimentation sous la Terreur, par M. Mautouchet. (Très intéressant. Il y eut, particulièrement à Paris, une forte « disette de subsistances ». Le renchérissement de la vie fut considérable. Ce qui se payait autrefois « 10 sols » se payait maintenant « 100 sols ». « Tel ouvrier, tel commissionnaire, qui ne tirait de sa journée que 4 ou 5 livres, en tire aujourd'hui 20 et 24 livres, et quelquefois davantage. » Et M. Mautouchet remarque : « Aussi, dans les cafés, les personnes qui font le plus de dépenses sont les citoyens de cette classe ; dans les marchés, surtout de la volaille, ce sont les femmes des ouvriers et des commissionnaires qui achètent les meilleures pièces, et au plus haut prix. Les marchandes de volailles, de poissons, peuvent demander ce qu'elles veulent de leur marchandise ; il n'est pas rare de voir un journalier payer 12, 15 livres, une volaille qui n'en vaut pas 4. » C'est exactement ce qui se passe aujourd'hui, dans des proportion plus vastes. La « civilisation (!) » s'étant depuis considérablement développée (!!!). Il m'est parvenu aux oreilles le fait suivant. Il a été vendu un collier de 30.000 francs (je dis : trente mille francs) à un « nouveau riche », devenu millionnaire depuis la guerre. Acte de folie furieuse de la part de ce nouvel enrichi. Il sera vite ruiné. Ça le regarde. Mais ne pourrait-on pas mettre sur les dépenses somptuaires un impôt formidable dont le produit serait affecté à soulager les misères nées de la guerre, — tant de veuves, tant de mères sans fils, tant de familles tombées dans le besoin par le départ de leur chef, n'ayant pas de quoi se payer des colliers de... 30 fr., de 3 fr., de 3 sous? L'assistance publique au XVIIIe siècle : l'enquête de 1775 dans le diocèse civil de Toulouse, par J. Adher. Notes de lecture : Macdonald et la trahison de Dumouriez. (« Curieuse lettre dans laquelle il parle de la trahison de Dumouriez. Détails sur les précautions qu'il a prises pour faire avorter la tentative de Dumouriez. ») Antonin Debidour, par R. Aulard. (Les ouvrages de M. Debidour m'étaient bien connus, depuis une quinzaine d'années que ce qu'il publiait arrivait jusqu'en mes mains. J'étais loin de partager ses idées. Mais c'était un parfait travailleur, et très utile. Je ne puis songer à résumer ici la bibliographie de ces travaux. Je renvoie à l'article de M. Aulard). Chronique et bibliographie. Discours de M. Aulard sur la Révolution russe. (M. Aulard a « voulu envoyer comme le salut historique de la Révolution française à la Révolution russe ». Hélas ! il ne fallait pas trop se hâter d'envoyer des saluts. Et puis, comme tous ces rapprochements sont vraiment trop faciles, trop oratoires !)

Annales Révolutionnaires (mars-avril 1917). Gustave Rouanet. Robespierre et le journal « l'Union ». (M. Rouanet a cherché dans quelle mesure Robespierre avait participé à la rédaction de cette feuille, la légende anti-robespierriste ayant fait de cette « prétendue collaboration » l'un de ses thèmes favoris pour déverser le ridicule sur le député d'Arras.) M. Albert Mathiez étudie, lui aussi, une question historique d'actualité : Les subsistances pendant la Révolution. I. De la réglementation à la liberté. (Examen de la réglementation instituée par les pouvoirs publics. Cette question se posa d'une façon violente dès le début de la Révolution, on s'en souvient, par l'assassinat du boulanger François.) Gabriel Vauthier. Une église de Paris sous le Directoire. Monographie de la paroisse Saint-Laurent. Curieux chapitre que celui de l'histoire religieuse sous le Directoire. Curieux

et antipathique. On en jugera parfaitement par cette étude.) G. Vallée. L'école centrale de la Vienne. L'Enseignement. Etienne Barbey. Souvenirs sur la Restauration. — *Id.* (mai-juin 1917). Albert Mathiez. Un essai de taxation populaire en 1792. (Suite de l'étude ci-dessus signalée. Elle prend les proportions d'une histoire politico-économique. Ce fut assez violent. « Par endroits, les chargements furent vendus sur place à un taux fixé par la foule. » Robespierre, dit M. Mathiez, fut, dans cette histoire économique, l'homme du point de vue populaire et anti-bourgeois. Réglementations et taxations se ressentirent, nous dit-on, de cette influence. Tout ceci est fort intéressant, mais manque un peu de chiffres. On voudrait pouvoir davantage comparer deux époques, la nôtre et celle de la révolution. Du reste, cette étude est *à suivre.*) Joseph Combet. Les arrêtés de Robespierre jeune dans les Alpes. (C'est toujours : Gloria in excelsis Robespetro. A. Madelaine. La Chouannerie dans le Bocage normand. M. Dommanget. La Fête de la Raison à Beauvais. Albert Mathiez. Babeuf et Robespierre. (Le point de vue est celui-ci : Robespierre et Babeuf se rejoignent *à travers* la révolution thermidorienne. Eh ! oui, tout cela c'est très joli ; mais, mon cher M. Mathiez, on en avait assez de se faire couper le cou. Travail utile en ce qui concerne l'histoire de Thermidor.) Etienne Babey. Souvenirs inédits sur la Restauration. Fréderic Bataille. Au peuple russe ; Au peuple américain. Dans les deux numéros : Mélanges, Glanes, Bibliographies.

EDMOND BARTHÈLEMY.

SCIENCE SOCIALE

Seignobos et autres : *La Réorganisation de la France*, Alcan, 3 fr. 50 — Charles de Saint-Cyr : *Ce qu'il faudra que soit la France de la Victoire*, Renaissance du livre, 4 fr. — Daniel Bellet : *L'alimentation de la France et les ressources coloniales et étrangères*, Alcan, 3 fr. 50 — L. S. Woolf : *Un gouvernement international*, Giard et Brière, 12 fr. — M.A. Leblond : *En Allemagne ; une Révolution est-elle possible ?* Albin Michel. 1 fr. — Charles Saroléa : *The russian revolution and the war*, George Alban, London. — Memento.

On ne s'occupera jamais assez de la **Réorganisation de la France** après guerre. Aussi faut-il louer l'Ecole des Hautes Études sociales d'avoir réuni en volume les conférences que l'on prononça chez elle au commencement de l'année dernière. C'est M. Seignobos à qui avait été confié le sujet politique, et ceux qui auraient craint de sa part un peu de sectarisme ont dû rendre justice à sa parfaite sagesse : toutefois quelques réserves seraient encore à formuler : par exemple, s'il est exact que de cette longue et dure crise notre régime républicain sort plus solide que jamais, peut-être, ceci concédé, trouvera-t-on que le conférencier exagère l'optimisme en déclarant que « l'examen analytique de nos institutions ne laisse apercevoir aucun défaut grave » et qu'il ne faut envisager aucune réorganisation, ni même aucune simple amélioration, pas même la représentation électorale des minorités. Sur la politique extérieure, d'autre part, peut-être exagère-t-il aussi en déclarant que tout le monde s'était trompé,

même les diplomates, alors que notre diplomatie a été d'une perspicacité admirable, mais il a raison en faisant remarquer que la supériorité initiale de l'Allemagne ne prouve rien en sa faveur : « le brigand est normalement plus fort que le voyageur », et en ajoutant que, puisque la supériorité actuelle de la défensive est à la merci d'une invention possible assurant la victoire infaillible de l'agresseur, il faut à tout prix que les nations pacifiques mettent à profit le moment favorable pour se garantir contre un retour avantageux de l'offensive. Après lui, MM. Chaumet, Legouez et Vacher ont parlé du développement économique de la France et il n'y aurait qu'à approuver tous leurs dires, et M. Adolphe Dervaux de la reconstruction de nos cités détruites, sujet qu'il a traité avec une originalité parfois presque paradoxale : « Certains, dit-il, affirment en France que la démocratisation consomme la perte de l'art. Au cours de l'histoire universelle, c'est exactement le contraire qui s'est produit. Au XVI[e] siècle par exemple, l'art commence sa décadence au moment où la masse du peuple n'en jouit plus. Et en Allemagne, pays de hobereaux, des armes et de l'industrie, nulle trace d'art contemporain n'est comparable au plus humble bourgeon de notre floraison démocratique. » Hélas, tels de ces bourgeons sont parfois bien malingres en comparaison de quelques spécimens rudes et frustes, mais malgré tout puissants, de l'art germanique contemporain, et il faut espérer qu'après la victoire, nos architectes, sans tomber dans la manie du kolossal, nous donneront des œuvres plus solides et plus saines que certaines pâtisseries de leurs devanciers. Il faut s'attendre en effet à un déchaînement effréné de sculptures et de monuments commémoratifs après la guerre, et il ne serait pas mauvais de prendre quelques précautions contre le mauvais goût, qui justement en Allemagne a sévi après 1870, tout en provoquant si possible de géniales initiatives, comme firent les Athéniens après la déroute de Xerxès. Pourquoi ne transformerions-nous pas en Acropole le fort de Vaujours d'où furent tirés les premiers coups de canon contre l'envahisseur à la bataille de la Marne, ou le mont Valérien si bien placé comme fond de décor parisien et dont les casernes et casemates rasées ou concassées serviraient de soubassements à de radieuses constructions, flèches et coupoles, chantant la gloire de la France nouvelle ? A défaut de ces rêves somptueux, pourquoi ne construirait-on pas sur l'emplacement du palais des Tuileries un arc de triomphe faisant pendant à ceux de l'Etoile et du Carrousel, une simple arche large et haute reliée par deux loggias à jour au pavillon de Flore et de Marsan et qui remédierait à l'anomalie de ces deux musoirs de môles se terminant à l'aventure, sans masquer l'harmonieuse disposition intérieure des jardins du Carrousel et des Tuileries, le plus bel ensemble décoratif peut-être qui soit au monde ?

§

Ceux qui s'intéressent à ce sujet si grave de la réorganisation du pays liront avec intérêt la grande enquête de M. Charles de Saint-Cyr : **Ce qu'il faudra que soit la France de la Victoire.** Il y a là un recueil tout à fait précieux de « conversations et opinions » où tout n'est sans doute pas également remarquable, mais dont l'impression d'ensemble est étonnamment riche et vivante. L'enquête commence par « le point de vue d'un prélat », Mgr Chapon, évêque de Nice, pour continuer par « le point de vue du plus grand penseur vivant » et l'on aura plaisir de savoir que le contemporain ainsi couronné par l'enquêteur est M. Rosny aîné; l'auteur de *Vamireh*, et de cette étonnante *Enigme de Givreuse*, qui vient de paraître, est bien, en effet, un des cerveaux les plus puissants comme un des écrivains les plus artistes de ce temps, et on se demande qui, parmi les siens, l'Allemagne oserait, elle qui ose tout, lui comparer. En regard de ces réponses si subtiles et si fortes, les dires de l'enquêté suivant, M. Georges Sorel, sonnent un peu creux; la haine politicienne a trouvé plus fort qu'elle, et en fait de « réflexions sur la violence » on pourrait en faire sur la violence des Barbares qui seraient plus actuelles et plus graves que sur celle des syndicalistes. Enfin les lecteurs du *Mercure* ne seront pas surpris que le quatrième échantillon des grandes directions d'esprit contemporain soit de notre collaborateur, le Dr Paul Voivenel, avec des aperçus suggestifs, notamment sur une nouvelle aristocratie, l'aristocratie du risque, dont on peut prévoir l'heureuse influence. Et après ces quatre consultations, il faudrait en citer bien d'autres, celle de M. Boutroux sur la philosophie, et celle de Camille Jullian sur l'histoire, celle d'Anquetin sur la peinture et celle de Vincent d'Indy sur la musique, et combien d'autres ! Mais le lecteur les trouvera toutes dans cet épais et jamais fatigant volume, et s'il lui sera permis de sauter les opinions de quelques politiciens, il méditera longuement les jugements lumineux et profonds des penseurs et des artistes, ainsi cette simple phrase si flatteuse pour nous de Rudyard Kipling : « *One cannot set on limit to the future of the people whose soul has regenerated civilisation.* »

§

M. Daniel Bellet, dans **l'Alimentation de la France et les ressources coloniales ou étrangères**, ne traite qu'une partie du problème de la réorganisation d'après guerre, mais cette partie est de la plus haute importance. Sans doute, il faut lui accorder son point de départ que l'homme ne se nourrit pas assez, ce que pas mal d'hygiénistes contestent, et depuis longtemps, Cicéron déjà disait que plus de gens mouraient *gula* que *gladio*, mais le postulat admis, et je serais disposé à l'admettre pour les enfants et hommes dans la force de l'âge (ce sont les médecins à cheveux gris qui ful-

minent contre l'excès de nourriture), la thèse de M. Bellet devient inattaquable ; il faut accroître la quantité d'aliments mise à la disposition d'un chacun et en abaisser le prix. Pour l'accroissement des quantités on recourra à la production intensifiée par les engrais, les machines et toutes découvertes scientifiques, et à ce propos notre agriculture devrait vraiment se piquer d'honneur d'obtenir sous notre beau ciel les rendements moyens à l'hectare de l'allemande ; et pour l'abaissement des prix, on se défiera de tous les droits protecteurs qui, sous prétexte de défendre le producteur national, empêchent d'arriver les produits extra-nationaux ; nos vieux pays d'Europe devront recourir aux ressources coloniales et étrangères, comme le dit justement l'auteur, et employer tous les procédés de transport frigorifique qui leur permettront d'en user pratiquement ; mais il faudra ici désarmer les préventions, calmer les appréhensions et combattre les parasitismes ; il y aura de durs combats à livrer après la paix contre l'égoïsme protectionniste, mais on peut espérer dans le bon sens et l'esprit d'initiative de nos producteurs secoués par la guerre ; qu'ils se rendent compte qu'ils ont plus intérêt à améliorer la qualité de leurs produits pour élargir leur marché qu'à se réserver jalousemont à coups de droits prohibitifs le marché intérieur, et l'agriculture nationale comme l'élevage auront de beaux jours devant eux.

§

Et après la réorganisation de la France, celle du monde ! Le Comité fabien d'Angleterre (on sait que les socialistes progressistes anglais se sont mis sous le patronage du sage et tenace Fabius Cunctator), a chargé un de ses membres, M. Woolf, d'étudier un projet d'autorité supranationale pour empêcher la guerre, et c'est le résultat de ce travail qui a paru sous le titre **Un Gouvernement international**. Les idées qu'on y trouvera ne sont pas neuves, mais elles sont, ce qui vaut mieux, sages, prudentes et facilement réalisables, pour peu que les Etats civilisés veuillent les appliquer ; or il semble bien qu'ils le veulent de plus en plus. L'ancien idéal d'équilibre européen basé sur la menace de guerre et sur la paix armée a fait son temps et c'est un nouvel idéal de collaboration énergique et respectueuse des libertés qui le remplace ; ou pour réaliser cette société des nations qui naguère encore aurait paru pure chimère, il est bon que les plans des architectes du monde futur soient confrontés ; celui du Comité fabien sera donc versé au dossier, et le moment venu on en tirera bien des idées. Comme je me suis déjà exprimé sur ce sujet (voir notamment *Mercure*, août 1916, p. 531), je n'y reviendrai pas. D'autant que le temps de la réalisation n'est pas encore arrivé. Tant que l'Allemagne aura l'espoir de vaincre ou même de prendre sa revanche, elle restera fidèle à son idéal de violence brutale et de domination orgueilleuse ; le monde civilisé ne respirera

que quand ce dernier foyer de pouvoir personnel sera détruit, et il ne peut l'être que par une force adverse. L'Allemagne est incapable de s'élever par elle-même à la conception républicaine, libérale et démocratique, et plus incapable encore de réaliser révolutionnairement cette conception. C'est ce qui résulte de l'Enquête si intéressante qu'avaient poursuivie avant la guerre MM. Marius-Ary Leblond : **En Allemagne, une Révolution est-elle possible ?** Or depuis la guerre les choses n'ont pas changé. L'Allemagne s'obstine dans son culte de la force, dans son mépris du droit, dans son idolâtrie du kaiser, et d'elle-même, elle n'aura jamais l'héroïsme de secouer son joug, comme ont fait les Anglais, les Français, et tant d'autres peuples, jusqu'à ces Russes dont M. Charles Saroléa a si noblement et si dignement glorifié l'œuvre dans son livre **The russian revolution and the war**. Comparé au peuple russe même dans ses pires moments d'erreur, le peuple allemand, même dans ses meilleurs jours de vaillance, est un peuple abominable.

MEMENTO. — Motti et Fourmond : *Un autre esprit, argent, travail, intelligence.* Société d'études économiques et sociales. Paris, impasse Ronsin, 5 fr. Encore un livre sur la réorganisation de la France, et très louable, lui aussi ; l'esprit nouveau que prônent les auteurs est un esprit de concorde, et de travail ; nous avons faillir mourir de son contraire, le politicianisme sous ses diverses formes, haineuse, sotte, ignorante ou parasitaire, puissions-nous en être guéris à tout jamais ! — Emile Corra : *La Maladie occidentale.* Société positiviste, 54 rue de Seine, 1 fr. Encore d'excellentes choses ; cette maladie que les positivistes déplorent est l'absence d'affection et de dévouement et de magnanimité, et ayant proclamé la faillite des religions théologiques, ils se flattent que leur religion philosophique pourra sauver la civilisation ; du moins peut-elle contribuer à la sauver; qu'on les écoute donc ! — Georges Lafond : *L'effort français en Amérique latine,* Payot, 3 fr.50. Voici un livre modèle par la richesse de sa documentation, la hardiesse de ses critiques, la sagesse de ses vues ; je regrette de ne pouvoir que le signaler à cause de son caractère un peu spécial, mais tous ceux qui s'intéressent à l'expansion économique de la France d'après guerre devraient le méditer. — Hugo Barbagelata : *L'Influence des idées françaises dans la révolution et dans l'évolution de l'Amérique espagnole,* avec préface de Paul Adam, sans prix ni éditeur. Précieuse plaquette, à joindre au livre précédent. — Edouard Herriot : *De Lyon à Genève.* Genève. Cette conférence sur la mise en parfait état de navigabilité du Rhône entre les deux grandes villes sera lue avec intérêt. Mais il faut aussi rendre le grand fleuve navigable entre Lyon et Arles ! — André Godard : *Les oiseaux nécessaires à l'agriculture.* Perrin, 1 fr. Nouveau plaidoyer de l'auteur en faveur de nos charmants frères ailés ; tous les petits oiseaux, même ceux qui ont la pire réputation pillarde, sont utiles à l'agriculture ; il ne faudrait détruire que les oiseaux de proie et les gallinacés-gibier. — Charles Gide et autres : *La Vie chère,* Ligue des Droits de l'homme, 0 fr.50. Recueil d'études ou de conférences très intéressantes sur la situation économique présente : lutte contre le gaspillage et contre le

parasitisme des intermédiaires, intensification et amélioration de la production ; avec de la méthode et de la persévérance on pourrait sinon supprimer, du moins abaisser la cherté de la vie. Les grognons oublient trop que nous sommes en guerre, et que si le charbon est rare, c'est encore plus la faute au Kaiser qu'à M. Sembat.

HENRI MAZEL.

QUESTIONS COLONIALES

A Fauchère : *La mise en valeur de nos territoires coloniaux*, Paris, Challamel, 1917. — Victor Piquet : *Le Maroc : géographie, histoire, mise en valeur*, Paris, Armand Colin, 1917. — Georges Hardy : *Une conquête morale : L'enseignement en A. O. F.*, Paris, Armand Colin, 1917. — Maurice Rondet-Saint : *L'Afrique-Equatoriale française*, 1 vol. *En France africaine*, 1 vol. *Choses de l'Indo-Chine contemporaine*, 1 vol. Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1914-1916. — Louis le Barbier : *La Côte d'Ivoire*, Paris, Emile Larose, 1916. — Georges Groslier : *A l'ombre d'Angkor*, Paris, Challamel, 1916. — Camille Gorju : *Le bloc francolonial* Paris, Giard et Brière, 1917. — C. et Paul Rœderer : *La Syrie et la France*, Paris-Nancy, Berger-Levrault, 1917. — Pierre Alype : *La provocation allemande aux colonies*, 1 vol., Berger-Levrault, 1916. — *L'Ethiopie et les convoitises allemandes*, 1 vol. 1917. — Giuseppe Piazza : *La Nostra pace coloniale*, Roma ; « Ausonia », 1917.

La guerre actuelle est une terrible mangeuse d'hommes. Elle engendre d'effroyables catastrophes. Pendant un certain temps, je crois que seront mal accueillis les théoriciens à la de Moltke qui voient en elle un bien et un phénomène régénérateur de l'humanité. Du moins, si l'on veut à son endroit plaider les circonstances atténuantes, doit-on reconnaître que, sinon grâce à elle, mais, toutefois, à son occasion, les Français auront été mis à même d'apprécier l'utilité, mieux, l'indispensabilité de leur domaine colonial. Il a fallu, en effet, qu'éclatât le monstrueux conflit de 1914 pour que ce pays soupçonnât enfin les prodigieuses ressources de ses colonies et découvrît la logique, la valeur et la nécessité de l'effort suivi qui l'en a doté. Avant la guerre, les colonies apparaissaient surtout, en dépit de leur développement commercial indéniable, comme un thème à discussions théoriques ou politiques. Dans quelques organes périodiques à tirage restreint ou dans le champ clos de petites chapelles ou de congrès étriqués, se discutaient des problèmes, intéressants peut-être, mais sans actualité immédiate et qui avaient surtout pour objet des systématisations au détriment de l'action et du fait. La guerre a changé cela. Espérons que ce changement est définitif. On reconnaît enfin que la colonisation n'est pas une question de doctrine et que son but supérieur c'est la mise en valeur dans le plus bref délai des colonies. On aurait pu commencer par là ! Le livre de M. Fauchère intitulé **la Mise en valeur de nos territoires coloniaux** répond précisément à cette preoccupation. Son éloquent préfacier, M. Chailley, directeur général de l'Union coloniale, le Français qui, à cette heure, connaît certainement le mieux, théoriquement et pratiquement, nos colonies et les colonies étrangères, déclare justement :

La paix de demain verra une autre France. Les épreuves même de la guerre, ce qu'elle nous a imposé et enseigné, ont dégagé des idées inattendues. Aveugle qui ne le voit pas. Elle a condamné, je ne dis pas les buts que se proposaient, mais les méthodes qu'avaient adoptées le Protectionnisme et le Socialisme. Il n'est plus désormais question de mettre à l'abri de la misère, — principe posé par tous deux, — l'industriel patron et l'ouvrier de l'industrie. Il importe maintenant d'enrichir l'un et l'autre. De bons et justes bénéfices au capital ; de justes et larges salaires à la main-d'œuvre, voici le but ; l'initiative, l'esprit d'entreprise, le labeur, l'organisation, l'audace même et l'accord de chacune des deux parties prenantes, voilà la méthode.

C'est ici qu'entrent en jeu les Colonies. Jusqu'ici, elles ont végété. Des habitudes invétérées, l'expérience de plusieurs générations et des craintes qui n'avaient jadis rien d'exagéré, mais que les événements ont démontrées vaines, engageaient nos commerçants aux colonies à s'en tenir à cette seule opération : acheter aux indigènes des produits qui, sauf exception, étaient les fruits spontanés de la terre. La production par la culture était rare. A cause de quoi, nos colonies produisaient peu étant donné leur étendue et les besoins de la mère-patrie.

M. Chailley, comme conclusion, préconise la cessation de la *cueillette* et l'organisation de la culture. Dès lors une économie nouvelle s'impose dont voici les facteurs : 1° étude scientifique des meilleures conditions de la production ; 2° organisation minutieuse et fructueuse de la main-d'œuvre ; 3° rémunération équitable du capital ; 4° modération du commerce ; 5° marine libérée de toutes entraves et active autant que nombreuse pour enlever les produits ; 6° industrie puissante et régie par un esprit hardi et moderne pour les utiliser.

Quant aux indigènes qui ne sont pas quantité négligeable, puisqu'ils représentent à un point de vue terre à terre l'élément main-d'œuvre, et à un point de vue supérieur *l'élément humain*, quelle politique adopter à leur égard ?

Les civiliser ? interroge M. Chailley. Au moins, faudrait-il ajouter : les civiliser selon leur concept de la civilisation, non pas selon le nôtre. Offrez au Japonais, ce merveilleux disciple, la morale occidentale : il s'en défie. Il n'a ambitionné que d'acquérir la science de l'Occident et sa technique qui créent de la richesse et de la puissance. Pour le reste, il s'en tient à sa morale, vieille de mille ans, contemporaine des Croisades. C'est elle qui forme son caractère. J'en dis presque autant des Annamites, des Malgaches et des Arabes : qu'ils se civilisent selon notre civilisation, s'ils le veulent, mais selon leur concept, s'ils le préfèrent. Mais, retenons bien ceci : nul agent de civilisation ne vaut la richesse produite et acquise, quand elle trouve pour la guider le goût et l'expérience.

Nous voulons civiliser les indigènes, donc *enrichissons-les*. Le reste leur viendra par surcroît. Toute l'histoire est là pour appuyer cette affirmation.

En ce qui me concerne, je ne saurais qu'approuver cette formule

renouvelée du principe proclamé jadis dans la métropole par Guizot. M. Joseph Chailley est très près du fait, partant, il est *dans la vie* et propose une solution éminemment pratique (par opposition à l'odieuse *raison pure*) lorsqu'il conseille :

Dans l'intérêt des peuples qu'il est de notre devoir de guider, créons de la richesse. Cela ne dispense pas, au contraire, de les guider, de les instruire, de les former aux procédés et aux méthodes de la science et de les mettre en mesure de s'associer plus tard à nous dans l'administration et, ensuite, dans le gouvernement de leurs pays. Je dis seulement que, sur la route qui mène à ces résultats désirables, la richesse est la première étape, l'étape nécessaire.

Répondant à un passage d'une de mes précédentes chroniques dans laquelle je rendais hommage à la mémoire de Marcel Dubois, M. Joseph Chailley déclare ensuite que « l'ancien Régime colonial, tout admirable qu'il soit, n'a que peu de chose à enseigner aux colonies du régime nouveau ». Qu'est-ce, en effet, que l'ancien régime colonial de la France? Il reposait sur l'esclavage, le prosélytisme religieux et le fameux pacte colonial. D'accord : l'esclavage est aboli et nul ne songe à le rétablir. Grâce au ciel ou malgré lui, le prosélytisme religieux a disparu ou est en voie de disparition. Quant au pacte colonial, nul plus que moi, qui lui ai consacré une critique résolument hostile où je proclamais la nécessité de la libre concurrence des colonies et de la métropole (1), nul plus que moi ne saurait être convaincu de son influence néfaste sur le développement de nos colonies. Sur tous ces points, je pense comme M. Chailley et si j'ai condamné l'imitation systématique des méthodes étrangères, anglaise ou hollandaise, ce n'est pas tant en pensant aux inconvénients de *l'imitation* qu'à ceux de la conception *de système* dans laquelle certains voulaient qu'elle fût pratiquée. De même qu'il faut laisser le Japonais ou l'Annamite évoluer selon le concept et dans le sens propre de sa civilisation, de même, on peut bien accorder aux Français le droit d'évoluer originalement et dans le sens voulu et déterminé par leurs qualités originelles de race.

Jusqu'à ce jour, jusqu'à la veille de la guerre, ainsi que je l'ai indiqué plusieurs fois en d'autres études, la colonisation en France apparaissait vraiment comme un phénomène d'emprunt, comme un luxe (conception de Louis XV) ou une fantaisie du capitalisme (conception socialiste moderne). En fait, elle ne fut en somme que le résultat d'efforts individuels, que l'œuvre de quelques apôtres qui, voyant clair et loin, voulaient assurer l'avenir et la richesse du pays malgré lui, malgré son indifférence, malgré, très souvent, la mauvaise volonté ou l'inintelligence des gouvernants.

(1) *La concurrence des colonies à la métropole*, Paris, Challamel, 1906. En collaboration avec Louis Cario.

La guerre, espérons-le, aura mis fin à cette conception négative et ridicule de la colonisation. Elle va, pour parler comme M. Chailley, développer l'état d'esprit qui nous permettra « d'accroître, de décupler, de centupler la production de nos « possessions extérieures ».

Ce faisant, la France, pays de bon sens certain, reviendra, est à la veille de revenir à la conception mercantile de l'époque des grandes Compagnies, mais à une conception mercantile éclairée, pratique, ne séparant pas les efforts moraux nécessaires des buts pratiques à remplir. *Eadem, sed aliter* ! la formule des perpétuels recommencements n'est pas une formule décevante, pourvu qu'on *recommence mieux*. Et le progrès, c'est cela, et il n'y en a pas d'autre ! On a dit jadis : « Coloniser est une affaire de roi. » Qu'on dise demain : « Coloniser est une affaire populaire ! » et la partie sera gagnée !

Memento. — Dans *le Maroc : géographie, histoire, mise en valeur*, M. Victor Piquet essaie une étude d'ensemble de notre nouveau protectorat. La partie la plus importante du livre est consacrée à l'œuvre du général Lyautey : réorganisation administrative, législation, régime foncier et minier, finances, travaux publics, etc. Cet hommage rendu à l'ancien ministre de la guerre est justifié. Inhabile peut-être au jeu des luttes parlementaires, le général Lyautey est un administrateur excellent. Malgré mille difficultés il a su, jusqu'à ce jour, maintenir intacte notre situation au Maroc en dépit de la guerre. Souhaitons qu'il continue !

Très remarquable ce livre de M. Georges Hardy intitulé : *Une enquête morale : l'Enseignement en Afrique occidentale française*. M. Clozel le distingué gouverneur général qui l'a préfacé, remarque judicieusement : « En distribuant notre enseignement aux primitifs, nous sommes arrivés « trop souvent à développer chez eux un verbalisme pompeux et ridicule, à « meubler leur mémoire de formules qu'ils emploient sans les entendre « comme les conjurations magiques d'un fétichisme nouveau ; à en faire « trop souvent des niais vaniteux, incapables et mécontents. » M. Hardy, chef du service de l'Enseignement en A.-O.-F. s'est appliqué à faire mieux, à organiser un enseignement simple et pratique. Il semble, à lire son compte rendu, qu'il ait fait œuvre utile.

J'ai reçu de M. Maurice Rondet Saint trois ouvrages respectivement consacrés à *l'Afrique équatoriale française*, à *la France africaine*, aux *choses de l'Indo-Chine contemporaine* : ces ouvrages écrits clairement par quelqu'un qui a vu, sut voir et retenir, sont excellents et mériteraient mieux que la brève citation à laquelle je dois aujourd'hui me borner. Leur auteur appartient, en effet, à la haute bourgeoisie d'affaires intelligente et éclairée qui commence à s'intéresser aux choses coloniales et leur consacre une attention avertie. Le jour où, en France, un grand nombre d'hommes de la valeur de M. Rondet Saint, sachant observer et noter leurs observations, se seront intéressés à nos colonies, un grand pas sera fait dans la voie de leur meilleure mise en valeur.

L'étude de M. Louis le Barbier sur *la Côte d'Ivoire* est complète et consciencieuse. Elle montre les résultats obtenus et tous les profits à tirer de la colonie si remarquablement organisée par M. Angoulvant qui vient d'être

nommé gouverneur général de l'Afrique équatoriale et saura, j'en suis convaincu, assurer rapidement le développement de notre grande colonie équatoriale libérée de la lourde hypothèque allemande consentie en 1911.

Ce qui est caractéristique dans l'œuvre coloniale de la France, c'est que ses protagonistes et ses pionniers ne séparent jamais l'étude matérielle de notre domaine de sa reconnaissance artistique. Le livre de M. Georges Groslier : *A l'ombre d'Angkor*, nous fournit une preuve de cette préoccupation désintéressée. Il est fort bien écrit, par un véritable poète, et orné de magnifiques photographies, reproduction des plus beaux aspects des temples inconnus de l'ancien Cambodge, vestiges d'une civilisation abolie. Justement et lyriquement à la fois, M. Groslier conclut : « L'ombre d'Angkor, « cette belle ombre douce et si vivante de souvenirs, cette ombre héroïque « qui s'étend si loin, est propice à tous les artistes. Qu'ils s'y dirigent, si- « non qu'ils y songent et s'en préoccupent souvent pour donner à leur « imagination des envolées nouvelles et connaître d'autres exemples du génie « des hommes ! »

— M. Camille Gorju préconise à bon droit la formation du *Bloc francolonial.*

Usant d'un néologisme hardi et nouveau, l'auteur proclame : « Par la « constitution d'une puissance francoloniale bien établie, c'est un bloc de « 90 millions d'habitants prêt à apporter sa collaboration, à peser du poids « de son activité formidable et de sa richesse incontestable sur le dévelop- « pement universel ! » Ainsi soit-il !

MM. C. et Paul Rœderer classent au rang des grands problèmes coloniaux celui de *la Syrie et la France*. M. Pierre Alype a préfacé leur livre. M. Pierre Alype est un publiciste de talent qui a produit depuis la guerre deux ouvrages intéressants et d'actualité aiguë respectivement intitulés : *La provocation allemande aux colonies* et *l'Ethopie et les convoitises allemandes*. M. Pierre Alype déclare :

« Ce règlement de la question de Constantinople et des détroits publique- « ment révélé dans le viril exposé de M. Trépoff n'a pas seulement ruiné « les manœuvres insidieuses de nos adversaires : il a partiellement rompu « le silence dans lequel les gouvernements de l'Entente délibèrent. Nous « savons désormais, — et sur un point capital avec toute la précision sou- « haitable, — que le sort de la Turquie est décidé... » —

Certes, il en était ainsi avant le grand drame russe. Mais, depuis, léninistes et stockholmistes sont passés par là. La question des règlements d'après guerre ne sera pas aisée. J'ai entendu, il n'y a pas longtemps, un homme d'Etat prudent et avisé déclarer gravement : « Redoublons d'attention : l'offensive de la paix est commencée par les Allemands et elle sera, au moins, aussi redoutable que l'autre ! » Souhaitons donc que l'Entente victorieuse trouve de bons diplomates pour asseoir et confirmer sa victoire. Souhaitons que les appétits de chacun de ses participants aux prises avec la formule traîtesse de la *Paix sans annexion* ne vienne pas compromettre, par un particularisme maladroit, les résultats de l'œuvre commune. Un livre qui a fait beaucoup de bruit en Italie, *La Nostra pace coloniale*, de M. Giuseppe Piazza, autorise toutes les inquiétudes à cet égard... Heureusement, les conférences des Alliés auront, nous l'espérons, à cœur de prévenir ces difficultés futures.

CARL SIGER.

LES REVUES

Le Sarcasme : « Ligue contre la censure » proposée par M. C. A. Laisant ; Mme Vera Starkoff : « Le crime d'impartialité ». — *La Caravane* : poème de M. Henri Strentz. — « *Le Scarabée* : « Printemps » par M. Gaston Bornstein. — *Soi-même* : M. Marcel Sauvage : impression de patrouille. — *La Grande Revue* : M. le Général Percin : stabilité des méthodes de guerre ; ce qu'il en coûte pour tuer un ennemi. — *La Revue* : M. Cordonnier et le tsar Nicolas causant. — *La Revue des Deux Mondes* : Mme Marylie Markovitch explique l'incertitude actuelle des Russes.

Le Sarcasme, « périodique de pamphlets et d'art », a publié en juillet son premier numéro. Adresse : 108, rue Lepic. Directeur : M. Georges Lamy. C'est une publication de combat et de bon combat pour la liberté de pensée. Les blancs infligés par la Censure inspirent à ses victimes des citations classiques dont celle-ci est vraiment d'à-propos :

Ils ont pissé partout...

Racine.

Elle figure en page au milieu d'un échopage qui ne laisse que ces lignes du courageux M. C. A. Laisant :

LIGUE CONTRE LA CENSURE

Quand, au début de la guerre actuelle, j'appris qu'on allait instituer la censure pour empêcher la divulgation de renseignements sur les opérations militaires, j'y applaudis de tout cœur.

J'ai le privilège peu enviable d'avoir vécu les années 1870-71, et je me rappelais les méfaits des bourreurs de crânes de cette cruelle époque, donnant des indications sur les marches des armées, racontant des victoires imaginaires, renseignant l'ennemi, prodiguant les déceptions et semant la démoralisation.

Lorsque la censure de 1914 a commencé à fonctionner, j'ai senti le rouge me monter au visage, en voyant l'usage honteux qu'on en faisait. Il ne s'agissait pas d'assurer notre défense nationale, mais bien d'étouffer toute manifestation de pensée libre, de ne pas troubler la tranquillité des profiteurs de l'assiette au beurre, de leur éviter la moindre critique. C'est le système qui prévaut encore aujourd'hui, malgré des déclarations solennelle, mais démenties par les faits.

Qu'il n'y ait pas une ligue contre la Censure, c'est incroyable ! M. C. A. Laisant proposait-il un groupement des Français qui en ont assez de voir les ennemis du Vrai, les ennemis de la République, les ennemis du peuple, opprimer les écrivains que révolte le Mensonge ? Qu'un tel groupement serait utile !

Un article de Mme Vera Starkoff est mutilé, dès son titre : « Le crime d'impartialité ». De ce qui subsiste, nous extrayons ces lignes :

Pour mettre fin aux guerres, dit Bertrand Russell, il faut avant tout « *démocratiser* » la diplomatie. Il faut renoncer à l'habitude séculaire de recruter les diplomates dans la classe privilégiée, parmi les hommes si

« distants » du peuple, de ses progrès économiques et de ses véritables besoins. La diplomatie ne doit pas être secrète, elle doit se faire au grand jour, et tous les citoyens devraient pouvoir la contrôler. Les alliances ne devraient jamais être conclues en perspective d'une guerre, mais en vue de la paix. Ce n'est pas l'idée d'amitié ou d'inimitié qui devrait présider aux alliances, mais le souci de la paix.

...Censure...

« il est en chacun de nous un Prussien embusqué », une bête fauve, réfrénée par des siècles de civilisation et prête à bondir. Cette bête est méfiante et orgueilleuse, et l'esprit de routine la soutient.

Si nous voulons réellement, en toute sincérité, empêcher le retour de l'horreur où nous vivons, nous devons combattre en nous la bête fauve qui garde nos instincts belliqueux, notre orgueil, et notre esprit de routine.

Une belle campagne de la presse *républicaine* redressa l'opinion publique française, ameutée contre Romain Rolland, un grand et noble écrivain qui poussa le premier cri « séditieux » d'impartialité. « Les Hommes du Jour » le sacrèrent même « le vrai Français ». Je ne sais si un revirement d'opinion en Angleterre décernera à l'illustre savant et philosophe Bertrand Russell le titre de « vrai Anglais », mais je suis certaine qu'il ne manquera pas d'hommes de cœur et de pensée en Europe qui appelleront l'auteur de « Justice en Temps de Guerre » un homme véritable.

§

La Caravane (juillet) publie cette complainte de M. Henri Strentz :

COMPLAINTE DES TRISTES MÉNAGES

Chœur des époux.

Nous étions quatre gais lurons
Qui chaque soir, après dîner,
Au cabaret du *Grand Canon*
Jouions l'écu de la journée.

Atout! Atout! et ratatout!
Les cartes font un bruit bien doux.

Chœur des épouses.

Nous étions quatre pauvres femmes
Qui chaque soir, en travaillant,
Attendions, la mort dans l'âme,
Nos hommes ivres et méchants.

Cousons, pleurons et recousons.
Nos époux sont de vrais cochons!

Chœur des époux.

Amis, il est plus de minuit,
Il gèle et gare aux fondrières :
Il faudra gagner notre lit
En nous traînant sur le derrière.

Ce sacré vin est un coquin
On en boirait jusqu'au matin !

Chœur des épouses.

C'est le diable qui vous rapporte !
Allez, vous aurez beau cogner :
Nos cœurs sont plus sourds que la porte.
Retournez donc d'où vous venez !

Nous n'avons rien que du dégoût
Pour ceux qu'on nomme nos époux.

Chœur des époux.

Cessez, femmes, de plaisanter :
Le froid nous a couchés par terre;
Ouvrez-nous vite, par pitié,
C'est notre requête dernière.

Nous expirons bien repentants,
Le cœur tendu vers nos enfants.

Chœur des épouses.

Vos enfants? Pochards, vous riez!
Ils sont plutôt à la prairie,
Car, chaque soir, quand vous buviez,
On vint nous tenir compagnie.

Atout ! Atout! et ratatout!
Voilà notre justice à nous!

§

Le Scarabée (août) contient un beau poème de M. Gaston Bornstein : « Printemps », que l'auteur dédie : « A ceux qui connaissent la douleur. — A ceux qui ont pitié. » C'est un des plus tendres poèmes qu'ait inspirés l'horreur de ces trois années révolues. Voici un fragment de cette œuvre :

Que la brise est légère
En son exquis parfum de lilas,
Si légère à l'âme doucement rêveuse.



Comme il fait bon vivre et aimer
Loin des douleurs humaines,
Au sein d'une sereine et pure harmonie.



Mais pourquoi faut-il que toute cette vie s'anéantisse?
Hélas, pourquoi les hommes oublient-ils qu'ils sont des hommes?
Hélas, pourquoi le cœur de l'humain n'est-il plus qu'un foyer de haine.
Ah ! pourquoi? pourquoi?...



Il fait si bon vivre,
Et les hommes creusent eux-mêmes leur sépulture.
Et des larmes de sang jaillissent sur la semence d'or.
Et la terre engloutit,
Si jeunes encor,
Les meilleurs de ses Enfants.
Ah! pourquoi? pourquoi?...



. . . .

Censure

. . . .



La Nature vibre mélodieusement
Sous les étoiles en fête,
Et, seuls
Dans la nuit hallucinée,
L'orphelin pleure
Et la veuve se lamente.



C'est le Printemps,
Tout vit, tout chante
Dans l'espace parfumé,
Tandis que là-bas, là-bas, sous les cieux embrasés des hommes se meurent.
Ah! pourquoi? pourquoi?...

§

Dans Soi-Même (15 juin), M. Marcel Sauvage fait paraître une page saisissante qu'il date : « Champagne, septembre 1915, 9 heures passées » et intitule : » le premier homme que j'ai tué ».

... Mathieu, André, Nicolas, patrouille, pas d'équipement, baïonnette au canon, magasin approvisionné, musette et grenades.. ; c'est dit à voix basse, sourde : un arrêt.

Comme d'un tuyau crevé dont perle et tombe goutte à goutte l'eau, du boyau d'un petit poste, à plat ventre, un à un, par le chemin voulu sous notre réseau, toute consigne passée, dans la jungle inconnue nous nous égrenons.

En silence, en demi-cercle, on se traîne, rampe, une fusée! nous ne sommes plus qu'un peu de terre inerte, la butte d'une taupe. J'avance, un bruit? non, si, c'est Nicolas? sur mes lèvres halète mon souffle : c'est la flamme d'une lampe qui va s'éteindre. Qu'est-ce? rien!! aucun signal, les autres se seraient bien aperçus... mon haleine palpite, se débat : un papillon piqué sur planche. Du bruit, encore! mais qu'est-ce donc? j'avance, j'écoute, toute vie dans mes yeux, dans mes oreilles. C'est eux! mon sang, boxeur dément, me démolit les côtes, me défonce les tempes à grands coups

de poings, à toute volée. Mes pieds se crispent au fond des godillots, pour mordre la terre, mes mains se crispent sur mon fusil armé.

A plat ventre, ma tête presque sur « son » côté, appuyant ma main gauche sur « son » ventre, de la droite, par petits coups secs, je tire ma baïonnette de sa poitrine : il fait ah ! ah ! ah ! ah ! tout bas, peur ou suprême souci de sa mission ? car, se taire, tout est là. J'ai du sang sur moi, j'en ai qui coule plein mes mains, ça les englue, c'est chaud, ça sent le sang !... sa voix baisse... Je frissonne éperdument, mes idées sont claires et froides comme l'eau à flots pressés et réguliers d'une fontaine inconnue sous des branches.

Dans la lueur d'un obus, à deux pas devant moi, j'ai vu sa grande silhouette debout, il marchait, idiot ; la lumière l'a condamné. Grands singes souples ramassés pour un bond, dans les bois d'Afrique, grands tigres souples de l'Inde, lovés au creux d'un arbre, guettant, les yeux luisants : mes vingt ans n'ont eu rien à vous envier : refaits des vieux instincts millénaires : détente brutale, sûre, il n'a rien dit en somme, personne ne sait, n'a vu... pas bien vieux, j'ai frôlé sa figure avec ma main et j'ai reculé, les nerfs tordus : bouche ouverte et si peu de moustache : le monde s'était vidé de mon cerveau.

J'ai tué un homme, c'était bien vrai, moi, tuer un homme, oh ! c'est un poids : Patrie, barbares, terres et or, histoire. Je ne sais pas, je ne sais plus, mais tenez là, du sang coule en ma mémoire comme d'une blessure profonde dont les lèvres ne se tairont jamais, jamais !

§

La Grande Revue (juin) contient une étude très intéressante de M. le Général Percin : « Les principes de la guerre ont-ils changé ? » L'auteur est un des premiers généraux républicains que, dès août 1914, les réactionnaires ont essayé de déshonorer. On sait aujourd'hui, dans le grand public, les beaux services rendus à la France par cet officier de valeur. Pour lui, les principes de la guerre n'ont pas changé.

La guerre actuelle n'a nullement « déconcerté les professionnels militaires ». Si la guerre de tranchées dure depuis près de trois ans, sur le front occidental :

c'est que, après la bataille de la Marne, aucun des deux partis n'a eu sur l'autre une supériorité d'effectif lui permettant de bousculer cet autre et de l'empêcher de s'établir solidement ;

c'est que chacun des deux partis a pu, au contraire, s'établir assez solidement pour rendre très difficile, de la part de l'autre, une attaque frontale ;

c'est que le renforcement de l'effectif s'est fait, de part et d'autre, en quelque sorte, goutte à goutte, et a été compensé, chaque fois, par un renforcement matériel de la défense, du côté opposé ;

c'est que, d'extension en extension, les deux extrémités des fronts ont fini par atteindre, à l'Ouest la Mer du Nord, à l'Est une région neutre, c'est-à-dire deux obstacles infranchissables, empêchant l'enveloppement.

Ce sont là des conditions dont la coexistence se reproduira rarement, et dont les conséquences ne sauraient être généralisées.

A Moukden, où les Russes avaient construit des tranchées devant lesquelles étaient venues se briser toutes les attaques frontales, la lutte ne s'est pas éternisée ; parce que l'aile droite des Russes, n'étant appuyée à aucun obstacle naturel, a pu être enveloppée par les Japonais.

Si nous avions eu sur la Marne 500.000 hommes de plus, — et nous aurions pu les avoir puisqu'ils se trouvaient dans les dépôts — l'ennemi ne se serait pas établi sur l'Aisne. Nous l'aurions poursuivi jusqu'en territoire belge. Et peut-être n'aurions-nous jamais connu la guerre de tranchées.

Et même, en supposant que ces 500.000 hommes n'eussent été mis à notre disposition qu'une fois l'ennemi établi sur l'Aisne, nous aurions pu envelopper son aile droite. La bataille défensive de l'Yser se serait probablement transformée en offensive victorieuse.

« Faire la guerre, a dit, von der Goltz, c'est attaquer. »

L'emploi exclusif de la tranchée, c'est le suicide, à petit feu, de deux armées qui ne veulent plus combattre, ou ne le peuvent plus.

Des observations d'historien accumulées par M. le Général Percin pour parvenir à la conclusion ci-dessus, nous détachons ces lignes :

Le 31 janvier 1917, d'après le rapport de M. Raoul Péret, publié par le *Temps* du 15 mars 1917, la guerre nous avait déjà coûté 80 milliards...On trouve qu'il nous a fallu, en moyenne, dépenser 160.000 francs pour tuer un Allemand.

En 1870-1871, les Allemands n'avaient eu que 28.600 tués. Mais les frais de guerre proprement dits s'étaient élevés à deux milliards seulement. Il n'avait donc fallu dépenser que 70.000 francs pour tuer un Allemand.

Etant donné le prix élevé des munitions actuelles, on aurait pu s'attendre à une différence plus grande encore. Mais, en 1870-1871, les batailles ont été relativement rares. Les armées impériales ont peu combattu entre Froeschwiller et Sedan. Les armées de la République ont peu combattu entre Sedan et Coulmiers. Après cette bataille, il s'est produit une longue accalmie. La lutte a repris en décembre, mais avec beaucoup moins d'acuité qu'au début. Pendant ces intervalles de temps, les frais généraux continuaient à courir ; les hommes coûtaient, mais ils ne tuaient pas.

En 1914-1916, au contraire, la lutte a été à peu près ininterrompue. On a combattu presque tous les jours. On a combattu jour et nuit. Il est résulté de là, dans le nombre des hommes tués, un accroissement considérable.

Il y aurait là matière à discussion intéressante. Mais cela m'éloignerait un peu de mon sujet. Ce que, pour le moment, il faut retenir de ces statistiques, c'est que les Allemands n'ont eu que 28.500 tués en 1870-1871.

La guerre de 1914-1916 a donc été pour eux, toutes proportions gardées, en ce qui concerne la durée des hostilités, sept fois plus meurtrière que ne l'a été la guerre de 1870-1871.

§

M. Emile Cordonnier, attaché à la mission de M. Doumergue en Russie, intitule : « Auprès du tzarisme agonisant » ses notes de voyage

que publie **la Revue** (1-15 août). Le 3 février 1917, Nicolas II offrait un dîner à la mission française à Tsarskoïé-Selo :

L'Empereur cause avec un certain nombre de ses invités et, comme, tout à fait par hasard, je suis le premier du rang à gauche, il m'aborde tout d'abord et me demande, comme suite à notre conversation de l'autre jour, si j'ai été à l'Ermitage. Je lui raconte ma visite de la veille. Mon admiration devant l'*Enfant Prodigue* de Rembrandt. Je lui parle du *Bon Samaritain* qui est au Louvre et du rapport entre ces deux tableaux; je lui dis aussi mon admiration pour les Watteau, les Lancret, les Téniers et toutes les merveilles de l'Ecole Française du xvii[e] et du xviii[e] siècle que contient ce musée. L'Empereur a l'air enchanté de parler d'autre chose que de politique, il est souriant, aimable et d'une simplicité charmante. Après avoir parlé de l'Ermitage, il me parle du Louvre qu'il connaît très bien, il me demande si nous avons éloigné ses chefs-d'œuvres pendant la guerre. Puis il me montre un merveilleux tapis de la Savonnerie des Gobelins qui est sous nos pieds et qui a été offert par Louis XVI à Paul I[er] lors de son voyage en France. Il me raconte que ce tapis, lorsque la mode en cessa, fut roulé et jeté dans les écuries du château où son père Alexandre III le retrouva il y a quelques années sans qu'il eût souffert en rien de cette longue disgrâce.

Comme nous sommes tout près de la vitrine aux flammés de Pékin que j'avais admirés de loin lors de la première audience, l'Empereur me les fait voir en détail. Ce sont ses choses à lui, des objets qu'il a trouvés, choisis au cours de son voyage en Chine quand il n'était encore que Tsarevitch et que d'ailleurs on a dû lui faire payer des prix d'Empereur. Il y a là aussi un énorme vase japonais en cloisonné moderne et tout à fait sans intérêt devant lequel je ne puis m'empêcher de faire la moue. L'empereur qui surprend ce mouvement de ma physionomie me dit en riant : « C'est un cadeau. » Pendant tout ce temps, l'ambassadeur de France me regarde avec sympathie, mais... d'un air un peu intrigué et curieux : « Comment peut-il se faire que l'Empereur s'arrête à causer vingt minutes avec un modeste chef de cabinet (car cet entretien a duré au moins vingt à vingt-cinq minutes). Je me sens observé par tout le monde. Les officiers russes et le grand-duc Serge, qui a assisté au dîner, s'interrogent pour savoir le nom de cet inconnu que l'Empereur daigne retenir si longtemps. Et la conversation se poursuit malgré des silences de ma part qui pourraient permettre au souverain de la terminer. Cette fois l'Empereur me parle de mon ministre. Il me dit tout le plaisir qu'il a eu à le recevoir et à découvrir en lui un homme intelligent, fin, très au courant des choses de la politique extérieure et qu'on sent capable d'énergie et de décision. « Et puis il est si parfaitement cultivé », me dit-il. Il ajoute que la conversation avec lui fut tellement intéressante, qu'il ne s'est pas aperçu que l'heure courait et que ce n'est qu'au bout d'une heure et demie qu'il a eu conscience du temps. En fait, c'est un étonnement que j'ai constaté non seulement chez l'Empereur, mais dans tout le monde de la Cour, que des hommes politiques comme Doumergue et Albert Thomas, appartenant à des partis aussi avancés, puissent être, en même temps que des gens bien élevés, des hommes de gouvernement et d'autorité. A mon tour, je fais l'éloge de mon cher Ministre à l'Empereur et je lui dis la situation importante qu'il a au Parlement fran-

çais et l'estime et l'affection dont il jouit dans tous les partis, estime et affection qu'il doit à sa belle intelligence, mais aussi à sa grande probité politique et à son grand esprit de tolérance. L'Empereur m'écoute avec beaucoup d'intérêt et veut bien me dire que le sentiment que je lui exprime confirme l'impression qu'il a reçue. Il me quitte enfin après m'avoir offert une cigarette, et m'avoir dit avec une expression de regret et un sourire aimable : « Excusez-moi, mais il faut que je « tourne » à d'autres. »

§

Mme Marylie Markovitch donne à **la Revue des Deux Mondes** (1er août) ses impressions de Russie. Voici une page capable d'éclairer les Français sur la mentalité russe. On dit : le peuple russe ; on devrait dire, pour être exact : *les peuples russes*.

Altruiste et fraternel, le soldat russe n'a cependant pas la notion de la solidarité patriotique. Sous la férule du tsarisme, les idées simples et claires que tout homme normal porte en soi se sont atrophiées dans l'âme russe. En considérant comme un délit politique toute tentative de groupement des masses populaires, dans un pays où le climat, la constitution géologique, l'énormité des distances, font de l'éparpillement et de l'isolement de l'individu comme les conditions naturelles de la vie, les gouvernants ont réduit le peuple à une sorte de poussière humaine, à un système mécanique d'individus juxtaposés, mais sans cohésion. Il est plus facile de critiquer le peuple russe que de le comprendre. Qui le comprend l'excuse... Pour un paysan russe d'avant la guerre, la patrie ce n'était pas l'ensemble de ces villes lointaines, — paradis inaccessibles dont souvent il ne connaissait pas même les noms, — de ces beautés ou de ces richesses du sol dont sa vie entière suffisait à peine à lui faire découvrir une parcelle, de ce trésor de productions intellectuelles, de traditions dont il ignorait jusqu'à l'existence ; la patrie, c'était son *isba*, son *mir* (commune) et, par delà, son tsar. Le tsar tombé, la Russie apparaît comme un grand corps sans âme prêt pour la décomposition. Si la Révolution ne lui rend pas cette âme dont le tsarisme l'a dépossédée peu à peu, s'il ne se rencontre pas un être assez puissant, assez inspiré pour lui insuffler le sentiment du devoir commun, pour lui forger une âme collective, rien ne peut plus la sauver désormais Vouée à l'anarchie et à l'incohérence, elle complétera de ses propres mains, par le morcellement géographique, l'émiettement moral réalisé par ses tsars.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LE THÉATRE AU FRONT

L'héroïsme est un accès de fièvre. On ne peut lui demander de ne s'interrompre jamais : le malade en mourrait aussi sûrement que de la rencontre d'une balle ou d'un éclat d'obus. Il est donc nécessaire d'avoir, entre deux accès, des périodes de détente, pendant lesquelles le patient revient à son état normal, n'est plus qu'un homme ordinaire, avec ses petites passions, ses sentiments restreints, ses désirs immédiats d'amusement, d'oubli, d'évasion hors de soi-même. Cette

guerre, qui semble tendre de plus en plus à s'installer et à s'organiser pour ne jamais finir, n'a pas encore tellement changé les hommes, depuis la tragique surprise de ses débuts, qu'on ne les retrouve tels qu'ils étaient dans la paix lointaine d'autrefois. Les heures de tranchées, les soirs ou les matins d'attaque, les longues minutes d'attente sous l'éclatement martelé des obus, c'est le labeur nouveau de la vie imposé par un autre destin, un labeur qu'on a accepté et pour lequel il y a, comme à l'atelier, de bons et de médiocres artisans ; mais la période de repos un peu à l'arrière, loin des cagnas étouffantes et des risques de chaque seconde, ce doit être le dimanche, le beau dimanche impatiemment attendu pendant les jours ouvriers, pour la liberté, le délassement, le plaisir, qui récompensent des fatigues endurées et vous font changer d'âme. Certains chefs, d'une psychologie bornée et entichés encore des vieilles formules, ont pendant longtemps méconnu ces réalités de la guerre actuelle et, en imposant à leurs hommes, au cours de leurs jours de repos, d'incessants exercices militaires, en les faisant sortir de la vie de guerre pour les plonger aussitôt dans la vie de caserne telle qu'elle était jadis avec toutes ses restrictions, ses fatigues, ses vexations, ses mesquineriee disciplinaires, n'ont réussi qu'à provoquer une inutile dépense d'héroïsme et à blesser le moral de leur troupe. D'autres, plus avisés, plus audacieux, ont rapidement compris les besoins nouveaux et, devançant les organisations ou les appuis officiels, ont favorisé avec intelligence le développement de tous les « amusements » réclamés par le poilu. Parmi ces amusements, le théâtre occupe la première place. Même médiocre, un spectacle est pour le soldat, à l'heure actuelle, la plus belle des portes ouvertes sur le rêve. Ainsi se sont constituées dans nombre de régiments, de divisions, de corps d'armées, de petites troupes théâtrales qui s'efforcent de distraire les unités au repos et qui y réussissent d'excellente façon.

Les artistes ne manquent pas sur le front. Le café-concert et le music-hall y sont presque au complet et l'on y trouve même de bons acteurs de comédie et de chant que les sursis et les missions n'ont pas encore rappelés à l'intérieur pour l'amusement de l'arrière ou envoyés chez les neutres et les alliés pour la propagande de l'art français qui doit, paraît-il, être de leur fait.

Les spectacles donnés ainsi sur des tréteaux improvisés, dans quelque coin de hangar ou dans une salle de spectacle abandonnée, ne manquent ni de saveur ni d'émotion.

Je me souviens d'avoir assisté à une représentation donnée au théâtre de Soissons par la troupe de la division coloniale. C'était la veille de la dernière offensive. La salle était comble. Avant même l'ouverture des portes, certains impatients, se rappelant leurs exploits dans leurs derniers assauts, avaient escaladé les murs et envahi le théâtre par

les fenêtres. Le canon tonnait sans relâche et les vibrations des coups faisaient parfois frissonner le vieil édifice, qui laissait, par quelques blessures fraîches, tomber la pluie sur les spectateurs de l'orchestre. Mais on n'en avait cure et l'on n'entendait pas le canon. Il y avait sur tout ce public périssable qui, dans quelques heures, allait partir à la rencontre de la mort, comme un grand désir d'oubli et de joie, et tous ces jeunes visages qui s'estompaient ou s'accusaient violemment au hasard des lumières blanches d'acétylène, étaient tendus passionnément vers la scène. Tous les esprits s'offraient au plaisir, avec un abandon total. Et comme il était ingénu, spontané et vibrant, ce public, comme il soulignait de ses rires, de ses applaudissements tous les effets d'une revue de M. Dropsy : *Ne crache pas dans le Masque* ! Elle ne manquait d'ailleurs ni d'ingéniosité, ni d'esprit, ni de finesse, ni de sens comique ; ses maladresses, l'enchaînement sommaire des scènes passaient inaperçus, tellement était grands parmi les spectateurs le désir d'oubli, la volonté de s'amuser. Et après la revue, ce fut le populaire Paulbian à qui, chanteur, on ne cessait de réclamer de nouvelles imitations et, ventriloque, de nouvelles conversations satiriques avec une poupée drôlement expressive. Il était près d'une heure quand le spectacle se termina. Au dehors c'était la pluie, la boue et le noir que trouaient au loin de brefs éclairs. On sentait que le matin s'annonçait déjà, et, le matin, c'était l'attaque...

La troupe de la division coloniale, en donnant ainsi quelques heures d'illusion à ces hommes, en leur faisant oublier un moment les horreurs de la folie humaine où ils allaient se replonger, avait certainement fait, ce soir-là, une œuvre entre toutes louable et utile.

LE RÉGISSEUR (1).

MUSIQUE

LES BALLETS RUSSES. — « *Le Danger musical* » de M. Saint-Saëns.

Les Ballets Russes ont été cette année plutôt fraîchement accueillis par la Presse, et on ne peut pas dire, en somme, que la Presse ait eu tout à fait tort. Ce furent évidemment des représentations de guerre, ce qui, par un côté, pourrait passer pour une excuse. Il semble même extraordinaire que les contingences actuelles n'aient pas plus gravement gêné cette entreprise pour monter selon sa coutume quelques spectacles inédits. L'impression décevante, au fond, provint surtout du nouveau maître de ballet, M. Léonide Massine. Après un Nijinsky, la chute est dure. Certes, M. Massine est

(1) L'auteur de ces lignes serait reconnaissant aux lecteurs du *Mercure* qui sont sur le front, de lui signaler les spectacles auxquels ils assistent et de lui adresser ou lui faire adresser par les auteurs au *Mercure de France* un exemplaire des œuvres idédites créées sur les scènes du front.

bondé de bonnes intentions; il s'en divulgue même aussi abondamment pavé que l'Enfer, mais un Enfer d'hystérie souterraine dont la porte serait le tombeau du diacre Paris. La chorégraphie de M. Massine est proprement de la danse de Saint-Guy. La pantomime des poupées de *Pétrouchka* même en fut contaminée d'un spasme tétanique qui eût horripilé le spirituel Fokine et dont le parti pris a gâché tout le reste. Le *Soleil de Nuit*, qu'illustrait une assez pâle partition de Rimsky-Korsakoff, évoquait sans effort quelque visite du matin à la Salpêtrière. *Les Femmes de Bonne Humeur* offraient la traduction mimée d'une comédie bouffe de Goldoni, pour laquelle M. Tommasini orchestra quelques courtes pièces de Scarlatti. Le Napolitain Domenico Scarlatti (1683-1757) fut le contemporain de Bach (1685-1750) et de Rameau (1683-1764) et, si ces deux célèbres personnages s'attestent évidemment d'un génie incomparablement supérieur au sien, on ne peut nier pourtant que son art n'apparaisse à certains égards plus près de nous que le leur, d'allure plus libre et plus « moderne ». Il n'en demeure pas moins, en revanche, d'une superficialité peu commune, de quoi d'ailleurs Scarlatti lui-même ne songeait guère à se défendre, mais proclamait sans détour en ces termes dans la préface de ses *XXX Sonate per il Clavicembalo* : « Qui que tu sois, ou Dilettante ou Professeur, n'attends point de ces compositions des intentions profondes, mais uniquement un badinage ingénieux de l'Art, tendant à développer chez toi une dextérité désinvolte dans la pratique du Clavecin. » Cette musique de virtuosité didactique est assurément d'une verve élégante et pimpante, mais dont, autant que la monotonie, la vacuité ne laisse pas de fatiguer quelque peu à la longue. L'esprit à vide est vite fastidieux et il faut bien avouer que la « bonne humeur » de ces dames n'empêcha point de l'éprouver un tantinet. Enfin rien ne pouvait plus totalement disconvenir à cet art aimable et léger que le trémoussement perpétuel dont M. Massine imposa la névrose à ses danseurs et ballerines et la cruauté lancinante aux spectateurs suppliciés. C'était de l'épilepsie pure. Ces *Femmes de Bonne Humeur* agitèrent leur convulsivité morbide dans un fort intéressant décor, où, d'après le programme, M. Bakst tenta « un essai de déformation de perspective ». Qu'il y ait eu recherche volontaire ou fantaisie d'artiste spontanée, cela n'importe guère au résultat qui prêta à une ironie facile, mais, pour mon humble gré, portant à faux. Ainsi que la musique est harmonie, la peinture, avant tout et essentiellement, est couleur. J'oserai confesser qu'il m'est indifférent de contempler dans un tableau un verre dessiné de travers et semblant choir, si, là où un maître de dessin d'école primaire eût planté ledit récipient correctement sans y rien discerner de plus que la photographie, l'artiste sut dévoiler d'insoupçonnés et harmonieux effets des jeux nuancés de la lumière dans

son cristal. C'est le cas du décor de M. Bakst, quelles qu'aient été par ailleurs ses visées. Outre, au surplus, que la « déformation de perspective » n'y atteint nullement jusqu'à l'invraisemblance et apparaîtraît même aisément admissible dans certaines conditions de place et d'éloignement de l'observateur, l'ensemble y aboutit à une chaude harmonie de tons subtils et sombres dont la sensualité est d'une intense séduction. Les costumes, par contre, aux teintes éclatantes, souvent même criardes au feu cru de la rampe, s'accordaient aussi peu avec la tonalité du cadre que la chorégraphie de M. Massine avec la musique de Scarlatti.

Le clou de ces représentations était *Parade*, qui récolta une égale moisson d'applaudissements ovationnels et de huées ponctuées de sifflets. Il est permis d'estimer que cette production saugrenue ne méritait ni cet excès d'honneur ni cette indignité. Ce fut surtout tout bonnement bébête, encore qu'à un degré, à la vérité, des plus rares. Ce ballet, comme on sait, ressortit à l'art dit « cubiste », dont fut parallèlement exposée aux lecteurs du *Mercure* une théorie aux aspirations scientifiques, quoique d'une clarté à laquelle « la quatrième dimension » même ne conférait qu'une limpidité impéremptoire. On y put pour le moins se convaincre à quel point l'art cubiste procède impérieusement de l'abstraction intellectuelle et s'adresse à l'intelligence plutôt qu'à la sensibilité. Toutefois, l'intelligence élue ici par les auteurs était visiblement celle d'un gamin de cinq à six ans. Dans l'armoire à joujoux de ce gosse, M. Picasso dénicha une devanture endommagée de Guignol, dont il se garda bien de redresser le fronton décloué et pendant d'un côté. Il y pêcha aussi quelques-uns de ces bouts de bois recouverts de papier collé sur lequel des rectangles noircis procuraient au bambin l'illusion de fenêtres et, partant, d'immeubles ou de cages à lapins à son choix. Il entassa tout cela pêle-mêle sur la scène du Châtelet en y joignant deux pantins évidemment éventrés par l'enfant pour voir ce qu'il y avait dedans, et dont ne subsistait que leur armature de carton tailladée et déchiquetée. Il emprunta enfin au cirque un vieux cheval de toile badigeonnée que remplissaient deux clowns, et dessina imperturbablement sur la joue de ce solipède la machoire que ses congénères ont habituellement dans la bouche. Là dedans et parmi cela, M. Massine déchaîna deux acrobates, un chinois et une pauvre fillette américaine aux joues fripées et aux mollets exhibés de chaussettes, tous et chacun, sans aucun doute, alcooliques d'eux-mêmes ou par hérédité, et manifestement en proie à une crise de delirium tremens. Comme on voit, ça n'est pas bien difficile, et le ballet cubiste s'avère à la portée des générations les plus tendres, d'autant que ce tohubohu indéchiffrable n'éveillait nullement l'envie d'en deviner la signifiance. M. Erik Satie est un si charmant homme, d'une âme tel-

lement innocente et d'un cœur si délicatement fidèle à ses amitiés, que je n'ai vraiment pas le courage d'écrire ce que je pense de la musique dont il assaisonna *Parade*. Sans doute, ce faisant, j'ai tort, mais peut-être l'aveu exprime-t-il suffisamment mon sentiment pour me laver d'un manquement complet à mon devoir professionnel. Je ne puis me tenir cependant d'ajouter quelque chose. M. Erik Satie se révéla tout jeune un amateur talentueux duquel des musiciens novateurs et devenus fameux ont apprécié très haut l'originalité d'imparfaites prémices. Depuis, M. Satie se mit courageusement à l'étude, entra même à l'école afin d'acquérir le métier dont le trahissait la lacune. Mais, depuis aussi, il semble avoir tourné le dos aux rêves de beauté qui berçaient son adolescence pour se vouer tout entier à la blague et même à la fumisterie. M. Satie n'aurait-il eu pour but, en apprenant le contrepoint, que l'élaboration de farces de rapin musical qui n'ont le plus souvent de drôle que leur titre ou les apophtegmes facétieux qu'il inscrit entre les portées ? Pourquoi, au lieu de se battre les flancs aux trop transparentes fins d'épater la galerie, M. Satie ne compose-t-il pas tout simplement quelque ouvrage, sans fard et sans talent forcé, qui n'ait d'autre ambition que d'être « de la musique » ? Ce serait probablement plus intéressant que ce à quoi il s'évertue et ça ne pourrait guère être moins amusant. M. Satie se défie peut-être de soi, mais sa modestie dans ce cas exagère et le calomnie : il vaut sûrement mieux que le rôle où elle le réduit et où il semble se résigner et insensiblement se complaire. En résumé, les *Ballets Russes* sont aujourd'hui bien loin des splendeurs panachées de *Daphnis et Chloé*, du *Sacre du Printemps*, du *Rossignol* et du *Coq d'Or*, et ont tout l'air de s'engager, avec M. Massine, dans une voie qui les en éloigne toujours davantage. C'est l'écueil de l'appel au snobisme et de la surenchère pour le succès. On ne doit pas oublier néanmoins les magnificences passées issues de préoccupations évidemment pareilles. M. Massine se calmera peut-être et les *Ballets Russes* ont certes tous les droits à ce qu'on leur accorde crédit pour un plus favorable avenir. Sans attacher trop d'importance à cette élucubration nigaude, il n'est tout de même pas énormément réjouissant qu'on ballade *Parade* à l'heure qu'il est dans l'univers sous le couvert de notre art national. La mystification est épaisse.

§

Et M. Saint-Saëns inlassablement continue, comme le nègre. Ses palabres ont la vertu des cheveux du chignon d'Eléonore : quand il n'y en a plus, il y en a encore. Il a ressaisi récemment sa plume au bec le plus pointu pour dénoncer **le Danger musical**. Et c'est naturellement toujours le même : « Le croirait-on ? s'écriait-il, en pleine guerre, en pleine invasion, en pleine destruction, de hautes

personnalités musicales, d'autres encore, paraît-il, se concertent pour imposer au public la reprise du répertoire wagnérien. » Et il en accusait expressément sans barguigner M. Vincent d'Indy. Celui-ci releva vertement l'apostrophe du seul des musiciens français qui, outre sa photographie dédicacée, ait reçu du Kaiser allemand une poignée de main et la décoration de l'Aigle noir de Prusse. Il avoua ignorer le susdit complot, mais terminait en assimilant nettement les iconoclastes du genre de M. Saint-Saëns et consorts aux bombardeurs de cathédrales. Sur quoi, coup de théâtre : M. Dubois, ressuscitant comme Lazare, — car qui donc le croyait encore en vie ? — crut devoir intervenir dans la bagarre pour observer « que les coups de plume n'ont jamais détruit de chefs-d'œuvre, tandis que les obus... etc. etc. ». Evidemment, Théodore ineffable, mais, si M. Saint-Saëns pouvait mettre au pilon toutes les partitions de Wagner, pensez-vous qu'il s'en priverait ? Heureusement il ne le peut pas, et c'est ce qui l'enrage. Mais M. Saint-Saëns ne se trompait que de coupables. Certes, oui, le complot existe ; seulement, c'est au front qu'on l'ourdit. Ce sont les wagnériens des tranchées qui prétendent exiger la musique qui leur plaît, et qui refusent qu'à sa place on leur « impose » les opéras de M. Saint-Saëns, et même de M. Dubois M. Saint-Saëns, d'ailleurs, doit le savoir : on le lui a assez écrit de là-bas. Ce « *Danger* », nonobstant, s'étend comme une tache d'huile : « On parle, — c'est un bruit qui court, — poursuit M. Saint-Saëns, de faire reprendre *Sigurd* pour réhabituer le public à la mythologie scandinave, aux casques ailés, aux noms des personnages, dieux et déesses du Nord, pour faire une pente douce conduisant où vous savez. » Hein ! Voyez-vous l'astuce? La conspiration est patente. Et voilà ce pauvre Reyer à son tour dans les choux. M. Saint-Saëns se l'est juré : « Il n'en restera qu'un : je serai celui-là ! » Et puis M. Saint-Saëns s'épanche. Il traite la *Romance de l'Etoile* de « banalité habilement dissimulée ». Voici une « dissimulation » que M. Saint-Saëns eût bien dû cultiver plus souvent. Il trouve que « la *Prière d'Elisabeth* se traîne dans d'interminables platitudes » ; qu'il « y a, au second acte de *Tannhaeuser*, un duo déplorable dont on ne parle jamais ».

N'en parlons pas, » dit-il. Mais si, parlons-en, au contraire, pour « déplorer » que M. Saint-Saëns n'en ait jamais écrit un d'aussi fraîche jeunesse et ingénue génialité, et, quoiqu'il s'y connaisse en « platitudes », c'est bien dommage qu'il n'en ait jamais su commettre de l'espèce des « interminables » qu'il vitupère. M. Saint-Saëns se plaint aussi que la musique de Wagner le « fatigue jusqu'au surmenage ». C'est fâcheux, mais tout personnel. La sienne évidemment ne « surmena » guère de méninges : elle rase bien plus volontiers. « Et tout cela n'est rien à côté de la contagion de l'exemple ! » conclut enfin M. Saint-Saëns. On s'est « jeté éperdument dans les théo-

ries nouvelles » ; on a « admis ces principes contre nature que la mélodie doit être confiée à l'orchestre et interdite à la voix ; qu'il faut briser les moules pour répudier toute forme et tout frein, pour remplacer les lois par l'anarchie ». C'est envoyé. Et, en effet, voilà le vrai « *Danger* », la menace contre « les lois » — de l'art de M. Saint-Saëns et de la même farine. M. Saint-Saëns s'entend à défendre « les moules ». Et on conçoit fort bien, de la sorte, qu'il reproche à l'art wagnérien de vouloir « continuer à étouffer *le nôtre*, à s'opposer à son développement, à son épanouissement ». On s'explique non moins aisément aussi pourquoi notre jeune école française ne partage point cet avis. Quand même, le bout de l'oreille est un peu gros. A bafouiller, gémir et sermonner ainsi, M. Saint-Saëns perd son temps et le nôtre. Il ferait bien mieux de nous dire carrément si, oui ou non, il s'appelle Kohn. Ce n'est aucunement pour le lui imputer comme un crime, puisque, si c'était oui, ce serait évidemment pas de sa faute. Mais rien n'est indifférent des hommes illustres, et puis, on s'étonnerait moins qu'il soit devenu comme la lune.

JEAN MARNOLD.

OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE

Rolf Thommessen : *Norges Utenriskpolitik under Verdenskrigen, La Politique extérieure de la Norvège pendant la guerre mondiale*, Aschehoug, Kristiania. — A.-Ferdinand Herold : *La Guerre française*, M. Giard et E. Brière, 2 fr. — Ettore Ponti : *La guerre des peuples et la future confédération européenne*. Alcan, 3 fr. 50. — Christophe Nyrop : *Guerre et civilisation*, Berger-Levrault, 3 fr. — F. Maurette : *Ce que les Etats-Unis nous apportent*, Hachette, 0.60 — Henri Libermann : *Face aux Bulgares*, Berger-Levrault, 3,50. — Pierre-Maurice Masson : *Lettres de guerre*, Hachette, 3,50. — Luigi Barzini : *La Guerre moderne*, Payot, 3,50. — William Roscoe Thayer : *Germany vs. Civilization*, Boston, Houghton Mifflin, 1 dollar. — James M. Beck : *The War and Humanity*, New-York, Putnam, 1 dollar 50. — Jean C. Bracq : *The Provocation of France*, New-York Press, 1 dollar 50. — M. A. de Wolfe Howe : *Harvard Volunteers, in Europe*, Cambridge, Harvard University Press, 1 dollar. — Alice Fitzgerald : *The Edith Cavell Nurse*, Boston, Butterfield, 60 cents. — Norman Derr : *Mademoiselle Miss*, Boston, Butterfield, 54 cents. — Gustave Bissing : Plusieurs brochures, Geneva, Mc. Daniels, 25 cents. — Oscar Straus : *International Reconstruction*, New-York, National Institute of Social Science, 25 cents.

L'ouvrage de M. Rolf Thommessen sur **La politique extérieure de la Norvège pendant la guerre mondiale** a été considéré en Norvège comme un acte audacieux et a été très commenté. L'auteur est le fils et le collaborateur du directeur de *Tidens Tegn*, journal dont les sympathies pour l'Entente sont nettement affirmées, et dont l'expansion, au cours de la guerre, a été de plus en plus grande. M. Rolf Thommessen n'affecte pas davantage la neutralité d'opinion. Il espère et il pense que son pays pourra rester militairement à l'abri de la guerre, mais il croit qu'il y a tout avantage à s'expliquer clairement, afin de prendre en connaissance

de cause des décisions nettes. On peut reconnaître, à cette disposition d'esprit, un homme imbu d'idées démocratiques. Et il ouvre, en effet, son volume par une déclaration de sympathie à l'Angleterre dont l'amitié millénaire, dit-il, est la tradition essentielle des relations de la Norvège avec le monde extérieur. Sa reconnaissance envers l'Angleterre pour tout ce que la Norvège en a reçu au cours des siècles ne lui fait pas oublier la France, les deux pays ayant apporté ensemble « les idées fondamentales », mais c'est très spécialement l'Angleterre vers laquelle il se sent porté, par une affinité naturelle, tandis que

La clarté et la complète absence de verbiage et de faux-fuyants qui caractérisent le cerveau français le disposent mal à comprendre les détours et les hésitations qui « distinguent » la politique des petits Etats. L'aptitude à l'action et à la réaction instantanées, qui rend toujours la France maîtresse de la situation, ne rend pas bienveillant envers ceux qui se laissent constamment dominer par la situation. Nous n'avons pas grand appui à trouver en France !

Cette conception d'une France trop purement cérébrale, et par là peu propre à comprendre les actes qui ne seraient pas déterminés par une rigoureuse logique, est curieuse.

Mais ces considérations sont un peu extérieures au sujet. La politique étrangère de la Norvège doit être menée dans l'intérêt de la Norvège. L'amitié anglaise traditionnelle peut être rappelée parce qu'elle est conforme à l'intérêt norvégien. La Norvège souhaite rester en bons termes avec tout le monde, et continuer son commerce. Mais, absolument forcée de choisir, elle pourrait bien supporter une rupture des relations commerciales avec l'Allemagne, tandis qu'elle dépend de l'Angleterre si étroitement pour toute sa vie économique, qu' « une guerre avec l'Angleterre serait un véritable suicide ». Ceci est la vérité fondamentale qui doit servir de guide.

On sait que le moment où la situation diplomatique de la Norvège a été le plus tendue est venu à la suite de la résolution norvégienne relative aux sous-marins naviguant dans les eaux territoriales. L'Allemagne menaça la Norvège de la guerre. M. Rolf Thommessen pense qu'elle bluffait. Ce qu'elle voulait, en effet, c'était maintenir les exportations norvégiennes dirigées vers elle. Or, la guerre aurait complètement arrêté ces exportations. La guerre aurait donc été désavantageuse à l'Allemagne. Il est vrai que la marine norvégienne rend des services aux alliés, mais les sous-marins allemands gênent et limitent l'aide apportée aux alliés par les navires marchands, sans guerre déclarée, et la guerre ne rendrait pas l'action des sous-marins plus efficace. L'Allemagne ne tirerait donc aucun bénéfice de la guerre avec la Norvège. Au contraire. Cette guerre, cela voudrait dire l'installation des escadres anglaises sur des côtes plus voisines de Ham-

bourg et de la Baltique, dans des positions abritées et menaçantes. Ce n'est pas l'Allemagne qui aurait intérêt à l'entrée de la Norvège dans la guerre : c'est l'Angleterre, c'est les alliés. Ils y trouveraient à la fois un intérêt stratégique et un intérêt économique, une facilité pour resserrer le blocus.

Mais l'Allemagne a inspiré une véritable terreur aux neutres. Le sort de la Roumanie les a vivement impressionnés. L'Allemagne peut bluffer. D'avance, on est disposé à lui céder. M. Rolf Thommessen fait observer qu'il existe deux groupes de neutres, — en vertu de leur situation géographique. Les uns, comme la Roumanie, dépendent de l'Allemagne, dont la force militaire peut s'exercer contre eux. Les autres, en raison de leur situation navale, sont, au contraire, à la merci de l'Angleterre. Si les alliés occidentaux n'ont rien pu faire pour la Roumanie, l'Allemagne n'a pu donner aucune aide militaire au roi de Grèce. Or, la Norvège appartient au second groupe des petits Etats neutres. Elle n'a donc pas à redouter l'Allemagne, mais plutôt les alliés.

Il est vrai que la méthode des alliés est toute différente de la méthode allemande. Un État neutre comme la Norvège n'a pas à craindre un coup de force de leur part. Mais M. Rolf Thommessen n'insiste pas sur cet aspect de la question. Même, malgré tous les raisonnements, il craint l'Allemagne, car, dit-il, « rien n'est sûr, parce que, au moment décisif, un élément psychologique entre en ligne de compte ».

Il voudrait, du moins, que son pays, au lieu de pratiquer une politique au jour le jour, sans direction ferme ni principes clairement énoncés, eût une politique plus réfléchie et plus fière. Il constate qu'en fait la Norvège s'est montrée souvent faible à l'égard des réclamations allemandes, tandis qu'elle a eu la protestation facile contre les initiatives des alliés. Le blocus, notamment, après la protestation de pure forme, dont l'intérêt, déjà, était douteux, aurait dû être reconnu *de facto*. Les règles juridiques, en ces matières de blocus, permettant une grande latitude d'appréciation, la Norvège aurait dû, dans les limites d'une neutralité absolument correcte, montrer à l'Angleterre une bienveillance effective. Cette méthode, qui aurait procuré au pays une vie politique et commerciale plus saine au cours de la guerre, est aussi celle qui l'aurait le plus sûrement garanti contre le danger d'y être entraîné.

Telle est, en résumé, la thèse de M. Rolf Thommessen. Son livre est d'ailleurs plein d'observations intéressantes. Bien qu'il parle très peu des autres Etats scandinaves, je citerai ce passage :

La coopération nordique est la meilleure garantie de notre neutralité, mais elle n'est une garantie *absolue* qu'à *une seule* condition : à savoir, que les pays du Nord, par leur volonté politique et leur puissance mili-

taire, soient en état de soutenir une neutralité *armée*... La vérité impitoyable est malheureusement que la situation géographique du Danemark sera toujours un empêchement à une coopération scandinave poussée aux *dernières* limites.

On voit combien est importante la distinction des deux grouges d'Etats neutres, et combien l'union scandinave se trouve paralysée par le fait qu'elle est composée de pays qui appartiennent aux deux groupes.

P.-G. LA CHESNAIS.

§

C'est un exposé net et élégant de ce que la pensée française, depuis les temps éclairés, a apprécié dans la guerre : durant tant de règnes et d'années, ensanglantés et fumant de ravages, de mort et de conquête, combien peu aux yeux de ceux qui réfléchissaient **la Guerre Française** pouvait se laisser égarer à l'idée vaine de la gloire militaire, combien peu il a été, à toute époque, dans le vœu des Français lettrés, sensibles ou conscients, de contraindre ou de dominer les peuples voisins.

M. A.-Ferdinand Herold aperçoit, lorsque s'est éteinte la forge haletante des haines médiévales à l'aurore de la Renaissance humaniste et savante, l'énorme rire, la sagesse de Rabelais féconder de profonde pensée le monde. Ah ! celui-là déjà ne se leurre pas au rayonnement tapageur des fastes guerriers. Il pénètre la médiocrité des motifs qui suscitent les conflits entre les nations. L'ambition des rois ne soulève que son mépris, et il garde sa sympathie aux pacifiques, même lorsqu'ils se lèvent pour se défendre, mais à la condition qu'ils ne tendent qu'à une paix juste, réparatrice, et sans dommage pour le vaincu.

Rabelais emplit de sa trouble et tumultueuse splendeur tout le XVIe siècle. Au dix-septième, en dépit des victoires incessantes du Grand-Roi, et quoique, à bien des égards, la pensée apparaisse asservie à sa toute-puissance, les grands esprits n'ont pas manqué à exprimer, avec beaucoup de sérénité ou avec quelque âpreté véhémente, les réflexions que la guerre leur inspirait. Déjà Pascal imaginait réalisable l'arbitrage d'un tiers entre deux peuples en désaccord ; La Rochefoucauld raille les guerriers, La Bruyère se montre cruellement ironique. Mais les voix qui se font entendre avec le plus de force, la voix de Bossuet, la voix de Fénelon, condamnent toute guerre entreprise sans motifs légitimes. Ces motifs n'existent qu'en nombre restreint; ils les définissent; toute agression injustifiée est condamnable au jugement de Dieu.

Ce n'est évidemment pas au XVIIIe siècle, où resplendit d'un éclat prodigieux la divine lumière de la raison, qu'on peut attendre d'un Voltaire ou d'un Diderot l'éloge de la guerre. Le droit des peuples a

été énoncé par Voltaire : « Pour donner des lois aux gens, il faut au moins avoir leur consentement. »

Vient alors la Révolution. Ce ne sont plus des isolés magnifiques qui pensent et déterminent les actions humaines. La nation devient consciente de ses droits et choisit de plus en plus librement les gestes qu'il lui convient de faire. La menace de contrainte étrangère provoque l'éveil enthousiaste du patriotisme. La France se libère et elle rêve de porter aux peuples opprimés le secret de sa libération et de sa délivrance. Certains ont compris et l'accueillent ; d'autres demeurent fermés au bienfait qu'on leur offre. Mais le mouvement sacré fléchit aux mains de la racaille venimeuse des politiciens avides de profits ou d'honneurs personnels. Napoléon détourne de son but l'effort généreux de la Nation ; il répand la guerre à travers le monde pour la seule satisfaction de sa gloire personnelle. Le monde se soulève, le vainc, impose les rudes chaînes d'un despotisme méprisable au noble peuple qui s'est le premier levé vers la lumière et vers la beauté, vers la justice et le droit.

Un homme ose prétendre la guerre divine : Joseph de Maistre est un profond penseur pour ceux qu'hallucine la démence d'un si abject paradoxe. Peut-être est-ce de là que sort l'orgueilleux esprit de conquête et de domination qui a avili l'Allemagne de nos jours. De Maistre excepté, la pensée française a toujours été pensée généreuse, pensée de bonté, pensée d'amour. La pensée allemande se condense en un cri de vanité : « l'Allemagne par-dessus tout ! » ; elle est nécessairement grande, belle, forte, parce qu'elle est l'Allemagne. Ce serait pour le bien du monde qu'elle lui imposerait sa force et son esprit de discipline et de soumission. Douter d'une telle vérité, c'est le crime suprême, et qui justifie toute violence, toute contrainte à l'égard de quiconque y résiste. Certes les grands Allemands, l'un après l'autre, Goethe, Heine, Kant, Hegel, Schumann et Wagner ont dénoncé le danger et l'horreur de cette prétention à l'universelle hégémonie, mais, depuis, les intellectuels allemands, les cerveaux qui eussent pu être indépendants ou se rebeller, se sont au contraire ralliés à la thèse impérialiste. Ils ont soutenu l'agresseur, le violateur, le brutal, l'Allemagne fanfaronne, casquée et bottée, l'épaisse Germanie qui se veut imposer à tous par le poids de ses armes et anéantir sur terre l'esprit d'invention, de liberté et d'initiative.

M. Herold oppose l'ardeur guerrière et intelligente des Français lors de la mobilisation à la servilité dévastatrice du peuple allemand ; il évoque d'une voix émue les séculaires et présentes souffrances des provinces belges résistant autrefois comme aujourd'hui avec une foi patiente et résolue aux insultes de leurs envahisseurs. Et il conclut enfin, dans un large mouvement d'amour et d'espérance, en faisant se dresser devant le lecteur la figure d'une Allemagne rénovée, pai-

sible et grande, une Allemagne délivrée de la horde barbare qui a trop longtemps décidé de ses destins, une Allemagne digne enfin de ses artistes d'autrefois : Dürer ou Adam Krafft, de ses poètes, de ses philosophes, de ses musiciens, d'une Allemagne humaine !

Et ce petit livre de M. Herold, par la conviction de ses idées de beauté et d'amour, par la sûreté lumineuse des espoirs qu'il allume, n'est pas indigne des livres dont il rappelle le souvenir, des livres de raison sereine dont s'est nourrie sa pensée, et qu'ont écrits au XVIIIe siècle et Voltaire et Diderot.

ANDRÉ FONTAINAS.

§

Le livre du sénateur italien Ettore Ponti, **La guerre des peuples et la future confédération européenne**, a été écrit avant que l'Italie s'engage à nos côtés dans la grande croisade pour le droit des nations ; il a donc, en sus de son mérite technique, un intérêt documentaire très réel, puisqu'il montre que, même prise encore dans les rêts de la Triple Alliance, l'Italie se délivrait de l'idéal germanique de violence et de brutalité pour revenir à l'idéal occidental de coopération spontanée et libre. Ce fut d'ailleurs toujours le sien ; dès 1867 Mazzini demandait le rétablissement de la Pologne et l'institution d'un Congrès international et permanent au-dessus de tous ; et cet antique fonds de sagesse respectueuse du droit d'autrui permet de ne pas attacher d'importance aux quelques bouffées d'esprit impérialiste qui fusent de temps à autre chez nos frères transalpins ; ce n'est pas impunément qu'on lie partie pendant trente ans avec une puissance d'orgueil et de haine comme l'Allemagne, on gagne un peu sa maladie ; c'est déjà très beau que l'Italie se soit reprise d'elle-même, et que depuis une dizaine d'années elle ait commencé à éliminer son virus tudesque ! Au jour de la paix, tout d'ailleurs s'arrangera facilement, et bien des avidités s'apaiseront. Entre Yougo-slaves, Hellènes et Italiens, il n'y a que des malentendus faciles à éclaircir, et nous pouvons faire crédit à la générosité de tous. Qui perd son âme la sauve, dit l'Evangile ; des politiques d'esprit étroit ont souvent reproché à Napoléon III d'avoir fait l'unité italienne contre notre intérêt national. Comme ils se trompaient ! Avec une Italie comme celle de 1859, tout entière, sauf le Piémont, inféodée à l'Autriche, nous aurions eu sur les bras un million de baïonnettes de plus ; grâce à notre second empire, ce million-là travaille pour nous tous sur le dos des Austro-Allemands ; qui a perdu son âme la sauvera.

On sait que M. Christophe Nyrop est un des maîtres de la philologie romane et que ses ouvrages font autorité, sa *Grammaire historique de la langue française*, cinq gros volumes en français, et

son *Histoire de l'épopée française au Moyen Age*, en danois, qu'il est un peu honteux pour nous de ne pas avoir traduite encore en français, d'autant que l'ouvrage de Léon Gautier sur les *Epopées françaises* commence à vieillir. On lira donc avec intérêt son livre **Guerre et civilisation**, plein d'une belle sympathie pour notre pays et d'une brûlante haine pour nos odieux adversaires, et qu'on appréciera d'autant plus que beaucoup de Danois n'ont pas eu la noble attitude de l'auteur, la germanophilie de Brandès et celle des socialdémocrates de Copenhague est surprenante chez un peuple qui a sa petite Alsace-Lorraine à délivrer ! Dans cet ouvrage je ne signalerai toutefois, puisque l'auteur est philologue, que ses pages sur la guerre et la langue, sur la ridicule chasse aux mots français à laquelle se livrent les maniaques du pangermanisme. Tout à fait savoureuse, par exemple, l'histoire de ce général commandant le XVe corps qui ordonne à un confiseur de Glogau d'effacer le mot *bonbons* sur des boîtes de chocolat ; l'autre répond que si on veut purifier la langue allemande il faut commencer par supprimer le mot *général*, d'où procès intenté par le général pour outrage à l'armée et condamnation du pauvre diable de confiseur à 100 marks d'amende et 1 mois de prison. Pour la beauté du fait, on regrette que la condamnation n'ait pas été maintenue en appel. Autre anecdote amusante : le critique Paul Lindau, respectueux de la consigne, écrit à un secrétaire de théâtre pour lui demander une place, mais en remplaçant les mots excommuniés, *balkon, bureau*, etc. par des termes orthodoxes et composés ; sa lettre lui revient avec la mention : Incompréhensible ! Contre-partie curieuse, nous autres Français, loin de chasser les mots allemands, nous les accueillons avec plus de complaisance qu'auparavant : nous disons *minenwerfer* au lieu de lance-torpille, *drachen* au lieu de cerf-volant, sans parler de *taube* et de *zeppelins*. Il y aurait toute une étude curieuse à faire sur les invasions des mots exotiques ou les déformations des mots français; nous disons *sévère* pour considérable ; des pertes sévères, et nous commençons à dire *réaliser* dans le sens anglais de se rendre compte : il réalisa qu'il s'était trompé. Ajoutez à cela les solécismes d'inattention : *temporisateur* pour temporiseur, qui fit fortune après la bataille de la Marne : Joffre le temporisateur. Mais vraiment pourquoi être sévère pour ces innovations si peu *sévères*, et ne pas accepter temporisateur comme nous disons administrateur ? Plus on rendra le français facile et plus on favorisera son expansion par le monde, ce qui est autrement important.

Mais plus importante encore que l'expansion future est la victoire présente, et de là l'intérêt du substantiel travail de M. Maurette : **Ce que les Etats-Unis nous apportent**. L'énumération qui suit est exacte : des aliments, du matériel, des navires, de l'or,

des hommes, d'autres alliés. Avec un pareil apport la victoire est non seulement certaine, mais encore prochaine. Certes, sans l'entrée en ligne de l'Amérique, nous aurions fini quand même par avoir raison des Barbares (à condition de rester tous unis, et la Russie avait failli se dérober avec Sturmer, une première fois, et se serait dérobée avec Lenine, si celui-ci s'était emparé du pouvoir), mais au prix de quels efforts! Peut-être aurait-il fallu tenir sept ans comme du temps de Frédéric II, qui lui aussi aurait fini par y rester, sans le revirement de la Russie. Au surplus, notre reconnaissance envers les Etats-Unis qui auront ainsi précipité le cours des événements sera dépassée par notre admiration pour ce peuple descendant magnanimement dans l'arène sans but égoïste, sans arrière-pensée sournoise, avec le seul désir de faire triompher le droit. Ceux de nos compatriotes qui n'ont à la bouche que les mots de politique réaliste et qui ne parlent d'idéal qu'avec mépris devraient rougir en voyant le désintéressement et la grandeur d'âme avec lesquels l'Amérique s'arma pour la querelle des peuples opprimés.

HENRI MAZEL.

§

Un des livres sans doute les plus complets, surtout au point de vue militaire, sur les opérations de notre armée d'Orient a été donné par M. Henri Libermann : **Face aux Bulgares**, *la Campagne française en Macédoine Serbe*. C'est le récit d'un officier de chasseurs à pied et qui s'étend d'octobre 1915 à janvier 1916. — Le lieutenant Mazurier, relevé du côté de Reims avec le régiment où il sert et désigné pour l'expédition d'Orient, — ce que les chasseurs semblent accepter aussi aisément que de passer l'Aisne ou la Marne, — est dirigé sur Toulouse, puis s'embarque à Toulon sur un navire italien, la *Principessa Mafalda*, qui transporte les troupes en Grèce. Mis à terre dans le pittoresque de Salonique, les chasseurs s'installent au camp de Zeïtenlick et, dès l'abord, la relation est obligée de constater que les soldats dépenaillés et pouilleux du roi des Hellènes ne sont pas à prendre avec des pincettes. Mais l'intérêt de cette relation est ailleurs. Les troupes sont envoyées bientôt par chemin de fer dans le haut du pays; elles arrivent à Guevgueli en Serbie; sur le Vardar, ce sont des villages aux petites maisons de terre et de chaume, qu'un haut minaret blanc domine ; après Mirovca, le train passe la rivière entre Davidovo et Strumenica-station, — endroit où repose un bataillon entier de gardes-frontières massacrés par les Bulgares. C'est ensuite le défilé de Demir-Kapou, les Portes-de-fer. Du côté de Krivolak, les chasseurs tombent en pleine bataille, se trouvent sous le feu des Bulgares. La colonne doit gagner Negotin, qui garde encore les traces des combats de 1913, et le bivouac de Morena. Les

opérations commencent bientôt après le passage de Kavadar, localité pauvre et sale ; la canonnade et la fusillade au loin font rage ; on croise déjà des files de blessés qui sont ramenés à l'arrière, — et c'est le détail de la campagne que fournit désormais longuement le récit. Les nôtres prennent Kamendol ; ensuite Circevo-le-Bas, qui est enlevé à la baïonnette. Mais ils tombent dans un guêpier lorsqu'ils attaquent Circevo-le-Haut et doivent battre en retraite, car les Bulgares arrivent en masse. Ils peuvent en effet mettre en ligne trente-deux bataillons contre la brigade française, — qui finit cependant par repousser l'attaque de leur *division de fer*. — Les combats d'ailleurs se poursuivent, l'ennemi se ruant toujours et sans cesse, vague après vague, — à l'allemande. Après ces combats, qui sont donnés sur la Tcherna, un des affluents du Vardar, le bataillon est relevé, puis envoyé défendre le pont de Drenovo, plus haut sur la rivière qui descend des montagnes du sud, et près duquel on établit des fortifications de campagne. La compagnie du lieutenant Mazurier doit également gagner et défendre une colline proche, dominant les positions choisies, mais que les Bulgares attaquent bientôt après avoir enlevé Drenovo, tant que les chasseurs débordés doivent battre en retraite. Tout cela se passe dans un décor fantastique de montagnes, de défilés, de torrents, de pauvres villages souvent ruinés, — de paysages farouches et grandioses. Il faut lire, dans le détail, ces combats furieux, se figurer l'assaut des hordes ennemies, la fusillade, le bombardement ininterrompu. Les troupes doivent défendre la tête de pont de Vozarci, village près duquel sont installés les services du corps expéditionnaire et que l'ennemi canonne avec rage. L'armée serbe, débordée, bat à présent en retraite, va se réfugier en Albanie ; le petit corps anglo-français ne peut soutenir l'assaut des Allemands et des Bulgares et doit redescendre vers la mer. C'est donc la retraite. Mais la division réussit à passer la Tcherna ; le pont saute derrière elle et les troupes peuvent regagner Kavadar, revenir au sud. On est toujours en pleine montagne ; partout ce sont des crêtes, des plateaux. Le lieutenant Mazurier doit bientôt prendre position sur un mamelon en pain de sucre et surveiller les approches de l'ennemi. La neige tombe peu après ; le vent souffle en rafale. C'est l'hiver des Balkans qui commence. Doux pays ! La tempête qui dure plusieurs jours menace même d'ensevelir la petite troupe ; des hommes meurent de froid ; d'autres ont les pieds gelés. Les tentes sont recouvertes par la neige ; pas de ravitaillement, plus de vivres en réserve. Enfin l'ordre arrive de gagner le village proche de Bervica et d'y cantonner, — installation rudimentaire sans doute, mais qui permet de se reposer, momentanément, de manger, boire, dormir. C'est là aussi qu'on apprend les mauvaises nouvelles, la retraite générale décidée. Il faut encore se retirer, passer le défilé de Strumica,

Davidovo sous le canon, la poursuite des Bulgares et des Allemands, heureux de pouvoir s'en prendre à ces contingents réduits et qui ne peuvent que céder la place. Un moment, la compagnie du lieutenant Mazurier, — malade déjà, — est renvoyée à l'arrière pour protéger la retraite; elle manque bien un moment à être prise, mais le brouillard lui permet de se retirer, gagner Guevgueli, où l'officier doit se coucher, d'ailleurs, terrassé par la fièvre; un dernier train l'emporte peu après, tandis qu'on fait sauter la gare, — et lorsque après quelques jours d'hôpital il veut rejoindre son bataillon, il doit constater qu'il a trop demandé à la machine humaine. Tandis que les troupes se fortifient pour tenir devant Salonique, il n'a plus qu'à revenir en France.

Je me suis arrêté longuement sur ce récit, — mais moins encore qu'il le mérite, car il est tout en gestes, en faits, — en choses vues et vivantes. Il intéresse par la précision même qu'il apporte. Il suit les opérations pas à pas, donne le milieu et même l'atmosphère où les événements se développent, et mérite de retenir comme le témoignage de ceux qui ont combattu et souffert, — qui ont joué leur existence, en somme, dans une des aventures les plus extraordinaires de la période actuelle.

La librairie Hachette publie des **Lettres de Guerre**, de Pierre Maurice Masson, professeur de littérature française à Fribourg (Suisse), avant le conflit, et dont M. Victor Giraud a écrit la préface qu'accompagne une notice biographique de M. Jacques Zeller. Lorrain de Metz, Maurice Masson était un écrivain de race, on s'en aperçoit de suite en parcourant ses lettres, et il a laissé divers ouvrages sur le XVIIIe siècle dont un, en trois volumes, sur *la Religion de J.-J. Rousseau*, — auquel il travaillait encore sur le front. Mais sa correspondance, toute de primesaut, faite à la diable et avec les installations sommaires qu'on peut imaginer, est d'un charme prenant. Parti sergent et cantonné à Toul lors de la mobilisation ; il fut bientôt désigné pour rejoindre et resta sur le qui-vive de la fin d'août au commencement de septembre. De nouvelles il n'en avait point, sinon tronquées et souvent contradictoires, Le 9 septembre, il se trouva du côté de Saint-Nicolas-du-Port, devant la zone de bataille, — la grande bataille qui s'étendait de la Marne aux Vosges ; mais ses lettres indiquent en somme peu de déplacements, et par le fait il n'a guère d'événements à rapporter ; la correspondance qu'il poursuit donne quelques nouvelles, mais surtout il répond aux lettres reçues, — qui lui apprennent de nombreux deuils, — et lui aussi parle du retour religieux qu'on peut constater sur le front, dès la Toussaint de 1914 ; plus loin il constate même que le *Bulletin des Armées*, lui aussi, donne des articles catholiques. — Mais déjà, c'est l'immobilité dans les tranchées ; il note bientôt que les jours et les semaines

s'écoulent et qu'on a l'impression de recommencer la guerre de Trente ans. A côté de notes intimes, de détails de cuisine, d'indications sur le temps, — même situation : pluie, vent, boue effroyable ; on vient de nous donner des sabots, mais il nous faudra bientôt des bottes d'égoutier, etc... — il indique aussi de jolis paysages, plus loin les teintes du ciel, la rencontre des bêtes et des fleurs comme de délicieuses choses qui valent toujours d'être mentionnées. Il montre aussi un certain humour et l'une de ses lettres porte en tête : « Au nez des Boches, sous le clair de lune. » Son entourage est si bruyant toutefois qu'il a souvent beaucoup de mal à écrire. Il finit par se trouver sur le front de Lorraine, du coté de la Woëvre ; les troupes sont logées dans des huttes ; il pleut et dans les assiettes tombe « du bouillon de toiture ». — Plus loin il raconte qu'il écrit dans un trou, à la lueur d'une bougie que le suintement de l'averse éteint de temps à autre. Ensuite il confesse qu'il y a plus de six semaines qu'il ne s'est pas déshabillé. — Il y a des attaques, mais les troupes dont il fait partie sont en réserve, creusant ou élargissant des tranchées. Il est au bois Le Prêtre, dont il dépeint les aspects lamentables, — et qui n'est déjà qu'un cimetière, tant on s'y est battu. Et ce sont des tableaux horribles de la vie du front ; les hommes ont été transformés en sacs de boue. Aussi fait-il l'éloge de ceux qui endurent cette vie, — « pauvres héros anonymes qui font de grandes choses sans le savoir le plus souvent, et surtout sans le dire. » On peut indiquer également un passage de bon sens sur la discipline et les exercices de caserne qu'on fait faire aux troupes. Mais, – esprit religieux, non cagot, — on peut noter qu'il n'a jamais désespéré de la cause que tous défendent : « Il faut d'abord que justice soit faite. » — Maurice Masson avait été nommé sous-lieutenant (janvier 1915) et passa dans l'active l'année suivante avec le grade de lieutenant. Il fut tué le 16 avril 1916, d'un éclat d'obus, au cours de la gigantesque bataille de Verdun.

Le recueil de ses lettres, les citations et témoignages qui les accompagnent constituent une heureuse publication de la librairie Hachette. Il peut prendre place à coté de la correspondance du capitaine Fernand Belmont : *Lettres d'un officier de chasseurs alpins* — et autres séries épistolaires qui constitueront d'utiles témoignages de la mentalité française, — le témoignage des morts, — attestant que la patrie pour laquelle ils tombèrent n'était pas uniquement, pour eux, un prétexte à faire de beaux discours.

De M. Luigi Barzini, on a publié encore un curieux ouvrage : **La Guerre moderne**, *sur terre, dans les airs et sous les eaux*, traduit de l'italien par Jacques Mesnil. C'est, en quelque sorte et au point de vue de nos alliés, le bilan des nouvelles méthodes de combattre, des nouveaux procédés. « La guerre moderne a pris des for-

mes inattendues, dit l'auteur ; elle présente des situations inédites, offre des problèmes étranges, graves, angoissants, urgents ; elle bouleverse les principes fondamentaux de la science militaire, — arrête la bataille le long d'une ligne, transforme en pression ce qui était mouvement, réduit l'action à la forme unique de l'attaque de front ; et cette attaque ne ressemble à aucun combat du passé ; elle se développe en dehors des lois traditionnelles sur l'emploi des différentes armes ; elle prend des apparences étranges et réclame des tactiques nouvelles. La cavalerie a disparu, les forteresses ne comptent pas, ou à peine ; on arrête les armées avec des réseaux de fils de fer. La guerre de tranchées a pris naissance dans l'immobilité des deux adversaires, le Français et l'Allemand, après la bataille de la Marne. En essayant de se tourner réciproquement ils prolongèrent la lutte sur leurs flancs, mais avec de petites forces, sans autre résultat que de porter le front retranché jusqu'à la mer ; et avec la résistance du front, la tranchée se révéla, dépassant les prévisions et les calculs. — L'ancienne tranchée est devenue dès lors une chose formidable et neuve ; le principe de la marée humaine, — sur laquelle comptaient les Allemands, — est désormais caduc. Quand les colonnes arrivaient aux retranchements, elles étaient si réduites et si fatiguées que les contre-attaques les rejetaient en arrière. — Le rôle de l'artillerie de même s'est modifié ; les batteries maintenant s'éparpillent, se dissimulent, — tant qu'il faut pour les atteindre bombarder des régions entières. Les conditions de l'assaut, de l'attaque, — de même que celles de la résistance, — ont été en somme complètement modifiées. — Nul ne prévoyait aux débuts, de même, le rôle de l'aéronautique, — dont nous comprenons maintenant très bien l'importance ; mais l'auteur de ce travail a peut-être un peu trop exagéré en écrivant : « Tous les jours, à la même heure, quelque *taube*, quelque *aviatik* planait sur Paris, rigide, impassible, inapprochable, et mitraillait et bombardait. » Il suffit qu'il nous montre la lutte des systèmes allemands et des systèmes français ; l'organisation de la défense, — qui a tout de même fait quelque progrès depuis trois ans. — Il illustre ses considérations, ensuite, en nous racontant une bataille entre avions sur le front italien (*La Représaille*, 19 février 1916) et une nuit de Venise sous les bombes, — où il y eut d'ailleurs quelques dégâts.

La partie surtout originale de ce travail est enfin celle qui concerne les expéditions maritimes, — sur lesquelles il n'a été donné jusqu'ici que d'assez rares indications. On peut y suivre les navires de pêche, frêtés spécialement pour aller cueillir les mines disposées par l'ennemi ; la lutte contre les submersibles de l'adversaire, qui disparaissent heureusement parfois dans l'explosion de leurs propres engins. Je citerai encore les détails sur le transport et la pose des tor-

pilles, — l'installation et le mouillage des mines; la lutte continuelle organisée contre l'action de l'adversaire; puis de curieux tableaux de la vie à bord d'un sous-marin, les trucs de la guerre sous l'eau, — par exemple à propos des torpilles que la flotille vient disposer, de nuit, à l'entrée d'un port autrichien; les ruses et stratagèmes dont se servent les submersibles ennemis, — allant jusqu'à projeter, lorsqu'ils sont poursuivis, des flots de naphte, qui servent à la fois à troubler l'eau et à faire croire que le bâtiment pris en chasse a été atteint par les projectiles et coulé. Des détails encore sont donnés sur les grappins à crochet avec lesquels on traîne entre deux eaux des chaînes d'explosifs; les râteliers de grapins munis de bombes immergées, que remorquent des systèmes de câbles, tirés par des couples de torpilleurs, etc.. — On ne saurait trop admirer, on le voit, le génie malfaisant dont fait montre l'humanité depuis qu'elle est sur « le sentier de la guerre ». L'auteur de ces récits s'intéresse d'ailleurs à nombre de choses qui restent trop souvent dans l'ombre au cours des relations qui ont été données jusqu'à présent. Son livre ensuite a été écrit, sobrement, mais dans une jolie langue harmonieuse et claire — ce qui est bien un avantage. On peut ajouter dès lors qu'avec le plaisir d'apprendre des choses nouvelles, — ou du moins dont il a été peu parlé jusqu'alors, — il a encore l'agrément d'offrir une lecture attachante.

CHARLES MERKI.

§

M. William Roscoe Thayer, l'historien américain, m'écrivait en m'envoyant son dernier volume, **Germany vs. Civilization**: « C'est une philippique, et il me semble que c'est la forme la plus nécessaire pour le public américain. » Ceci fut écrit avant notre déclaration de guerre et contribua à éduquer l'opinion publique et à l'amener à son état d'esprit actuel. « Notes sur cette atroce guerre », le sous-titre du volume, est naturellement dirigé contre l'Allemagne et montre aussi la disposition de l'esprit de l'auteur. M. Thayer a mis à contribution toutes ses connaissances historiques, son haut idéalisme, sa profonde expérience de l'âme humaine cachée derrière la façade officielle, et son don d'expression passionnée pour l'étude de la guerre présente.

The War and Humanity est la continuation de la discussion commencée par le même auteur dans son livre *The Evidence in the Case*, dont j'ai déjà parlé ici. M. James M. Beck, ancien sous-secrétaire d'État de la justice, à Washington, examine dans le volume actuel l'éthique de cette guerre et l'attitude et le devoir des Etats-Unis. Imprimé avant que l'Amérique ait déclaré la guerre, ce livre, très amical pour la France et très sévère pour l'Allemagne, a con-

tribué beaucoup à cette décision. Aucun écrivain ou orateur n'a été plus agressif que M. Beck.

Dans **The Provocation of France**, Professeur Jean Charlemagne Bracq nous donne l'histoire de cinquante années d'agression allemande. L'auteur, qui dirige les études françaises du grand collège des femmes, Vassar, près de New-York, termine sa préface avec ces mots très justes : « La France essaya sincèrement de prévenir la tragédie colossale d'aujourd'hui. Tout ce qu'elle a accompli durant ces derniers quarante ans fut fait en face d'une provocation exaspérante. » M. Bracq naquit en France, mais vint en Amérique étant encore un tout jeune homme. Il fit ses études au Canada et à l'université de Paris, et garde toujours des rapports avec son pays natal. C'est un de ces Français qui ont contribué si largement à resserrer les liens entre les Etats-Unis et la France.

Plus de quatre cents hommes, étudiants d'aujourd'hui ou d'hier à l'université de Harvard, ont pris une part active à la guerre européenne. Une liste de leurs noms est imprimée à la fin du volume **Harvard Volunteers in Europe**, un intéressant ouvrage arrangé et prétenté au public par M. de Wolfe Howe, directeur du *Bulletin*, organe des anciens élèves de cette université. Dans une multitude de lettres, de journaux intimes, et autres notices de ce genre, ils ont fait connaître leur vie dans le service militaire des ambulances, hôpitaux et autres branches. Presque tout cela se passe en France ou en Flandre, et on a un bon exemple ici de ce que ces vaillants volontaires américains ont fait sur le front ouest avant que les Etats-Unis soient entré officiellement dans la guerre. L'histoire est tout à leur honneur.

Deux petits volumes particulièrement intéressants sont **The Edith Cavell Nurse** et **Mademoiselle Miss**. Dans une réunion tenue à Boston en 1915 en l'honneur de la mémoire d'Edith Cavell, cette infirmière anglaise honteusement fusillée par les Allemands à Bruxelles, il fut décidé qu'une infirmière serait offerte à la France pour la durée de la guerre. Miss Alice Fitzgerald fut choisie pour cette mission et l'esprit dans lequel elle l'exécute et un peu de ce que cet esprit apporte à ses blessés se retrouve dans sa correspondance dans le premier de ces volumes.

Le second volume est l'histoire des expériences d'une jeune fille américaine dans un hôpital militaire du front ouest. Ce petit livre est publié au bénéfice des « Fonds américains pour les Blessés français », organisés pour acheter et envoyer le nécessaire aux hôpitaux du front français. Ces lettres de Miss Derr ont un charme tout spécial.

En m'envoyant ces deux petits ouvrages, l'éditeur, M. Butterfield, me dit :

« Nous avons imprimé trente mille exemplaires de *Mademoiselle Miss* et j'ai fait parvenir à l'American Fund for the French Wounded plus de 20,000 francs sur les ventes. Deux de nos institutions américaines pour les aveugles l'ont transcrit en Braille. Les droits d'auteur de l'autre volume sont versés dans l'Edith Cavell Fund, pour envoyer une infirmière en France. Pour moi, tout ceci est fait *con amore*. Voici la raison. J'étais à l'école à Belleville, Paris, de 1874 à 1876, où quelques-uns de mes camarades de classe me dirent comme ils avaient traversé le siège de Paris et avaient étudié dans les caves. Le cri était alors : « Les sales Prussiens ». Maintenant ce doit être quelque chose de plus fort. Je dépasse Ouida en ayant vécu sous trois drapeaux, car je suis né en Angleterre, j'ai été élevé en France et j'habite Boston depuis trente ans. »

Je termine avec un mot sur quelques petites brochures.

M. Gustave Bissing, malgré son nom allemand, est tout ce qu'il y a de plus américain, et de plus a fait imprimer pour son propre compte un certain nombre de **Pamphlets** qui sont de puissantes attaques contre l'Allemagne.

M. Oscar Straus, ancien ambassadeur américain à Constantinople et parent du sénateur français du même nom, donne dans son **International Reconstruction** le côté légal et politique de ce qui se passera après la guerre. Il ne transige pas plus avec l'Allemagne que M. Bissing.

THÉODORE STANTON.

A L'ÉTRANGER

Allemagne.

VERS LA QUATRIÈME ANNÉE. — En commémorant le troisième anniversaire des événements qui, dans les premiers jours d'août 1914, déchaînèrent la guerre universelle, il n'était pas inutile de reparler un peu des origines et des responsabilités. Les Alliés n'y ont pas manqué. Justement les révélations faites au Reichstag, le 19 juillet, par le socialiste minoritaire Haase, auxquelles le *Times* apporta quelques jours plus tard une éclatante confirmation, pouvaient servir de prétexte à rappeler par suite de quelles odieuses machinations nous avons été entraînés à défendre notre sol contre la plus monstrueuse des agressions.

En Allemagne, ces commentaires rétrospectifs n'ont eu qu'un faible écho. Il n'est pas permis de parler de corde dans la maison d'un pendu. Chaque fois qu'une allusion, si faible soit-elle, est faite aux semaines, encore pleines de mystère, qui ont suivi l'attentat de Serajevo, une baguette magique impose silence aux journaux et les timides efforts pour amorcer des polémiques sont aussitôt refrénés.

On discerne alors, tant dans la presse que chez les porte-paroles du gouvernement, une gêne singulière qui, après quelques jours de silence, prend la forme d'un démenti embarrassé et tortueux qui ne convainc personne. A vouloir tout nier,la chancellerie impériale finit par créer l'impression qu'elle a véritablement quelque chose à cacher et qu'elle se dérobe au débat pour ne pas se laisser entraîner à des aveux compromettants. La *Leipziger Volkszeitung*, du 20 juillet, a été seule à reproduire le passage du discours de Haase, où il était fait allusion au Conseil de guerre tenu à Potsdam le 5 juillet 1914 et au cours duquel Guillaume II avait décidé la guerre. Les autres journaux savaient pourtant à quoi visait le député socialiste, vu que, huit semaines plus tôt, un autre socialiste, M. Kohn, au cours d'une réunion de la commission du budget, s'était adressé à « certain ministre », pour le mettre au défi de nier la convocation du Conseil impérial. De plus, pendant les pourparlers de Stockholm, le Comité hollando-scandinave avait été exactement renseigné sur les accusations de M. Kohn.

Quand, dans son numéro du 28 juillet, le *Times* publia, d'après une « source incontestable », les détails les plus circonstanciés sur les événements du 5 juillet 1914 en donnant la composition du Conseil de guerre, la presse allemande, qui s'était tue après les révélations de Haase, ne bougea pas davantage. C'est seulement le 31 juillet au soir qu'un bref communiqué de l'agence Wolff déclara la communication du *Times* de « pure invention ». La note ajoutait, en outre, que le gouvernement allemand avait ignoré le contenu de l'ultimatum de l'Autriche-Hongrie à la Serbie jusqu'au moment où celui-ci fut remis à Belgrade. Cette dernière affirmation, si hasardée qu'elle fût, délia la plume des journalistes officieux. En reproduisant le démenti de Wolff, le 1er août, le *Vorwaerts* ajoutait :

Pour l'histoire de la guerre mondiale, ce fait reste important que la démarche décisive de l'Autriche, caractérisée en son temps par la presse socialiste comme il convenait, fut effectuée sans que le gouvernement allemand ait été prévenu et sans l'assentiment de celui-ci !

Qu'entre alliés qui sont liés à la vie et à la mort cette démarche n'ait même pas été discutée, c'est là certainement un des faits les plus remarquables dans toute la préhistoire de la guerre !

D'autres démentis suivirent, celui de M. de Berchtold entre autres (7 août), et M. de Stumm, sous-secrétaire d'Etat aux affaires étrangères, sollicité par une agence hollandaise, fournit de nouvelles explications, en ajoutant, une fois de plus, que l'Allemagne n'avait pas participé à l'ultimatum.Et le *Vorwaerts* de manifester une seconde fois sa feinte indignation (8 août) :

Une pièce d'une importance mondiale, comme l'ultimatum autrichien, a pu être lancée sans que les Alliés se fussent entendus préalablement sur les

conséquences qu'elle pourrait avoir. Cela frise l'invraisemblable. On comprend donc l'incrédulité que cette légende rencontre à l'étranger, *bien qu'elle soit vraie à la lettre.* Cette fidélité de Nibelung, avec l'armure étincelante, mais avec les yeux bandés, est un fait notoire, mais incompréhensible, dans la préhistoire de la guerre. Elle pourrait donner lieu à des déductions sans fin.

Le *Vorwaerts* qui, après ses quelques phrases ambiguës, arrête ses commentaire, ne tire pas les déductions qu'il semble annoncer. Pourquoi cette singulière réserve? L'organe officiel des socialistes impériaux connaît certainement le texte de la dépêche que M. Allizé, ministre de France à Munich, adressa à M. Bienvenu-Martin en date du 23 juillet 1914 :

Le Président du Conseil notamment m'a dit aujourd'hui que la note autrichienne, *dont il avait connaissance,* était, à son avis, rédigée dans des termes acceptables pour la Serbie, mais que la situation actuelle ne lui paraissait pas moins très sérieuse.

M. de Bethmann-Hollweg aurait-il ignoré, à Berlin, ce que le comte de Hertling savait à Munich? De plus, deux gouvernements alors alliés aux empires du centre, l'Italie et la Roumanie, avaient été tenus au courant des démarches de l'Autriche. Alors pourquoi cette insistance à se cramponner à une légende dont la fausseté saute aux yeux? Le *Vorwaerts* se moque-t-il de ses lecteurs, ou obéit-il à une convention tacite qui l'oblige à nier les faits dont l'évidence saute aux yeux, alors que l'ancien chef du groupe socialiste met tout en œuvre pour obtenir un aveu du gouvernement ? A Vienne on est moins discret qu'à Berlin et l'*Arbeiter Zeitung* a pu conclure un article sur les origines de la guerre par cette phrase vengeresse :

A la fin de la troisième année de la guerre, nous nous souvenons de son début, et de l'obscurité de ces jours sortent les coupables et les responsables que frappera le jugement de l'histoire.

Il est inadmissible que l'on ne sache pas à Berlin comment le « coup » a été monté. Tant de gens, mis au courant depuis longtemps de ce que préparait l'Allemagne, attendaient avec impatience le déclenchement général ! Il suffit de relire les journaux allemands qui se publiaient à la fin du mois de juillet 1914, pour se rendre compte que l'ultimatum à la Serbie n'était pas un événement imprévu et que, dans certains milieux, on n'avait qu'une crainte, c'était de voir un arrangement pacifique se substituer au fameux « prétexte » dont on ne cessait de se réjouir. Justement le *Vorwaerts* a eu l'heureuse idée de reproduire quelques articles que les journaux conservateurs et pangermanistes consacraient, il y a trois ans, au conflit prochain. Voici quelques spécimens de cette prose singulière :

Le 31 juillet, la *Taegliche Rundschau* écrivait sur un ton de menace :

Pas encore de mobilisation allemande! On ne sait qu'une chose avec certitude : cela ne peut plus durer longtemps. Tout le monde attend l'ordre de mobilisation comme une délivrance... Nous trouvons que notre patience a été mise à une dure épreuve ; qu'attend-on encore ?... Nous écrivons ici l'histoire du jour et nous devons constater, conformément à la vérité, que l'omission de l'ordre de mobilisation, en réponse à la mobilisation russe, a provoqué une déception profonde et générale.

Le même jour, on lisait dans la *Gazette du Rhin et de Westphalie* :

Si nous sommes appelés à la guerre, *il ne s'agira plus de la Serbie;* il s'agit de la colère nationale accumulée depuis des dizaines d'années pleines d'amertume, colère à cause des humiliations et des outrages, à cause des insultes françaises à notre honneur, à cause des attaques dans notre foyer.. Ces flots de colères partiront d'un seul coup et briseront la glace comme les eaux du printemps.

Le parti militaire allemand attendait la guerre comme une délivrance et il sut si bien agiter l'opinion publique que la foule des rues, dont la *Taeglische Rundschau* menaçait l'empereur, se mit à hurler avec lui. Cette impatience que souligne le *Vorwaerts* ne lui apparaît pas comme une preuve irréfutable de la culpabilité allemande. Il ne commente pas les extraits qu'il reproduit, pas plus que le *Berliner Tageblatt* qui s'en est également emparé. Il est cependant certain que ces deux journaux, malgré leur prudente réserve, savent exactement à quoi s'en tenir. Il faut lire entre les lignes ce que leur hypocrisie naturelle et la peur de la police les empêche de dire. Si l'on passe à d'autres articles consacrés à l'anniversaire de la guerre, on s'aperçoit que la désillusion et la lassitude percent de plus en plus. Il y a un sourd ressentiment à l'adresse des pouvoirs responsables dans ces lignes de commémoration que publie la *Münchener Post* du 1er août :

L'Allemagne est entrée dans sa quatrième année de guerre. Elle a accompli des exploits héroïques et surhumains pour défendre son existence, versé des flots de sang et sacrifié d'immenses richesses matérielles et spirituelles. Mais quel est l'Allemand doué d'un peu de sens et de réflexion qui n'a déploré le terrible destin qui a livré de gigantesques ressources à la destruction, au lieu de les faire servir au développement de nos forces productrices et au bien-être national ? Avec ce que la guerre a coûté, on aurait pu transformer l'Allemagne en un paradis, où les mauvaises récoltes seraient inconnues et qui serait capable de nourrir une population deux fois plus nombreuse !...

Les moyens de s'entretuer ont pris des formes si monstrueuses, qu'il est devenu possible aux peuples de semer la mort et la destruction sur toute l'étendue du globe. On met en question, semble-t-il, l'existence même du genre humain. Et le terme où cessera de prévaloir cette force destructrice des peuples et du bien-être ne peut pas encore être prévu !

Un rédacteur littéraire de la *Gazette de Francfort* essaie de dégager le sens et la philosophie de la guerre qu'il présente comme une « épreuve morale » pour le peuple allemand. « Pourquoi trois ans ? » se demande M. Bernhard Diebold (1er août). Pendant la première année ce fut l'enthousiasme et l'évocation d'images grandiloquentes, puis vint l'impatience de la seconde année, pendant laquelle on plaisantait les petites restrictions, en souscrivant à l'impôt de guerre qui constituait un placement rémunérateur, comme si l'on faisait un sacrifice.

C'est seulement la troisième année qui apporta le profond sérieux, la conscience qu'il s'agit d'être ou de ne pas être. Elle apporta ses sévères avertissements dans toutes les demeures, elle n'épargna aucune famille, à peine épargne-t-elle un individu. Les privations et la mort s'approchèrent de chacun avec leur terrible réalité. Il y eut partout des veuves, des orphelins, des amis qui avaient perdu des amis ; tous furent frappés par les dures exigences de la patrie. Le vain orgueil de ceux qui, ne s'étant pas battu en 1870, remplissaient pourtant bruyamment le monde avec la gloire guerrière de l'Allemagne, a disparu cette fois-ci devant une maturité discrète et silencieuse. Nous tous, *nous sommes devenus humbles*, nous avons compris les liens qui lient l'homme à un autre homme et nous tous, nous aspirons, dans notre frugalité, à la consolation par l'amour. Nous tous ! ceux-là aussi dont beaucoup n'ont aperçu que dans la troisième année le visage glacial de la guerre...

C'est seulement la troisième année qui nous a placés tous devant des nécessités inéluctables ; qui nous a procuré le réveil politique pour forger l'union de tous dans la misère et la mort. C'est seulement la troisième année qui formula l'exigence héroïque de sacrifices véritablement sensibles, non pas de petits sacrifices accessoires ; qui exigea des preuves tangibles que l'idéalisme, dont on a tant parlé, n'est pas un lieu commun, mais l'essence véritable de l'âme allemande.

Cette homélie dans le style évangélique du nouveau chancelier n'aura sa pleine signification que lorsque l'auteur y aura ajouté un nouveau couplet. La troisième année de guerre a permis à l'Allemagne de prendre conscience de sa misère physique et morale. Il faut qu'au début de la quatrième année un nouveau sentiment s'ajoute à ceux qui remplissent l'âme allemande. Quand nos ennemis seront tourmentés par le *remords*, peut-être comprendront-ils mieux pourquoi leur punition n'est pas encore complète. Ils prétendent défendre leur existence et ils épiloguent à l'infini sur ce qu'ils appellent les « buts de guerre ». Répondons-leur en leur parlant des origines de la guerre. Depuis trois ans que dure l'horrible boucherie, nous ne nous sommes pas demandé assez souvent qui en est l'auteur. Notre jugement a été sans cesse aveuglé par des sophismes d'outre-Rhin. On nous demande pourquoi nous nous battons. N'oublions pas un instant que c'est parce que nous avons été attaqués.

La *Bœrsenzeitung* de Berlin veut faire croire à ses lecteurs qu'il n'y a pas de coupable. C'est, selon elle, la fatalité qui est cause de la guerre :

C'est cette fatalité qui a précipité l'univers dans l'abîme. De quelle puissance disposait-elle ? Elle disposait d'une force qui s'exprime en un seul mot : « la machine de la guerre ».

Pendant que les chefs d'Etat envoyaient des télégrammes, la machine était déjà sous pression ; les gouvernements vivaient dans la terreur de perdre des heures, des journées irremplaçables. Le sort en était jeté, contre la volonté de tous : la machine s'est mise d'elle-même en mouvement.

Ne laissons pas innocenter ceux qui délibérément ont mis la « machine » en mouvement.

La manœuvre de M. Michaelis (29 juillet) a été sans effet sur les peuples de l'Entente, parce que l'instinct populaire n'est pas complétement obscurci par les divagations des politiciens. En faisant connaître la légende de ce prétendu « traité secret », le nouveau chancelier s'est imaginé qu'il faisait un coup de maître. Il croyait révéler au monde les desseins que nous poursuivons. Demandons à son souverain quels sont les siens et pourquoi il s'est mis en campagne. Pour nous, la guerre n'aurait aucune signification, si nous n'avions pas tous le sentiment que nous poursuivons un coupable qui doit être châtié. Quand les Allemands seront contraints à reconnaître que notre premier « but de guerre » c'est celui-là, alors la paix ne sera plus très éloignée.

HENRI ALBERT.

§

Autriche Hongrie.

L'IMBROGLIO AUSTRO-HONGROIS. — L'empereur d'Autriche a, ces temps derniers, pu constater qu'il s'est douloureusement trompé. Le besoin de la paix à l'extérieur l'avait, nous l'avons dit le 1er juillet, conduit à convoquer le Reichsrat muet depuis 1913. Il a ainsi amené la guerre à l'intérieur de sa monarchie et, comme sur les autres champs de bataille, il a subi une défaite dont l'Autriche-Hongrie ne se relèvera probablement pas. Si quelques aveugles parmi les Alliés de l'Entente croyaient encore à la possibilité de conserver l'empire des Habsbourgs, les événements de ces derniers jours ont dû les désillusionner profondément, à moins — ce qui est chose fort possible — qu'ils les ignorent totalement. On continue en effet à être, chez nous, assez mal informé de ce qui se passe sur les bords du Danube. On croirait presque que l'Autriche-Hongrie n'est pas notre ennemie, tant on apporte peu d'attention à ce qui s'y fait. Nous n'avons d'yeux que pour l'Allemagne, où nous souhaitons voir éclater une crise politique improbable, alors que nous ne

voyons pas la crise réelle qui ébranle l'édifice chancelant de la monarchie habsbourgeoise.

Le peu d'attention que nous prêtons à l'Autriche-Hongrie nous a déjà joué un fort mauvais tour qui devrait nous servir de leçon. Si, en effet, nous avions, en 1914, mieux suivi les faits et gestes des gens politiques de Vienne, nous n'aurions pas été surpris par le cataclysme et, peut-être, aurions-nous pu déjouer les machiavéliques machinations qui se préparaient. Peut-être aujourd'hui encore n'assisterions-nous pas aux tentatives désespérées faites, dit-on, par certains pour sauver la couronne de Charles Ier. N'affirme-t-on pas que l'un de nos hommes politiques les plus éminents se serait rendu en Suisse pour traiter une paix séparée avec les représentants de l'empire dualiste? Certains journaux étrangers ont même fait valoir les avantages stratégiques que nous y trouverions par suite de l'isolement de l'Allemagne, d'une part, de la Bulgarie et de la Turquie, d'autre part. C'est si puéril que nous avons peine à croire à la réalité de ces racontars. Comment, en dehors même de toute autre considération, supposer que l'Allemagne laisserait son alliée traiter à sa guise une paix séparée ? Si donc l'Autriche-Hongrie réussissait à tirer son épingle du jeu, croit-on que, pour cela, elle serait quitte ? Il est certain que l'Allemagne, qui a peuplé les régions austro-hongroises de ses soldats et les armées de Charles Ier d'officiers prussiens, se refuserait à faire revenir ses troupes ou à rappeler ses officiers. A moins de supposer que, dans cette affaire, l'Autriche-Hongrie est l'instrument de Berlin, ce qui est fort possible. Mais alors, dans quel guêpier serait allé se fourrer notre sauveur de l'Autriche, dans quelle galère nous embarquerait-il ? Pour sauver un Etat dont tous les peuples demandent la perte, il aurait soumis la France à l'Allemagne et perdu l'Europe. Nous ne pouvons le croire.

Il est vrai, c'est une excuse, qu'à regarder superficiellement les faits on peut facilement se tromper.

Le ministère Clam-Martinitz, par exemple, a pu tout d'abord faire illusion à qui est peu au courant des choses austro-hongroises. A le voir répudier l'absolutisme sans détour de Stürgh ou refuser de se prêter à la manœuvre des pangermanistes autrichiens qui voulaient, par décret en vertu de l'article 14 de la Constitution, imposer leur langue à tout l'Empire, on en conclut trop vite à son attachement à la cause slave. Les revendications nationales formulées le 30 mai par les Tchèques, les Polonais, les Yougoslaves et les Ruthènes obligèrent M. Clam-Martinitz à dévoiler le fond de sa pensée. « Mon programme, c'est l'Autriche », affirma-t-il alors. Le mot éclaire crûment toutes les concessions qu'il avait semblé faire. Elles n'avaient qu'un but : amadouer les Slaves mécontents non sans cause, les amener à soutenir un gouvernement fautif et, ainsi, faire

croire au monde, surtout aux ennemis à qui l'on voulait demander une paix indispensable, à l'existence d'une Autriche forte et unie, d'un empire fidèle à la devise des Habsbourgs : « Viribus unitis ». Ce que voulait le Premier autrichien, on en trouve, dans le *Berliner Tageblatt* du 13 juin, un clair exposé sous la signature de Lederer.

Clam-Martinitz *refuse* nettement de *remplacer l'autonomie des provinces par l'autonomie des peuples. Il s'en tient au système du dualisme avec la Hongrie. Il repousse les déclarations des Slaves.* Il pose comme base d'une réorganisation de l'autonomie trois conditions : 1) Unité de l'État et garantie de ses fonctions; 2) Respect de la structure « acquise par l'État au cours de son développement historique », qui trouve son expression dans les rapports existant entre l'État et les provinces; 3) Libre développement national et intellectuel des peuples considérés comme égaux en droits dans l'intérieur des frontières de l'État.

Clam-Martinic ne dit rien, dans le cadre de son programme si clair, de la façon dont seront satisfaites les aspirations à un libre développement national et intellectuel des peuples égaux en droits.

Quoique ce programme gouvernemental ne soit pas encore actuel, il importe de savoir jusqu'à quel point ces principes pourront tenir contre les tendances des Slaves et des socialistes allemands et dans quelle mesure ils facilitent effectivement aujourd'hui la solution du problème autrichien.

Le programme de Clam-Martinitz mécontenta donc tous les députés slaves du Parlement. Il fut approuvé par les seuls Allemands qui n'ont jamais caché leur désir de conserver l'Autriche non pas pour les Habsbourgs, mais pour l'Allemagne. Le fossé entre Slaves et Germains, que l'on avait voulu combler, se trouvait donc plus profond encore. Il apparut alors que le Gouvernement serait dans la presque impossibilité de faire voter le budget provisoire qui entrait en discusion. Les débats auxquels les crédits militaires donnèrent lieu mériteraient, à eux seuls, une étude particulière. Les uns après les autres, les députés slaves de la Monarchie vinrent présenter leurs plaintes contre la conduite des autorités civiles et militaires pendant la guerre. Ce fut un véritable réquisitoire contre les barbares mesures qui furent prises de tous côtés en vue de l'anéantissement des populations non allemandes ou non magyares de l'Autriche-Hongrie. Ceux qui, ne connaissant pas ou connaissant mal cet État, songent à le conserver devraient lire les virulentes interpellations des Tchèques, des Polonais ou des Yougoslaves. Ils verraient alors quelle pourriture ils pensent conserver au centre de l'Europe. Les camps de concentration à l'usage des sujets austro-hongrois, dont le député Stříbrny a révélé l'horreur ; l'armée, où, selon le mot de M. Ravnihar, député slovène, les Slaves étaient traités en galériens, étaient de véritables geôles. « On a, disait M. Ravnihar, dispersé des familles, on a séparé les enfants de leurs mères, on a envoyé les femmes en exil, et des milliers et des milliers de personnes ont été

exposées à la plus noire misère et même à la ruine. Aujourd'hui encore d'innombrables malheureux ne savent pas pourquoi ils sont persécutés. »

Devant ces récriminations, qui font le procès du régime tout entier, et sentant bien qu'il n'aurait aucune majorité, Clam-Martinitz offrit sa démission à l'empereur. Charles Ier, tout en acceptant la démission, chargea le comte de former un nouveau cabinet. Pour se concilier ses adversaires, Clam envisagea la possibilité d'élargir son ministère en y appelant des Slaves comme ministres sans portefeuille. Il montrait ainsi la faillite de son gouvernement et le *Vorwärts* ne s'y trompait point. « Rien n'illustre mieux, écrivait en effet, le 23 juin, l'organe socialiste de Berlin, la politique manquée de Clam-Martinitz que la tentative de nomination de six nouveaux ministres pour les pays particuliers : deux Allemands, un Polonais, un Tchèque, un Yougoslave et un Ruthène, qui n'auraient rien d'autre à faire qu'à regarder voler les mouches et à attiser les querelles nationales. » Devant l'opposition des Yougoslaves et surtout des Polonais, Clam-Martinitz fut obligé de se retirer définitivement. Il fut, par l'empereur, chargé du gouvernement du Monténégro.

La presse allemande était consternée de cette crise. « Que doit penser un étranger ou un ennemi, écrivait la *Neue Freie Presse* le 19 juin, qui ne sont pas familiarisés avec le sans-gêne intérieur de notre Parlement, de ce qu'en pleine guerre on ne puisse pas obtenir une majorité pour voter les crédits militaires ? C'est la première fois que pareille chose se produit en Europe. » La crise, en effet, était grave, l'empereur crut la résoudre en appelant au pouvoir le chevalier von Seidler. Il ne fit que l'aggraver. Ce von Seidler était un brave bureaucrate inconnu de tous. Il exerçait les fonctions de directeur d'un service au Ministère de l'Agriculture et promettait de rester le fidèle fonctionnaire qu'il était, c'est-à-dire le dévoué serviteur de son empereur et maître.

Les crédits furent pourtant votés, grâce aux Polonais et aux Yougoslaves. Ce vote souleva même une certaine émotion, car on crut alors à une rupture entre les divers partis slaves. On apprit peu après qu'il n'en était rien, lorsque les Polonais et les Yougoslaves eurent expliqué que leur acte, visant seulement à empêcher la clôture du Reichsrat, c'est-à-dire d'une tribune libre, n'était qu'une manœuvre en vue de la continuation des revendications nationales contre l'Autriche. Ces revendications s'affirmèrent même si violemment que le député tchèque Stranský, réclamant la libération de tous les condamnés politiques, menaça le gouvernement d'une révolution qui emporterait les forteresses Pierre et Paul (1) de la monarchie danubienne.

(1) On sait que cette forteresse était comme la Bastille de la Russie.

Est-ce à cause de cette menace, est-ce plutôt dans l'espoir de se concilier définitivement les Slaves que l'empereur se décida brusquement à accorder l'amnistie aux condamnés politiques? Bien habile qui le dira. La *Neue Freie Presse* du 4 juillet croit que « le but politique de l'amnistie consiste à éveiller un esprit de conciliation, à créer la volonté d'un travail commun et à amener les autres à pardonner comme le fait la Couronne ». Il serait téméraire pourtant d'affirmer que la crainte d'une révolution fut étrangère à cet acte de « clémence ». Ce qui est certain c'est qu'il n'a pas atteint son but le plus clair et le plus immédiat, celui que l'organe allemand de Vienne exposait en ces termes : « L'amnistie poursuit le but de faire sortir les Tchèques de cet état de confusion pour les amener à l'idée de l'Etat autrichien ; elle veut, par le devoir qu'impose la reconnaissance et par les dispositions que crée la générosité, amener le parti, si injuste en face de la guerre, à tirer des événements mondiaux de l'heure actuelle : chute du tsar, échecs de la politique glorifiée par tant de Congrès, tous les enseignements possibles. » Ce but fut loin d'être atteint. Ni les Tchèques, ni les autres Slaves de la Monarchie ne virent dans l'amnistie un acte de clémence digne de leur gratitude. Ils n'y virent qu'une juste réparation des injustices commises depuis la guerre par la cruauté d'un régime absolutiste.

Ce qui reste certain, c'est que cette amnistie était une concession aux Slaves, l'os qu'on leur jetait à ronger pour essayer de leur faire oublier leurs revendications. On la leur accordait en effet au lendemain même de graves discussions qui avaient ébranlé les bases du trône autrichien et qui avaient obligé Seidler à démasquer ses batteries, à étaler au grand jour que les allures constitutionnelles que Clam-Martinitz avait données au gouvernement n'étaient qu'un trompe-l'œil. Divers partis de la Chambre avaient réclamé la paix, si nécessaire pour remédier à la profonde misère qui règne dans l'empire. Les socialistes avaient montré l'urgence d'une paix « sans annexions ni indemnités ». Les députés Daszinski (Polonais) et Soukup (Tchèque), contestant au monarque le droit de statuer sur les conditions de cette paix, proposaient que le Reichsrat posât ces conditions en se basant sur le droit qu'ont les peuples de disposer d'eux-mêmes, droit reconnu par le gouvernement lui-même dans ses avances aux révolutionnaires russes. Ils s'attirèrent le 27 juin de la part de von Seidler, porte-parole du comte Czernin, ministre des Affaires étrangères, la caractéristique réponse suivante : « La supposition formulée dans l'interpellation du député Daszinski suivant laquelle le gouvernement impérial et royal aurait reconnu le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes comme base d'une paix durable est une erreur. Le gouvernement impérial et royal se base sur l'article 5 de la loi fondamentale du 21 décembre 1867 qui réserve la conclusion

de la paix à Sa Majesté l'Empereur, lui confiant ainsi la défense des intérêts des peuples autrichiens en ce moment décisif. Sous la réserve de ce droit suprême de la Couronne, le gouvernement impérial et royal est prêt à tout moment, d'accord avec ses alliés, à entrer en négociations avec les Etats ennemis sur la base d'une paix honorable, mais il repousse avec énergie toute autre base de négociation. » C'était clair : les peuples n'ont aucun droit, — sinon celui de se taire. Ils sont et resteront la propriété du monarque qui peut disposer d'eux à son gré. Ce n'était pas l'affaire des Slaves, qui forment, ne l'oublions pas, la majorité de la population autrichienne et réclament tous leur indépendance. Aussi la réponse ne se fit-elle pas attendre longtemps. Dès le lendemain le député tchèque Baxa répondait courageusement au président du Conseil. « Le peuple tchèque, disait-il, n'abandonnera jamais ses revendications en faveur d'un Etat indépendant. Après les déclarations que le président du Conseil a formulées hier, nous sommes obligés de proclamer encore qu'à notre avis la question tchèque et les autres questions slaves de cette monarchie ne seront résolues ni au Reichsrat, ni aux Délégations, ni dans les Chancelleries des ministres autrichiens, mais uniquement à la Conférence générale de la paix, où l'on statuera sur les droits des petits peuples. Nous attendons que les représentants de tous les grands peuples libéraux défendent les droits du peuple tchèque. » On ne pouvait pas dire plus ouvertement que les Slaves, aujourd'hui unis en un bloc compact constituant la majorité du Reichsrat, considèrent leur cause non comme une question de politique intérieure, mais comme une des plus graves questions de la politique internationale. Forts des déclarations de l'Entente et des messages du Président Wilson, ils en appellent au monde entier contre l'Autriche, à la démocratie universelle contre l'absolutisme habsbourgeois.

Le gouvernement de Vienne eut peur une fois de plus de ce nouveau coup si rudement lancé. Il essaya de le parer par une manœuvre et proposa une réforme de la Constitution, réforme qui donnerait satisfaction, sur la base de l'autonomie des divers pays de la Couronne, aux aspirations nationales des peuples de l'Empire. Les Slaves refusèrent de se laisser prendre : « Il n'est pas opportun de parler de ces choses-là, affirma hardiment le député Stranský ; il est préférable d'attendre à ce sujet les négociations de paix. » Le communiqué officiel ne se trompait pas, lorsqu'il disait, parlant de la déclaration de M. Stranský : « Il a formulé ainsi un programme qui est identique aux plans de nos ennemis. Il en ressort que les Tchèques, malgré le décret d'amnistie, se refusent à entamer des pourparlers avec les Allemands. » (Communiqué du 5 juillet.) Le piège de l'amnistie avait raté ; celui de la réforme de la constitution aussi. On tenta de perdre les dissidents par un autre moyen : on mit leur am-

bition à l'épreuve en proposant un remaniement du Conseil des ministres. Un nouveau ministère serait constitué dans lequel figureraient, à côté des ministres ordinaires, trois Allemands, trois Tchèques, trois Polonais, un Yougoslave, un Ruthène, un Roumain et un Italien sans attribution spéciale. La *Neue Freie Presse* du 11 juillet nous dit quel sort fut réservé à cette proposition. « Le club des députés socialistes nationaux (président Klofâĉ), au cours de sa réunion du 10 juillet, s'est prononcé contre la participation des députés tchèques à n'importe quelle commission, en vue de la réforme de la constitution. Ils ont décidé en même temps qu'aucun député tchèque ne pourra, tant que durera la guerre, faire partie du gouvernement. » D'autre part, ajoute le journal, « les députés indépendants tchèques (groupe Stranský et les députés Kalina et Prunar) ont approuvé à l'unanimité l'attitude de Stranský devant la Commission pour la réforme de la Constitution ».

En présence de ce nouvel échec, von Seidler ajourna purement et simplement le Reichsrat le 15 juillet. « Nous appuierons, dit-il dans son discours de clôture, toute tentative de conciliation qui sortira du Parlement, car nous tenons à prouver qu'il n'y a pas, dans l'Empire, de races ou de nations opprimées. Après avoir assuré la paix entre les différentes nationalités d'Autriche, nous pourrons beaucoup plus facilement envisager les conditions dans lesquelles pourrait se faire la paix universelle. » Il exposait là un programme difficile à réaliser. Il a pu, depuis, se convaincre que si, pour traiter la paix avec ses ennemis de l'extérieur, l'Autriche attend de s'être conciliée ses ennemis de l'intérieur, elle risque d'attendre fort longtemps. Le 21 juillet, en effet, M. Karel Prášek, député tchèque et ancien ministre, qui est le chef du parti agrarien, le plus nombreux des groupes politiques tchèques, publiait dans le journal *Venkov* un virulent article, une audacieuse profession de foi, qui est une déclaration de guerre et, à ce titre, mérite toute notre attention.

« Les événements de la récente session du Reichsrat, écrit-il, ont prouvé qu'un esprit nouveau a désormais pénétré tous les Slaves d'Autriche : la confiance, la foi en leur propre force, la ferme volonté de réorganiser la monarchie au nom de la liberté et de l'indépendance de ses divers peuples constitués en États distincts. Mais cette session du Reichsrat et notre lutte sur ce terrain défavorable n'a été, il faut le dire, qu'un prologue de la lutte, âpre et immense, où nous sommes engagés en faveur de nos droits historiques et naturels. Pour cela, il faut non seulement de la fermeté chez les députés, mais encore de l'enthousiasme dans la nation tout entière et la ferme résolution d'aller jusqu'aux derniers sacrifices.

Aujourd'hui ou jamais ! tel doit être notre mot d'ordre... Nous ne pouvons admettre aucun compromis au sujet de notre revendication

d'un Etat tchèque indépendant uni à la Slovaquie hongroise... Si nous prenons part aux discussions de la Commission pour la réforme de la Constitution, — ce qui, d'ailleurs, n'est pas encore certain, car beaucoup de raisons s'y opposent, nous ne le ferons que pour développer encore plus clairement, avec plus de vigueur et de précision, notre programme du 30 mai, de sorte que tous les éléments qui se trouvent non seulement au sein de cet Etat, mais aussi à l'étranger, puissent se convaincre que nous prenons au sérieux notre revendication d'un Etat tchéco-slovaque complètement indépendant, et que notre manifeste n'est pas le résultat d'une exaltation passagère, mais l'œuvre de la profonde et inébranlable conviction que nos droits historiques et naturels doivent finalement triompher.

Nous voyons que les Allemands et les Magyars ne sont pas mûrs encore pour la solution de ces grands problèmes et celui qui compterait voir tôt ou tard ces deux nations cesser de défendre l'injustice contre le droit commettrait une grave erreur.

Ce serait pure naïveté que d'espérer voir le Reichsrat résoudre les grands problèmes qui agitent l'humanité tout entière... Cette terrible guerre ne finira pas, à mon avis, tant que ne disparaîtront pas les craintes de nouveaux armements qui menacent successivement quelqu'un des paisibles voisins; cette guerre ne finira pas non plus tant qu'existeront des peuples privilégiés et des peuples esclaves, tant que la société humaine n'aura pas établi comme loi l'égalité des peuples et l'égalité des hommes.

Quelle bonne leçon pour ceux qui, chez nous, songent à étayer de leurs efforts le trône ébranlé des Habsbourgs! Quelle fière réponse aussi au programme des Allemands d'Autriche exposé le 16 juillet à la réunion du *Volksrat*, tenue à Prague. « Les temps sont devenus très dangereux pour nous, Allemands d'Autriche, affirmait le Dr Titta. Tandis que nos pères, nos frères et nos fils combattent contre de nombreux ennemis extérieurs, nos ennemis intérieurs lèvent de nouveau la tête et, plus furieusement que jamais, travaillent à la destruction de l'Autriche pour construire sur ses ruines de nouveaux Etats étrangers. Je considère aussi comme des ennemis intérieurs ceux qui, malgré tout ce qui s'est passé, tiennent toujours à déclarer qu'ils préfèrent une Autriche gouvernée par les Slaves à la tutelle du casque allemand... *L'Autriche doit être gouvernée par les Allemands ou cesser d'exister tout à fait.* » Le dilemme est bien posé et nos pacifistes austrophiles comprendront facilement le choix de tout bon Français. Mieux vaut voir l'Autriche disparaître que de la voir continuer à être gouvernée, par les Allemands, le bras droit de l'Allemagne, le centre de la *Mitteleuropa.*

JULES CHOPIN.

§

Belgique.

CHANGEMENTS GOUVERNEMENTAUX. — Le baron Beyens n'est plus ministre des Affaires étrangères et c'est notre Premier ministre, le baron de Broqueville, qui a repris son portefeuille en même temps qu'il se faisait remplacer à la tête du département de la Guerre par le général Ceuninck. Une autre nouvelle, conjointement à ces modifications gouvernementales, est l'acceptation, par M. Jules Destrée, député socialiste de Charleroi, de la légation belge de Pétrograde.

Pour ce qui est de la démission du baron Beyens, je ne sais si la censure m'autorisera à la commenter. Du moins ne saurait-elle m'empêcher de rappeler un fait de notoriété publique, à savoir que cet homme distingué a publié dans la *Revue des Deux Mondes* une série d'études intéressantes réunies ensuite en volume sous le titre : « *L'Allemagne avant la Guerre* ». Le baron Beyens s'y révèle un écrivain de premier ordre; le portrait qu'il trace de l'Empereur Guillaume est un modèle du genre; son livre abonde en anecdotes curieuses et son récit de la semaine berlinoise qui a précédé la guerre, comme aussi ses observations sur la manière désinvolte dont la Wilhelmstrasse recevait les représentants des petites Nations souligne de traits véridiques et mordants la responsabilité du drame de sang où le Hohenzollern précipita l'Allemagne. Cependant, le ton général de ce livre déconcerte un peu ; c'est plutôt l'œuvre d'un homme du monde lettré, mais un peu superficiel que celle d'un cerveau armé pour la compréhension des grands phénomènes économiques et sociaux. Ceux qui connaissent bien l'Allemagne où le baron Beyens, soit dit entre parenthèses, ne passa que peu de mois, estiment qu'il n'a pas donné la note juste, qu'il a vu trop rapidement les hommes et les choses, en surface, non en profondeur et qu'il se trompe singulièrement quand il s'imagine la possibilité d'une *véritable* démocratisation des partis et des institutions d'un empire intoxiqué par le virus prussien. En d'autres termes, il verse dans les chimères et les nuées qui empêchent tant d'esprits libéraux de notre époque de voir net et précis.

Avant d'être titulaire des Affaires étrangères, le baron Beyens en avait exercé l'intérim, au moment du départ pour raisons de santé de M. Davignon. C'est également pour des motifs de santé que le baron Beyens se retire actuellement.

Y aura-t-il un changement d'orientation quant à nos questions nationales du fait de son remplacement ? La censure ne m'autoriserait pas à répondre à cette question, mais le fait de la poser n'a rien de subversif et c'est, semble-t-il, le droit de tout Belge de se questionner sur la portée d'un changement dans le gouvernement de son pays. C'est la censure qui nous renseignera elle-même, car nous ver-

rons s'il nous demeurera interdit comme naguère de formuler certains desiderata qui furent exposés tout au long, au début de la guerre, dans des articles de journaux et dans des livres comme la *Belgique de demain*, de N. Wallez — toujours en vente chez les libraires, mais dont il me serait défendu de reproduire certains passages qui sont pourtant très chers au cœur d'un grand nombre de mes compatriotes.

On peut attendre beaucoup du patriotisme énergique et clairvoyant du baron de Broqueville. C'est un homme d'action. Il l'a prouvé comme Ministre de la guerre ; tous les partis sont d'accord pour reconnaître que ses initiatives furent pour beaucoup dans la résistance de Liége et qu'il sut assumer les plus courageuses responsabilités et tirer le maximum de rendement de ce qu'était notre armée en crise de croissance et de formation lors de l'invasion teutonne. Ce n'est pas un timide diplomate de carrière que le baron de Broqueville, mais un solide autodidacte et dont tous les actes s'inspirent, depuis cette guerre, d'une virile et agissante fierté nationale, ainsi qu'en attestait son discours de commémoration de la victoire belge de l'Yser.

Comme Premier Ministre et comme Président du Comité de la guerre, qui vient d'être fondé chez nous à l'instar de la France et de l'Angleterre, il continue à assumer les responsabilités de la conduite de nos opérations militaires et nous pouvons faire confiance à son nouveau collègue de la guerre, l'énergique général Ceunink, qui, depuis trois ans, a fait ses preuves d'organisateur et de conducteur d'hommes.

Pour ce qui est de la représentation de la Belgique en Russie confiée à Jules Destrée, nous ne pouvons qu'applaudir. Ecrivain, orateur et juriste, Jules Destrée contribua pour une part très importante à l'intervention de l'Italie dont ses admirables conférences, de compagnie avec Maurice Maeterlinck et Georges Lorand, éclairèrent et conquirent l'opinion publique à la cause des Alliés. Jules Destrée est ardemment socialiste. J'eus l'occasion tout récemment de causer avec lui. Il n'a rien abdiqué de ses convictions qui n'ont, au demeurant, rien d'incompatible avec son patriotisme ferme et lucide. A peine le *Petit Parisien*, dont il est un des plus éminents collaborateurs, venait-il d'annoncer sa nomination à Pétrograde qu'il écrivit un article dont la censure cru devoir caviarder un passage pour rappeler... [*censuré*]. A Pétrograde, Jules Destrée apportera ses lumières aux égarés du maximalisme russe ; il n'ignore pas leur vocabulaire et il saura s'en servir pour leur faire entendre le langage de la raison saine.

J'éprouve de la joie à faire part aux lecteurs du *Mercure de France* de ces changements gouvernementaux. Nous n'avons pas d'aventuriers politiques chez nous. Un Vandervelde, un Destrée, un

Paul Hymans, un Goblet d'Alviella, un Maurice Feron restent des hommes d'opposition. Mais Belgique d'abord ! Avec dignité, sans rien concéder d'eux-mêmes, ils font le bloc national et, contre le danger qui menace le pays, nous les trouvons pleinement, instinctivement solidaires du « clérical » baron de Broqueville et de l'héroïque primat de Belgique, le Cardinal Mercier.

La collaboration d'hommes de valeur du parti libéral et du parti socialiste donnera d'excellents résultats et aidera à fixer et à préciser nos buts de guerre. Sans doute, ne sommes-nous intervenus que pour l'honneur sans nous précautionner d'aucune garantie. Mais après ce que nous avons fait, nous avons le droit de songer à notre part de réparation. Il faut que nous nous trouvions en état de mettre au net le cahier des revendications belges pour le prochain Congrès de la Paix. Quand se tiendra-t-il ? Plus vite qu'on ne le pense, m'affirmaient certains soldats belges tout récemment rapatriés. Dans leurs camps, en Allemagne, ils s'étaient uniquement soutenus, pendant trois ans de captivité, grâce à des colis expédiés de France, d'Amérique, de Hollande et de Suisse ; quant au pain boche qu'on leur donnait en ration, ils ne pouvaient le manger tant il était infect et, n'en pouvant faire usage, ils le jetaient. *Mais dans ces toutes dernières semaines, les soldats allemands qui les gardaient leur mendiaient ce pain, les suppliaient de le leur donner ou même de le leur vendre, tant les soldats allemands de l'arrière sont actuellement travaillés par la faim.*

J'affirme avoir entendu ces propos, non pas d'un, mais d'au moins trente soldats belges retour d'Allemagne avec qui je viens d'avoir l'occasion de m'entretenir séparément et longuement à l'hôpital militaire belge du Bon-Secours à Rouen où je les ai vu arriver pour y prendre subsistance. On parle tant de « bourrage de crânes » que, tout d'abord, je m'étais un peu méfié. Mais je les connais, nos gas de Wallonie et de Flandre, nous avons causé bien fraternellement et en si parfaite intimité : Oui, les Allemands sont en train de crever de faim.

Ils seront bientôt obligés de demander grâce. A la Conférence de la Paix, il faudra leur imposer des conditions mûrement réfléchies. Les hommes d'Etat des Nations alliées s'inspireront des nécessités où les a plongés le crime allemand. Il y a tout lieu d'espérer que la voix de la Belgique sonnera haut et clair et que nos catholiques, nos libéraux et nos socialistes ne feront entendre qu'un langage à l'unisson, celui de notre intérêt national, si profondément atteint depuis trois ans. Rien de plus, rien de moins.

GUSTAVE FUSS-AMORÉ.

§

Suisse.

L'AFFAIRE DE LA « FREIE ZEITUNG ». — A situation fausse, politique trouble. On n'a pas voulu ou l'on n'a pas osé procéder aux amputations nécessaires, à ce que j'appelais le minimum indispensable ; on a laissé en place la séquelle d'Hoffmann : aussitôt les scandales de recommencer. Les persécutions illégales autant qu'odieuses exercées contre la *Freie Zeitung*, l'organe des républicains allemands et des démocrates alémaniques, constituent un des attentats les plus répugnants qu'ait perpétrés l'administration fédérale contre la liberté de pensée, l'honneur politique et le droit d'asile. Nous pensions avoir à peu près épuisé la coupe de dégoût et de colère que Berne s'obstine à nous tendre de ses mains malpropres : d'ignobles mixtures y sont perpétuellement reversées pour de nouvelles rasades toujours plus infectes les unes que les autres.

Fondée il y a quelques mois en Suisse, la *Freie Zeitung*, dont la rédaction est à Berne, 8, Zieglerstrasse, et l'imprimerie à Laupen, près de Berne, paraît deux fois par semaine sous la direction de M. Siegfried Streicher, citoyen bâlois. Sa rédaction se compose d'écrivains et publicistes des plus distingués, les uns suisses, les autres allemands. Parmi les premiers figurent MM. S. Zurlinden, l'historien zurichois, C.-A. Loosli, Otfried Nippold, J.-B. Rusch, directeur de l'*Aargauer Volksblatt;* parmi les seconds, MM. Hermann Fernau, auteur de *Précisément parce que je suis Allemand*, Hermann Rosemeier, Edward Stilgebauer, le romancier d'*Inferno*, le professeur W. Foerster et le célèbre autant que mystérieux auteur de *J'Accuse* et du *Crime*. Ce petit journal, qui porte comme sous-titre : « Organe indépendant de politique démocratique », s'est donné pour mission de défendre, en langue allemande, « les principes de la république démocratique et les droits du peuple proclamés par la grande révolution française ». Ses rédacteurs estiment que ces principes sont en jeu dans la guerre mondiale et que la lutte actuelle est, avant tout, engagée contre le despotisme et l'impérialisme. Dès son premier numéro, paru le 14 avril, la *Freie Zeitung* se plaçait, en quelque sorte, sous l'égide du président des Etats-Unis :

> Nous sommes d'accord avec le président Wilson, écrivait-elle, lorsqu'il déclare, dans son message au Congrès, que les guerres ne sont suscitées et conduites que dans l'intérêt des dynasties ou de groupements infimes. L'union vraiment solide en vue de la paix ne pourra être réalisée qu'entre nations démocratiques ; on ne peut plus accorder à aucun gouvernement autocratique la confiance qu'il demeure fidèle à des engagements de paix.

Depuis lors, le courageux journal n'a cessé de soutenir ce point de vue avec autant de fermeté que de talent, et sans se départir

d'une grande modération de langage. C'est précisément cette tenue remarquable qui cause son succès, non seulement en Suisse, mais à l'étranger, notamment aux Etats-Unis, où ses abonnés sont nombreux. Des numéros en passent subrepticement en Allemagne où ils circulent de main en main. Aussi les haines qu'il avait accumulées chez les Allemands et les germanophiles étaient-elles vives et sa mort avait, elle été décidée par M. von Romberg, ministre d'Allemagne, le conseiller fédéral Muller, chef du département de justice et police, le procureur de la Confédération Staempfli, et toute la haute clique de la police fédérale, entièrement dans les mains de l'Allemagne. Le 7 août, une descente de police avait lieu dans les bureaux de rédaction du journal, des perquisitions et saisies y étaient brutalement opérées, ainsi qu'à l'imprimerie de Laupen. Le motif invoqué était la publication d'un numéro parfaitement imité de la *Frankfurter Zeitung*, qui, portant la date du 29 juillet et mis en vente ce jour là à Berne, à Zurich, à Bâle, d'où il s'était répandu en Allemagne, présentait, sous l'aspect typographique de la gazette francfortoise, des articles rédigés dans un sens républicain et des informations qui n'émanaient pas de l'agence Wolff. On y voyait, en tête, un article de M. Hermann Fernau qui avait paru précédemment dans la *Freie Zeitung*. A la dernière page du journal truqué figurait, en lieu et place des noms des éditeurs, une mention portant que « les auteurs étaient réduits à ce subterfuge pour faire pénétrer la vérité en Allemagne ». Cette excellente ruse de guerre fut jugée un crime pendable. On la mit immédiatement sur le compte de la *Freie Zeitung* qui en était bien innocente, comme elle en protesta énergiquement et comme nous pouvons l'affirmer nous-même, non pas d'autorité ou de confiance, mais de science certaine (1). Au reste, ce n'était qu'un prétexte pour intervenir. Voici le récit de l'affaire, tel que le donne la *Freie Zeitung* :

Notre journal est devenu l'objet ces derniers temps d'une campagne systématique de calomnie. Ce que nous savions déjà de source sûre, c'est que le service de la Propagande allemande s'était occupé, dans une de ses séances à laquelle assistaient ses chefs, de la *Freie Zeitung* et avait décidé de renoncer à sa méthode qui consistait jusqu'alors à nous ignorer, la *Freie Zeitung* devenant trop « dangereuse ». Voici d'ailleurs les faits dans leur succession chronologique :

Le 28 juillet, nous apprenons la décision du service de la propagande allemande. Le 30 juillet paraît dans les *Münchener Neueste Nachrichten* une première attaque contre notre journal. Le 1er août, la *Züricher Post* commence à clabauder sur notre compte. Le 2 août, les *Neue Zürcher Nachrichten* et le *Tages Anzeiger* se mettent de la partie. Ces derniers jour-

(1) Le Conseil fédéral l'a reconnu dans sa décision du 20 août, dont nous donnons le texte plus loin.

naux sont les remparts bien connus de l'impérialisme en sol helvétique. Leur attitude se comprend dès lors.

Mais la campagne devait continuer :

Le 3 août, la Commission fédérale du contrôle de la presse nous reproche de nous « livrer à des attaques répétées contre l'un des partis belligérants et contre l'empereur d'Allemagne ». Le 7 août se présente à notre réaction, sur l'ordre de M. Stæmpfli, procureur de la Confédération, un M. Jost, commissaire de police, qui prétendit qu'il soupçonnait la *Freie Zeitung* d'avoir collaboré à la parution de la fameuse *Frankfurter Zeitung* maquillée. Il procéda à un interrogatoire au cours duquel, laissant de plus en plus à l'arrière-plan la question de la *Frankfurter Zeitung*, il s'efforça surtout de se renseigner sur le nom de notre collaborateur écrivant sous le pseudonyme de « Gracchus ». La rédaction refusa naturellement de dévoiler le pseudonyme. Sur quoi, le commissaire de police s'adressa à la comptable et lui déclara sur un ton brutal et en lui montrant un mandat d'arrêt en blanc émanant du procureur Staempfli, qu'il avait le droit d'arrêter sur le champ qui il voulait. Il exigea la production de tout le matériel d'adresses de nos collaborateurs, qui lui fut remis sous la pression de menaces d'arrestation personnelles.

Là-dessus commença une perquisition pendant laquelle les policiers devinrent peu à peu plus doux et plus tranquilles, pour finir par s'excuser avec insistance.

Notre enquête auprès des autorités donna un résultat surprenant. On nous déclara cyniquement que l'affaire de la *Frankfurter Zeitung* n'était qu'accessoire ; qu'on avait seulement voulu s'en servir pour se renseigner sur le compte de la *Freie Zeitung* et pour savoir « ce qu'il y avait derrière elle ».

La *Freie Zeitung* a bonne conscience. Derrière elle, il y a des idées politiques, un idéal et des idéalistes. Et si elle ne peut pas donner les noms de toutes les personnes qui lui sont attachées, la cause en est tout honorable et tient à l'absence de liberté politique qui règne en Allemagne. Nous ne voulons pas, par une indiscrétion, risquer que nos collaborateurs soient menacés ici et en dehors de nos frontières. Mais l'opinion publique démocratique doit protester énergiquement contre une enquête de police qu'aucun motif ne justifiait et qui constitue une atteinte révoltante à la liberté de la presse et au secret professionnel.

La *Freie Zeitung* terminait son article par ces réflexions :

Le parquet de la Confédération est le seul organe de notre Etat qui soit soustrait à tout contrôle démocratique et qui soit lié à l'étranger pour la surveillance des « criminels » politiques par des traités secrets, lesquels n'ont jamais été soumis au parlement suisse. Le parquet de la Confédération a été imposé au peuple suisse, contre la volonté du Conseil fédéral, par Bismarck. C'est en fait une institution anticonstitutionnelle.

Le parquet est actuellement en possession d'un matériel d'adresses auquel le gouvernement fédéral ne peut trouver aucun intérêt, tandis qu'il en présente un très considérable pour le gouvernement prussien. Nous espérons qu'il n'existe pas un système de compensation Berlin-Berne analogue au service de renseignements militaires Egli-Wattenwyl.

Nos attaques contre l'Allemagne et son empereur n'atteignaient pas de beaucoup la violence de celles qui furent dirigées contre le président Wilson par des journaux suisses. Sans parler de la manière dont furent souvent traités, et impunément, dans la presse germanophile, l'ex-tsar Nicolas, les rois d'Angleterre, d'Italie, de Serbie et le président Poincaré. Et nous demandons :

Pourquoi le parquet n'a-t-il encore jamais procédé à une perquisitton dans les journaux ? Pourquoi n'a-t-il jamais cherché quels sont les hommes qui sont derrière la *Züricher Post*, les *Neue Zürcher Nachrichten*, le *Tages Anzeiger* ? Pourquoi n'a-t-il jamais saisi dans ces rédactions la comptabilité et les listes d'adresses ?

Et nous demandons : La presse germanophile en Suisse a-t-elle seule le droit d'attaquer des chefs d'Etat étrangers ? Comme démocrates nous réclamons le même droit de critique pour tous et contre tous. Nous ne nous en départirons pas à l'avenir. Ce qu'il était licite de dire contre le Kaiser russe le sera également contre le tsar prussien.

Cette affaire, qui rappelle en plus grave les perquisitions faites naguère au *Démocrate*, a suscité une légitime indignation en Suisse romande.

La *Freie Zeitung*, écrit la *Gazette de Lausanne*, n'a jamais publié d'articles insolents à l'adresse de chefs d'Etats comme l'ont fait à tant de reprises et au grand préjudice de la Suisse certains quotidiens germaniques contre les présidents Wilson et Poincaré. Elle a toujours, par contre, observé une attitude correcte à l'égard de notre neutralité ; mais elle a publié des articles de grande valeur et en nombre considérable qui ont produit une profonde impression. La *Freie Zeitung* devenait toujours plus un organe gênant, un organe de saine propagande démocratique et républicaine, et il fallait s'en débarrasser.

Mais comment y parvenir ? Par la découverte de documents qui auraient permis de la ruiner moralement. Or, cette découverte ne pouvait être faite que moyennant une perquisition.

Il s'est trouvé dans un pays républicain et démocratique des autorités judiciaires pour se prêter docilement à cette manœuvre.

Les Alliés, qui constatent chaque jour la liberté illimitée dont jouit chez nous la presse germanique et les tracasseries auxquelles sont soumis les journaux et les journalistes ententophiles, n'oublieront pas cette application blessante du système des deux poids et des deux mesures.

La *Tribune de Genève*, par la plume de M. Marcel Rouff, s'exprime ainsi :

Tels sont les faits. Ils feront sursauter d'indignation toutes les consciences suisses. Nous sommes à peu près certains que M. Ador n'est pas le complice d'un pareil attentat à notre dignité, à nos principes et à nos traditions. Mais alors quelle est la haute autorité qui a fait agir M. Stæmpfli et le couvre ? Devient-on maintenant en Suisse factieux et séditieux quand on défend les principes démocratiques qui sont notre seule raison d'être, bien qu'ils choquent les peuples autocratiques et leurs serviles amis, ou faut-il admettre que la liberté des citoyens suisses est à la merci des pres-

sions étrangères? Il ne nous appartient pas de répéter les paroles qui ont été échangées entre M. Streicher et les policiers chargés de cette besogne, au cours de la perquisition, et après que le premier eut affirmé que son journal n'était pour rien dans le maquillage de la *Frankfurter Zeitung* : qu'on sache seulement qu'il a été prononcé des mots stupéfiants. Il faut noter, avec soin, que ces atteintes répétées à notre patrimoine suisse se produisent toujours au détriment de ceux qui défendent les trésors menacés de ce patrimoine. Sans parler de l'impunité dont jouissent des feuilles qui traînent dans la boue des chefs d'Etat et des gouvernements de l'Entente, quelle protection couvrait donc Lénine quand il menait sur notre territoire et sans être inquiété sa campagne anti-tzariste? Il n'est pas possible, à moins que nous ne vivions en pleine aberration, que la noble campagne d'idées menée très dignement et sans violence par la *Freie Zeitung* ait pu décider un Suisse quelconque à ordonner, de son propre mouvement, sur un simple soupçon, d'ailleurs sans fondement, une si monstrueuse perquisition. Alors?...

L'effet à l'étranger a été plus déplorable encore. *Le Temps* dit :

On conçoit que ces idées inquiètent les auteurs de la guerre. Mais on ne conçoit pas comment le procureur général de la Confédération suisse, magistrat républicain d'un Etat pacifique, a pu sévir contre un journal qui défend dignement la cause de la démocratie et de la paix. On le conçoit d'autant moins que l'*Indépendance helvétique*, la *Nation* et leurs pareilles, feuilles rédigées en français et publiées en territoire suisse, continuent allégrement contre les Alliés leur besogne d'insulte et de trahison.

Il est vrai que le Conseil fédéral a prescrit, dans sa séance du 17 août, de restituer à la *Freie Zeitung* les registres enlevés pendant la perquisition du 7. Mais les listes d'adresses que le commissaire de police avait emportées n'en seront pas moins restées une dizaine de jours dans des endroits où elles n'auraient pas dû être, et cette circonstance évoque irrésistiblement le souvenir de l'affaire Sychrava. C'est le nom d'un journaliste tchèque, peu aimé de l'administration autrichienne, qui vivait à Genève dans les premiers temps de la guerre. La police fédérale suisse perquisitionna chez lui, sous le prétexte qu'il avait injurié François-Joseph. Elle découvrit la liste de ses correspondants en Bohême. Par une tragique coïncidence, il s'est trouvé depuis lors que plusieurs d'entre eux ont été pendus.

Aux Etats-Unis l'indignation a été telle que le bruit a couru de l'intention du gouvernement américain d'intervenir diplomatiquement. *Les Débats* écrivent à ce sujet :

Les *Basler Nachrichten* et le *Journal de Genève* déclarent qu'une telle immixtion d'une puissance étrangère dans les affaires intérieures de la Suisse serait regrettable pour la Suisse. Ces journaux sont moins choqués quand la puissance étrangère qui intervient s'appelle l'Allemagne.

Le principal responsable, dans cette affaire, n'est autre, nous l'avons dit, que le conseiller fédéral Muller. Les responsabilités plus immédiates du procureur général de la Confédération, Stæmpfli, et

du Secrétaire du Parquet de la Confédération, Hodler, ne viennent qu'ensuite. A l'infamie de l'acte il est plus que probable qu'il faut encore adjoindre la perfidie. Quelques jours auparavant et une fois tout arrangé, le conseiller fédéral Muller est, en effet, parti en vacances, laissant, en l'absence également concertée peut-être de M. Calonder, l'intérim de son département à M. Ador, qui se vit ainsi lancer inopinément dans les jambes cette affaire, dont il ignorait vraisemblablement le premier mot. L'embarras qu'elle était destinée à causer à l'indésirable Romand se doublait d'une savoureuse vengeance pour l'affaire Hoffmann. Le fait est que, saisi d'un mémoire de Me Brüstlein, avocat de la *Freie Zeitung*, et du rapport du chef de la police fédérale, M. Ador s'est empressé de déclarer qu'il n'avait pas été consulté au sujet des perquisitions ordonnées par le procureur de la Confédération et qu'il déclinait toute responsabilité à ce sujet. M. Ador le prend un peu légèrement. Si son innocence apparaît entière, sa responsabilité n'en est pas moins engagée, puisque l'ordre de perquisition a été donné sous son intérimat. Il ne pourra la dégager qu'en exigeant des sanctions exemplaires. Sa dignité est en jeu (1).

Il se révèle donc, ce qui était à prévoir, que les modiques réformes introduites au gouvernement fédéral à la suite de l'affaire Hoffmann ne sont qu'un palliatif des plus insuffisants. Les scandales sont destinés à s'engrener les uns aux autres, tant qu'on aura pas sacrifié *tous* les hommes dont nous avons précédemment donné les noms. La Suisse est occupée à négocier pour ses intérêts vitaux avec les pays de l'Entente. Or, on dirait qu'elle s'ingénie à tout faire pour se les aliéner toujours davantage.

LOUIS DUMUR.

§

A travers la presse.

LA PRESSE ALLIÉE. — « Burgfriede », « union sacrée », « trêve des partis », invocations qui sont, en tous pays belligérants, comme la clef magique qui ouvrira les portes d'or du paradis où les gens d'une même nation s'aimeront enfin. On a beaucoup cru à la vertu de ces mots les premiers mois de la guerre. On y croit beaucoup moins maintenant. M. le R. P. Rutten ayant dit un jour, au cours d'une

(1) Au jour où nous écrivons, il n'a été encore arrêté que cette décision, en date du 20 août :

« 1. Le Conseil fédéral prend acte que, de l'enquête faite par la police à la *Freie Zeitung*, il résulte que l'entreprise de ce journal n'a aucune part à la publication d'un numéro contrefait de la *Frankfurter Zeitung*. En conséquence, il ne sera pas donné suite à l'enquête instruite contre la *Freie Zeitung*.

« 2. Il est décidé en principe à l'avenir, en ce qui concerne les publications de nature politique faites par la presse, que le ministère public fédéral ne pourra ouvrir aucune information sans une autorisation expresse du Conseil fédéral. »

conférence, que « la guerre nous a fourni la preuve que des hommes d'opinions diamétralement opposées peuvent collaborer cordialement au bien-être du pays » et ayant ajouté qu'il « ose rêver d'un avenir où, sans renoncer le moins du monde à nos idées, ni à l'apostolat en faveur de nos idées, nous accepterions tous généreusement le fait de la diversité des opinions », M. Edouard Engel, dans la *Patrie belge*, développe son opinion sur le Parti National qu'il croit voir se constituant :

Le Parti National existe, la guerre l'a créé, mais elle semble, ma foi, l'avoir fait autrement que ne peuvent le souhaiter nos démagogues et nos politiciens.

En dépit de la « trêve des partis », cette soporifique fiction que l'on nous resert chaque jour pour les besoins de la cause, avec tout le talent que l'on peut mettre dans l'art d'accommoder les restes, la lutte politique a repris... Elle révèle cependant des tendances nouvelles et revêt un caractère si particulier qu'il ne peut pas ne pas retenir notre attention. La violence des passions contenues que l'on devine sous les mots cinglants comme des injures ou mesurés et doucereux comme l'exige l'insinuation prudente et perfide, ne nous change pas du ton habituel de nos polémiques d'avant-guerre, mais l'incohérence des arguments et l'illogisme des théories qui se heurtent se détruisent, nous effarent et laissent l'esprit le plus pondéré dans un inexprimable désarroi. Tous et toutes se réclament en effet d'un patriotisme sincère et désintéressé pour nous convaincre : or, deux tendances inconciliables sont aux prises et dans l'un comme dans l'autre camp règne la plus indescriptible confusion. De nos programmes politiques intangibles d'antan, il ne reste plus trace ; à droite et à gauche des catholiques, des libéraux, des socialistes, abandonnant les dogmes d'avant-guerre et défendant des idées qu'ils auraient rejetées avec horreur il y a à peine trois ans.

Pourrait-on nier dès lors que ce parti national dont nous souhaitons si ardemment la constitution est déjà sorti des limbes de l'imagination pour devenir une saine et forte réalité? Reste néanmoins à déterminer dans lequel des deux groupes en présence nous devons le chercher, et ce n'est pas là une tâche difficile.

L'incompatibilité apparente des éléments dont se composent chacun d'eux devait inévitablement nous amener à rechercher les causes profondes qui amenaient ces hommes, adversaires de la veille, à s'unir pour combattre côte à côte leurs coréligionnaires politiques au nom d'intérêts supérieurs mal définis encore, mais qu'il n'était pas difficile de déterminer.

Qui trouvons-nous effectivement en présence ? D'un côté ceux qui trouvent dans la guerre des avantages matériels ou moraux, intérêts ou vanité, argent, honneurs ou popularité. De l'autre, ceux qui, indépendants et libres, n'ont pas voulu transiger avec leur conscience, ceux qui souffrent, qui pâtissent, qui plient sous le poids des revers, des soucis et de la douleur.

A cet endroit, M. Edouard Engel a dû écrire sur les satisfaits des mots un peu forts, car la Censure a travaillé des ciseaux, largement. M. Edouard Engel poursuit :

Ils ne ménagent à cet effet aucun effort et sans même vouloir revenir sur l'influence pernicieuse et le caractère nettement réactionnaire de leur propagande que j'ai déjà eu l'occasion de démontrer, l'évidence des aspirations anti-démocratiques qui les animent constitue une intolérable offense aux principes de Liberté, d'Egalité et de Justice qui sont la base de notre organisation sociale, que nous entendons voir respecter et dont — même en temps de guerre — nous n'admettrons jamais la violation. Ce ne peut donc être à l'obédience de cette oligarchie démagogique que se pourra former ce Parti National que nous cherchons. Le trouverons-nous de l'autre côté de la barricade ? C'est plus probable. Le fléau qui s'est abattu sur nous a, dans les premiers instants de la catastrophe et dans l'atmosphère surchauffée de l'indignation universelle, groupé tous les Belges en un même sentiment de haine légitime contre l'envahisseur. Les plus pondérés ont eu des gestes héroïques. Les plus clairvoyants ont été aveuglés. Nous avons fait abstraction de toute considération de sauvegarde intérieure pour ne songer qu'à une chose : faire face à l'ennemi. Dominés par cette seule, cette impérieuse et très louable préoccupation nous avons, de confiance, remis notre sort entre les mains de quelques hommes et nous ne l'avons pas fait parce que nous les jugions particulièrement dignes ou aptes à assumer cette lourde tâche ; non, nous ne l'avons fait que parce que nous étions pressés et qu'ils étaient précisément là. La guerre eût-elle duré six mois, la chose n'eût eu qu'une bien minime importance, mais hélas, c'est déjà la quatrième année.

Tous ont la perception fort nette du péril intérieur qui menace la nation et, quelle que soit la couleur politique qu'individuellement ils représentent, conviennent que, pour l'en préserver, le renforcement du caractère démocratique de nos institutions est devenu indispensable. Ce groupe révolutionnaire par définition, puisque en opposition avec les préoccupations peut dès à présent être considéré comme le noyau du parti national. Je le répète, ce parti existe en fait, quoique ne formant pas encore un « corps constitué ». Des hommes de nuances diverses se rencontrent journellement sur un même terrain pour combattre le même danger : la vague envahissante de la réaction, c'en est une preuve. Leurs efforts, malheureusement, restent individuels et le problème de leur coordination est extrêmement délicat. Pourrons-nous jamais le résoudre ? Un coup d'œil sur la mentalité particulière de chacun des éléments susceptibles de constituer ce « Parti National » nous permettra peut-être d'apercevoir le moyen de canaliser les sentiments identiques qui, sur certains points, animent chaque fraction pour arriver à réaliser leur union.

La vétuste armature de nos « partis » a craqué sous le poids des canons prussiens. Le parti libéral, pulvérisé, a disparu dans la tourmente ; de graves conflits d'opinions ont compromis l'unité socialiste ; de profondes fissures sont venues lézarder l'édifice branlant du cléricalisme intolérant d'avant-guerre. Dans chaque parti, une fraction s'est résolument mise au service de la réaction, l'autre s'est assoupie et a essayé d'excuser son inertie par un souci trop exagéré pour être sincère de l'Union Sacrée. Nos travailleurs, les premiers, se sont réveillés, indifférents aux quolibets, aux critiques, aux menaces, ils ont affirmé leur foi en la victoire des Démocraties.

« Le vrai libéralisme, ai-je déjà dit, ne s'inspire pas de programmes

dogmatiques, il ne peut être que l'émanation d'une consciente droite, d'une morale saine, d'un raisonnement logique et d'un sentiment impartial de la justice. Ce sont moins les principes dominants de leurs tendances respectives qui séparent chez nous les partis bourgeois du parti ouvrier, que l'égoïsme d'une classe possédante qui a peur de perdre une bribe de ce qu'elle a et le désintéressement d'une classe déshéritée qui n'a rien. » Et c'était tellement vrai, qu'il a suffi que nos masses bourgeoises libérales soient à leur tour aussi « déshéritées » que les masses ouvrières pour que, sans même s'en apercevoir, elles abandonnent sans regret leurs idoles d'hier et se mettent à suivre avec sympathie le travail socialiste où la question de l'Internationale reste peut-être le seul point où ouvriers et bourgeois ne sont actuellement pas d'accord.

Ici, de sa plus belle main, la Censure recoupe.

Grouper socialistes et libéraux en une Union démocratique et coordonner leurs efforts en vue de la défense de nos prérogatives constitutionnelles et de quelques points essentiels d'intérêt national est devenu une tâche d'autant plus aisée que l'accord existe déjà implicitement. Quelle pourrait être dans cette Union Nationale l'apport du parti catholique ? Répondre a priori : « Rien », serait faire preuve de parti pris ; fixer une quote-part quelconque serait prématuré et d'un optimisme exagéré. La situation mérite examen. Ce qui s'est passé chez les socialistes et les libéraux s'est passé également au sein du parti catholique ; ses membres ont aussi réfléchi ; quelques-uns déjà ont vu clair et, faute de pouvoir, sous l'irrésistible poussée des événements, se soustraire aux enseignements de la dure leçon que le destin nous inflige, ils évoluent. Cette transformation, nécessairement plus lente que chez nos libéraux, n'est pas à négliger et si l'on considère d'où ils sont partis et où ils sont déjà arrivés, le chemin parcouru, quoique insuffisant pour des démocrates convaincus, est considérable et justifie d'optimistes espoirs. Nous suivons ici cette évolution avec intérêt, nous la commenterons avec sincérité ; la mission sacrée qui dans nos temps modernes revient à la presse n'est-elle pas non seulement de combattre pour la Justice, le Droit et la Liberté, mais encore de prêcher, d'édifier, de perfectionner et de construire pour la grandeur de la Patrie ?

Nous avons déjà émis l'opinion que nos divergences politiques sont souvent plus apparentes que réelles : pour un esprit sain un mot n'a qu'un sens, qui, s'il est admis, doit faire l'accord ; pour nos politiciens démagogues *il en a mille* et c'est au scintillement de ces interprétations contradictoires que naissent et s'enveniment nos antagonismes. Pénétrons-nous de cette idée, appliquons-nous à ne plus faire dégénérer une discussion courtoise en polémique injurieuse, cherchons à fixer d'un commun accord le sens unique et définitif de chacun de ces mots qui prêtent à controverses et nous ferons chaque jour un pas de plus vers l'Union nécessaire.

LA PRESSE ENNEMIE. — Pendant la courte période où il a semblé, en Allemagne, que le vent tournait à gauche, les *Socialistiche Monatshefte* ont publié quelques pages qui témoignent que les Allemands sont toujours capables d'illusions :

Si l'on veut définir les événements, aussi surprenants que significatifs, dont le Reichstag est le théâtre depuis le 6 juillet, on peut dire qu'après les douloureuses expériences de trois années de guerre, les hommes cultivés ont enfin compris, dans toute la nation, à quel point notre système d'autorité est inférieur au parlementarisme de nos adversaires, à quel point la nécessité s'est fait sentir de réformer notre régime. Si cette idée a été si longue à mûrir, il faut en accuser surtout ces intellectuels qui ne comprennent rien aux grandes lois de la vie des peuples et qui, dans un aveuglement incroyable, ont voulu voir un singulier avantage et les gages d'une grandeur inouïe dans le fait que l'Allemagne n'a atteint jusqu'ici qu'au second stade de la civilisation politique, qu'elle n'a pu s'élever jusqu'au troisième, qui est le plus élevé. L'implacable vérité de la guerre a détruit ces illusions ; elle a cruellement ouvert les yeux des hommes qui s'étaient laissé séduire par ces théories. Ils ont fini par comprendre que, malgré la hauteur où le peuple allemand a su porter sa culture matérielle et morale, une grande puissance ne peut se maintenir contre un monde d'ennemis, si elle reste au deuxième degré de civilisation : il faut qu'elle parvienne au troisième ou qu'elle périsse.

C'est une des curiosités de notre formation cérébrale, qu'il ait pu y avoir des Allemands pour voir une force dans ce régime politique arriéré, qui ne peut, comme tout ce qui est arriéré, qu'affaiblir la puissance de l'Empire dans le monde. Ils faisaient grand bruit au sujet d'une prétendue « liberté allemande », sans remarquer que cette formule cachait ce qu'on appelle partout ailleurs absence de liberté. D'un pas d'airain l'histoire a foulé tous ces rêves. Quiconque a des yeux pour voir, sait parfaitement que le tragique insuccès de notre politique extérieure a pour cause notre régime autoritaire, survivance d'un passé reculé. La faute n'est pas aux personnes mais au système. S'il veut s'affirmer comme grande puissance, il faut que notre peuple gravisse le troisième échelon ; il y est appelé comme les autres et comme eux il est capable de s'y élever. Tandis que, presque partout, le constitutionalisme n'a pu vaincre l'autocratie qu'à l'aide de révolutions sanglantes, le parlementarisme est l'enfant d'évolutions pacifiques — ce qui ne veut pas dire qu'il ne naisse pas, lui aussi, au prix de grandes épreuves. Toute transformation profonde s'accomplit dans les douleurs de l'enfantement ; ne nous étonnons donc pas que le peuple allemand ait attendu une époque si riche en souffrances pour venir à bout de cette tâche si longtemps négligée. Il n'est pas non plus surprenant qu'en cette heure dont la devise doit être « force et résolution », il reste des gens qui résistent et qui tremblent devant le plus urgent de nos devoirs nationaux...

Les partis modérés (nationaux-libéraux du centre) semblent avoir encore mieux compris que les socialistes et libéraux de gauche ce qu'exigent les difficultés du temps présent. Ce dont l'Allemagne a besoin, ce que ses Alliés désirent ardemment, c'est un renoncement pur et simple au régime d'autorité, c'est la formation d'un gouvernement parlementaire préoccupé de conclure une paix sans annexions violentes et sans indemnités... Il faut espérer que cette grande heure où notre régime devient parlementaire trouvera le socialisme à la hauteur de sa tâche. Un gouvernement autori-

taire ne peut travailler utilement à la paix. Ne fût-ce que par amour de la paix, le socialisme devrait s'engager hardiment dans la voie parlementaire. Il y va de tout l'avenir, car il n'y a qu'une Allemagne parlementaire qui puisse diriger le vaisseau de l'Etat sur cette mer démontée et le ramener, dans un temps que nous espérons pas trop lointain, au havre de la paix. Le gouvernement doit fermer le livre de l'ancien régime et en ouvrir un tout nouveau.

LA PRESSE NEUTRE. — Voici enfin un excellent article sur la question de Stockholm. Il est de M. William Martin, dans le *Journal de Genève :*

Nous ne savons si la conférence socialiste de Stockholm aura lieu. Elle a été ajournée déjà quatre ou cinq fois, elle est fixée provisoirement au 9 septembre et beaucoup d'événements peuvent, d'ici là, faire obstacle à sa réunion. Ce qui, par contre, est établi, c'est que le seul projet de la rencontre a déjà fait naître toute une littérature et un mouvement d'idées. Stockholm gardera une place dans l'histoire de cette guerre, même si aucune conférence n'y est tenue, car ce nom restera inséparable des discussions préparatoires de la paix.

Dans tous les pays, les hommes d'Etat ont accordé à la conférence l'hommage de leur attention. Depuis quelque temps, aucun discours ministériel n'a été prononcé qui n'y fasse des allusions explicites. Lloyd George, lord Cecil, sir Edward Carson, lord Balfour en Angleterre, le comte Czernin en Autriche, M. Ribot en France, M. Michaelis en Allemagne, le gouvernement russe, tous ont dessiné de façon plus ou moins précise leurs buts de guerre, tous ont donné, en vue de Stockholm, des instructions oratoires aux délégués socialistes ou à l'opinion publique.

Nous ne pensons pas qu'à elles seules ces joutes d'éloquence puissent nous rapprocher beaucoup de la paix. Elles n'éclairent le terrain que de pâles lueurs et créent sans cesse de nouveaux malentendus, comme ceux qu'ont suscités en Italie les discours des hommes d'Etat anglais. Mais il n'est au pouvoir de personne de supprimer le problème, maintenant qu'il est posé. Stockholm est, dans tous les pays, une question à la fois intérieure et extérieure. Entre ceux qui veulent y aller et ceux qui veulent les empêcher, la guerre a éclaté : la paix de demain se lève dans la lutte.

M. Ribot a pris à l'égard de la conférence une position résolument négative. M. Lloyd George a laissé la porte de Stockholm entr'ouverte. D'autres pays hésitent. La question est troublante. Nous comprenons le cas de conscience des gouvernements intéressés. La paix ne peut être le fait que de l'Etat et non d'un parti. Les socialistes, il est vrai, n'ont pas la prétention de conclure la paix à eux seuls. Ils ne supprimeront pas la question d'Alsace-Lorraine, ils ne pourront pas organiser l'avenir économique du monde, créer la société des nations. C'est leur faire trop d'honneur que de le penser. Ils se borneront à échanger des idées et les canons ne se tairont pas devant leur éloquence.

Cependant, si la conférence de Stockholm échoue, la question de la paix, derrière elle, ne sera pas intacte. Des principes auront été posés, des concessions faites, qui limiteront ensuite la liberté de l'autorité des plénipo-

tentiaires. Les gouvernements ne seront pas engagés, mais les opinions publiques le seront, et aucun gouvernement ne peut être fort en diplomatie s'il n'a pas avec lui une opinion intacte.

La question a aussi un aspect militaire. Dans une guerre où les facteurs moraux ont pris tant d'importance, la répercussion d'un semblable projet sur l'armée est essentielle. La conférence n'affaiblira-t-elle pas l'entrain et le courage des combattants ? D'autre part, les soldats ne se sentiront-ils pas ébranlés et découragés en voyant que leur gouvernement laisse inemployé un moyen de mettre fin à la lutte, qu'il écarte sans examen un espoir de paix, si faible soit-il ?

L'échec de Stockholm sera un aiguillon puissant pour l'armée, et les socialistes parleront avec une autorité double lorsque les gouvernements, ayant fait crédit à leur patriotisme, ils viendront dire : « Nous n'avons pas pu faire la paix ! » Mais le succès de la conférence serait un émollient redoutable, si les délégués venaient dire aux soldats : « La paix peut être conclue demain, à telle et telle condition. » Ce serait alors la carte forcée pour les gouvernements.

En France, on redoute fort ce péril, et l'on craint que les socialistes ne se fassent « rouler ». Qu'en sait-on? Croit-on Renaudel beaucoup moins roublard que Scheidemann? A les voir l'un et l'autre, il n'y paraît pas. C'est faire beaucoup d'honneur et bien immérité aux socialistes allemands que de se les figurer si malins !

Le problème est malaisé. Mais, en cet instant, une considération nous paraît primer les autres. Les Russes veulent aller à Stockholm : depuis la révolution, ils ont un besoin invincible de parler. Ils veulent des garanties pour croire à la bonne foi des gouvernements occidentaux, car ces capitalistes ne leur inspirent pas confiance. Est-il sans péril de leur refuser cette satisfaction et cette preuve? La Russie est battue, mais elle peut l'être davantage; l'armée est faible, mais elle lutte. La situation n'est pas telle qu'elle ne puisse empirer et il faut se garder de donner aux maximalistes des arguments efficaces.

La querelle, en réalité, n'est pas entre les socialistes et les gouvernements, entre la France et la Russie ou l'Allemagne. Elle est, en tous pays, entre ceux qui croient à une paix militaire et ceux qui mettent leur espoir dans une paix diplomatique, entre les fervents de la paix dictée et ceux de la paix discutée. Si la paix doit être militaire, si la victoire de l'adversaire et son écrasement sont possibles, si les mois et les années ne comptent pas, ni au point de vue humain, ni au point de vue économique, et si l'état moral des armées est au-dessus de toutes les influences extérieures, les gouvernements ont le devoir d'empêcher par tous les moyens la réunion de Stockholm. Mais s'il n'en est pas ainsi, si les buts sont plus précieux que les moyens, si dans le monde immense il existe des questions susceptibles d'être résolues par compromis, si la paix n'est pas un mot mais un ensemble, les peuples comprendraient mal qu'on refusât tout entretien.

Aussi bien, les gouvernements le savent. S'ils pouvaient être sûrs de tous les délégués à Stockholm, s'ils avaient la certitude qu'aucune parole irréparable ne sera prononcée, qu'aucune imprudence ne sera commise, ils fermeraient les yeux, et peut-être non sans espoir. Les Austro-Allemands sont, dit-on, les délégués de leurs gouvernements! Eh bien, quel est l'hom-

me d'Etat anglais, nous le demandons, qui ne serait pas heureux d'entendre la pensée vraie du comte Czernin?

La réunion de Stockholm peut être pleine d'embûches; en aucun cas, elle n'est indifférente et l'on n'a pas le droit, après trois ans d'une guerre inexpiable, de la traiter légèrement. Le problème est indésirable pour les belligérants, mais il existe et personne ne peut faire qu'il n'existe pas. Il nous paraît qu'il vaudrait mieux le résoudre que l'envenimer et que le moindre mal est de laisser faire le voyage de Stockholm à toutes ces âmes tourmentées, en mal de pélerinage. Leur zèle croîtra avec les obstacles qu'ils rencontreront. Pourquoi en faire des martyrs et des confesseurs, pourquoi ne pas les laisser courir librement à un échec ou à un demi-succès, pourquoi ne pas leur permettre d'aller chercher là-bas, dans les brumes de la Baltique et les brouillards de l'Internationale, à défaut de la paix, un réconfort moral pour les peuples!

PAUL MORISSE.

LA VIE ANECDOTIQUE

Sur la mort de René Dalize. — La mort de mon ami René Dalize m'a surpris au point que, sauf quelques phrases où j'évoquais sa mémoire et que j'ai lues dans le salon de Mme Aurel, je n'ai pu encore écrire de celui que j'avais appelé dans *Zone*, la première pièce d'*Alcools*,

Le plus ancien de mes camarades René Dalize.

Il s'appelait René Dupuy et ses amis le désignaient plutôt par son nom que par son pseudonyme. Cela venait que, sauf quelques articles de journaux, sauf quelques fragments publiés dans *les Soirées de Paris*, il n'avait rien paru sous cette signature.

Un roman auquel il tenait et qui contient beaucoup de son esprit charmant et singulier a paru dans *Paris-Midi* signé Franquevaux. Durant la guerre il reprit ce pseudonyme pour donner dans *les Imberbes*, la revue polygraphiée sur gélatine que publiait sa compagnie de mitrailleuses, un poème d'une fantaisie macabre signé cette fois : *Caporal Baron Franquevaux, gradé de l'Echelon.*

Son roman revu et mis au point avant la guerre paraîtra sous le pseudonyme de René Dalize qu'il avait élu pour être celui dont il signerait les œuvres auquel il tenait et sous lequel ses amis l'ont désigné dans leurs poèmes. Et ce roman intitulé, *le Club des Neurasthéniques*, révélera au public un humour tout spécial et qui était la marque distinctive de notre ami. Il sentait parfaitement les travers, mais il avait assez de force d'âme et d'indulgence pour en rire seulement, sans aigreur et avec un bon sens qu'il avait à un extrême degré; il indiquait aussi la façon dont ces travers auraient pu se transformer en qualités.

Nous réunirons dans un autre volume les vers, les fragments de

René Dalize et ses essais sur *la littérature des intoxiqués* qui sont pleins d'aperçus nouveaux et ingénieux sur le mécanisme de l'imagination chez un Edgar Poe ou un Baudelaire.

D'après ce qu'il m'a été dit, René Dalize, qui commandait la troisième compagnie de mitrailleuses du ...e régiment de marche, a été tué devant Craonne. Il venait de la ferme de Cogne-Le-Vent où il était au repos. Blessé au visage en allant aux tranchées, il refusa de se laisser évacuer.

Sommairement pansé,il s'occupa personnellement, selon son habitude,de choisir l'emplacement de ses mitrailleuses et c'est tandis qu'il réglait le tir de sa deuxième pièce qu'un obus l'étendit mort auprès des servants de sa pièce.

Des événements de cette sorte s'étant mille et mille fois répétés au cours de cette interminable guerre font désormais partie du tragique quotidien au xxe siècle et le moins que nous en puissions dire, c'est que bienheureux sont ceux à qui le sort a réservé l'euthanasie, la bonne mort sur le coup, le trépas sans délai et sans souffrance.

J'ai connu René Dalize en 6e dans un petit collège du midi où nous passions les heures de classe à jouer à la petite guerre. Nos soldats n'étaient pas de plomb, mais peints à l'aquarelle sur des cartes de visite repliées pour qu'ils se tinssent debout. Je dirigeais l'armée romaine où figuraient, je ne sais pourquoi,quelques Mounet-Sully dans *Œdipe-Roi* et René Dalize régentait les Mèdes entre lesquels un superbe monstre Oannès repliait majestueusement sa queue de poisson. Il y avait encore dans la classe l'armée gauloise, l'armée grecque, etc., etc. Toutes ces armées antiques avaient été peintes par deux jeunes peintres dont la paresse en toute matière autre que le dessin faisait l'ornement de la 3e. L'un de ces peintres connut plus tard à Montmartre une certaine fortune. Il s'appelait Lempereur et l'on a de lui quelques tableaux délicats et d'un bon coloris. On retrouverait de ses dessins dans *le Rire* et autres journaux bouffons. A l'époque dont je parle, 1892, Lempereur se spécialisait dans les dessins militaires. Nos armées,à René Dalize et à moi, avaient été peintes par l'autre artiste du collège; il se nommait Charles Tamburini et je ne sais ce qu'il est devenu.

Le jeu consistait à armer d'un petit rouleau de papier replié un élastique noué au pouce et à l'index de la main gauche, on tirait le projectile de la main droite pour tendre l'élastique et il s'agissait d'abattre les soldats d'une des armées adverses. Le jeu finissait souvent par la confiscation d'une armée toute entière ou encore de l'artillerie par le professeur qui,myope à l'excès, ne s'apercevait de notre manège que lorsqu'un projectile l'atteignait ou tombait sur son pupitre, et les arrêts ou les « lignes » de pleuvoir. Il y a longtemps, par conséquent,que nous connaissions la guerre, René Dalize et moi, et

à sa dernière permission nous parlâmes encore de ces combats d'artillerie de la 6e où nous avions inventé, avec la guerre immobile, les tranchées même, puisque nos soldats se dissimulaient dans le casier béant qui se trouvait sous nos pupitres.

L'été, à la récréation du soir, nous faisions une guerre qui n'était point prohibée. Divisés en deux camps, tous les élèves du collège, armés de vingt balles de cuir rembourrées d'étoupe, munis d'un bouclier peint aux armes les plus fameuses sur champ d'azur dans un camp et sur champ de gueules dans l'autre, s'assaillaient. Le but était de s'emparer et de garder le drapeau de l'adversaire et dès que l'on était touché par une balle on se considérait comme mort. Les morts au demeurant représentaient assez bien nos ouvriers en munitions d'aujourd'hui. Car après avoir déposé leur bouclier, ils s'occupaient à ramasser les balles et fournissaient des munitions aux combattants de leur camp.

René Dalize, qui était né en 1878, entra plus tard au *Borda*. C'est au cours de son premier voyage à bord du *Suchet* qu'il eut l'occasion d'assister à la catastrophe de la Martinique dont il a laissé plusieurs relations. C'est à son retour que je le retrouvai. Nous nous étions perdus de vue durant quelques années. Il n'avait pas changé et je reconnus ce long corps dégingandé à la marche tanguante, à la fois si charmant et si las que le futur auteur du *Club des Neurasthéniques* arracha à André Salmon, avec lequel il se lia bientôt, ce cri ravi :

Que tu me plais, René Dalize !

Bientôt, ayant quitté la marine, il fut mêlé à tous les événements de la vie des poètes et des peintres de sa génération ; il se lia aussi avec Jean Moréas, J.-B. Toulet, André Tudesq et fréquenta assidument le philosopharium de M. Albalat qui florissait au Vachette et qui, après avoir été transporté au Panthéon, tient maintenant ses séances quotidiennes au café de Cluny.

Ce qui caractérisait la talent de René Dalize et qui, s'il avait vécu, devait lui constituer comme auteur dramatique une personnalité particulière, une place à part, c'est un certain esprit apte à exprimer avec une concision, un raccourci étonnant, le caractère déconcertant d'une époque troublée à l'excès et bouillonnante de nouveautés surprenantes.

Il les regardait en dramaturge, c'est-à-dire avec un intérêt détaché, amusé et toujours sans parti pris.

Son ton était à cet égard si délicat qu'on ne peut le comparer qu'à un marivaudage qui, au lieu de s'appliquer simplement à l'amour, aurait allégé des questions aussi lourdes que celles qui préoccupent aujourd'hui tous les hommes : la guerre et le socialisme.

La croix de la Légion d'honneur, la croix de guerre sur la poitrine,

roulé dans un drapeau tricolore, notre cher René Delize dort maintenant du sommeil de

Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie.

Il reste, pour fixer ses traits, trois portraits, dont deux furent peints par Marie Laurencin et l'autre par M. de Quervily.

Plus tard, on aura l'occasion de parler de la clairvoyance de notre ami au cours de cette guerre et avant elle.

Les vieux ont soif, s'est-il écrié dans un essai publié quelques jours avant la déclaration de guerre en parodiant un titre célèbre, cri fatal que l'esprit cruel de la vieillesse toute puissante ne lui a pas pardonné, et c'est pourquoi les vieillards, maîtres de la mort, se sont abreuvés de son sang précieux.

GUILLAUME APOLLINAIRE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Linguistique.

L. Clédat : *Dictionnaire étymologique de la langue française ;* Hachette. 4 »

Littérature

Jean Hennessy : *La mort de l'aigle.* Préface de Laurent Tailhade ; Crès. 1 75

Abel Hermant : *La Vie à Paris.* Une année de guerre : 1916 ; Flammarion. 3 50

Musique

Pierre Lasserre : *L'esprit de la musique française ;* Payot. 3 50

Ouvrages sur la guerre actuelle

G.-A. Borgèse : *L'Italie contre l'Allemagne.* Trad. de M. Laignel ; Payot. 3 50

Divers : *Une école de rééducation professionnelle des grands blessés de la guerre.* Préface par M. Edouard Herriot. Avec 47 illust. ; Berger-Levrault. 6 »

G. Dumesnil : *Ce qu'est le Germanisme.* Préface de Louis Bertrand ; Renaissance du Livre. 2 »

Albert Erlande : *En campagne avec la Légion étrangère ;* Payot. 3 50

H. Lepert : *Projet de constitution pour la Société des Nations ;* Ligue pour une Soc. des Nations. 1 »

Poésie

Henry Gally : *Gerbe de gloire ;* Sansot. 3 50

Georges Pioch : *Les Victimes.* Dessins de A. Domin ; Ollendorff. 5 »

J.-M. Renaitour : *La Muse et les ailes ;* Sansot. 1 »

Un sergent : *Hymne aux Américains ;* Crès. 1 »

Publications d'art

Paul Dubray : *Heures noires.* Suite de 8 bois taillés. Avec une lettre de Jehan Rictus ; Le Livre et l'Image. » »

Questions coloniales

Ferdinand Tyan : *France et Liban ;* Perrin. 1 50

Roman

Gus Bofa et Pierre-Mac Orlan : *U-713 ou les Gentishommes d'infortune* ; Soc. litt. de France. » »

Daniel Riche : *L'acte adorable* ; Renaissance du Livre. 3 50

Albert Meillan : *L'ambulance 20* ; Ollendorff. 3 50

Maurice Prax : *Petit manuel de guerre* ; Flammarion. 3 50

Sociologie

G. Clemenceau : *L'antipatriotisme devant le Sénat* ; Payot. 0 50

Edmond Haraucourt : *La démoralisation par le livre et par l'image* ; Ollendorff. 2 »

Nos Enfants et la guerre, I ; Alcan. 2 »

Voyages

D'Estournelles de Constant : *Les Etats-Unis d'Amérique* ; Colin. 5 »

MERCVRE.

ÉCHOS

A propos de *Quelques Lettres inédites de Baudelaire*. — Une Lettre de M. Vincent Muselli. — Le dernier des Beethoven — Raphaël Kirchner. — Le Poète des Merles. — A propos de la peur à la guerre. — Bari et le Barisien. — Encore l'argot militaire. — Une erreur obstétricale de Taine. — « Ubu à l'Hôpital ». — La Publicité autrefois et aujourd'hui, au pays des Maîtres-Chanteurs. — A Damas. — Les Allemands interdisent l'emploi officiel du polonais. — Richesse populaire en Allemagne. — Les bagages de Kropotkine. — La plus petite Société du monde. — Paesiello en Russie. — A la Comédie-Française. — Le Musée de l'Aéronautique. — La Culture chinoise. — Bandits patriotes. — Pommes de terre modernes. — La crise du papier en Allemagne. — British Press committee.

A propos de « Quelques Lettres inédites de Baudelaire. »

Mon cher confrère,

Pour des raisons que j'ai données à M. René Emery, qui avait bien voulu me communiquer les vers inédits qu'il croit pouvoir attribuer à Baudelaire et m'autoriser à les reproduire, je ne pense pas que ces vers soient de Baudelaire.

La provenance même qui leur est attribuée me paraît suspecte : « Un prote de l'imprimerie Poulet-Malassis » les aurait « conservés, ainsi que quelques lettres relatives à la composition et à la correction de la seconde édition des *Fleurs* et des *Epaves* ».

Les protes de l'imprimerie Poulet-Malassis n'ont jamais eu à s'occuper de la composition et de la correction de ces deux volumes. Poulet-Malassis les édita, mais ne les imprima pas.

La seconde édition des *Fleurs* fut imprimée, non à Alençon, mais à « Paris, — Imp. Simon Raçon et Cie, rue d'Erfurth, 1 », ainsi qu'en fait foi l'exemplaire offert par Baudelaire à Alfred de Vigny, que j'ai sous les yeux, et que confirme, d'ailleurs, sa correspondance (1).

Quant aux *Epaves*, Poulet-Malassis n'avait plus ni imprimerie, ni prote lorsqu'elles parurent, en 1866, à Bruxelles, où le poète et son premier éditeur s'étaient retrouvés.

Le premier tirage à 250 exemplaires, contenant le frontispice de Rops, le fameux « squelette arborescent », bien que ne portant pas l'indication du

(1) Cf. *Lettres*, p. 297.

nom de l'imprimeur, sort vraisemblablement, comme le second, de l'imprimerie J. N. Briard.

Le prote de Poulet-Malassis me semble donc bien appartenir à la légende.

Tout cordialement vôtre.

PIERRE DUFAY.

§

Une lettre de M. Vincent Muselli. — Toute une levée de boucliers à propos d'une boutade sur M. Vincent Muselli, parue dans notre livraison du 1er août. Puis, finalement, la lettre que voici, du poète lui-même :

Le 14 août 1917.

Monsieur,

Plusieurs de mes amis, qui ont lu l'article signé « Intérim » dans le dernier numéro du *Mercure de France*, me pressent de répondre. Répondre ? ce n'est guère facile. Il ne m'appartient pas en effet de défendre moi-même ma propre cause, et, de plus, l'article de votre collaborateur masqué montre une telle ignorance des choses littéraires, voire une telle sottise, qu'il serait du dernier ridicule de vouloir discuter avec lui. — Cependant je veux satisfaire mes amis et user, sur leurs exhortations, du droit que me confère la loi. Voici donc ma réponse : elle est brève et tient en ce distique :

Non ! de cet Intérim je n'aurai point souci :
Qu'il écrive au *Mercure*, et... qu'il s'y soigne aussi !

Je vous prie, Monsieur, de bien vouloir agréer l'assurance de ma très haute considération.

VINCENT MUSELLI.

Il nous faut affirmer l'estime littéraire en laquelle nous tenons M. Vincent Muselli, et que nous avons prouvée en publiant de ses vers, car il serait à craindre que son distique ne fît songer qu' « Intérim » n'était point déjà si sot.

§

Le dernier des Beethoven. — Dans un hôpital militaire de Vienne se meurt le dernier des Beethoven. Il s'appelle Karl-Julius-Maria Beethoven. Son père était neveu de Karl van Beethoven, neveu lui-même du grand musicien.

§

Raphaël Kirchner. — Raphaël Kirchner, le dessinateur bien connu, est mort, à l'hôpital français de New-York, des suites de l'opération de l'appendicite et de la grande chaleur.

Raphaël Kirchner était Autrichien, mais avait été toléré en France assez longtemps pendant la guerre.

Son succès, comme dessinateur graveleux, dépassa tout ce qu'on peut imaginer. Sur le front même, un grand nombre de cagnas sont ornées de ses estampes décolletées.

Quand il dut quitter la France, il gagna l'Amérique où son succès devint américain, c'est-à-dire cent fois plus grand que celui qu'il avait eu en France.

Il avait de si nombreuses commandes à exécuter qu'il lui fallait travailler du matin au soir. Il était âgé de quarante-cinq ans.

Il avait réussi à implanter en France le goût de la gravelure viennoise, comme on y avait implanté celui de l'opérette du même crû.

§

Le Poète des Merles. — Le caporal Francis Ledwidge, qui fut tué au champ d'honneur le 31 juillet, était le poète-paysan de Meath, en Irlande. On le surnommait : « le Poète des Merles ».

Second fils des neuf enfants d'un laboureur irlandais, il fréquenta l'école dès l'âge de 3 ans. A 5 ans il écrivait déjà des vers et à 14 ans il dut quitter l'école pour aider sa famille par son travail. Comme Stendhal à Marseille, mais non par amour, il fut garçon épicier à Dublin. C'est à 16 ans qu'il écrivit, à la fin d'une journée de travail : *Behind the Closed Eye,* où on lit :

And wondrous, impudently sweet
Half of him passion, half conceit,
The Blackbird calls adown the street,
Like the Piper of Hamelin.
I hear him and I feel the lure
Drawing me back to the homely moor;
I'll go and close the mountain's door
On the city's strife and din.

Deux heures plus tard il était en route pour retourner à son village. Il y trouva du travail comme terrassier à 12 shellings la semaine. Il travaillait après son travail, écrivait des vers et acquérait une gloire locale.

Quand la guerre arriva, il s'engagea et il combattait en Orient, lorsque M. Jenkins publia sa plaquette de poèmes intitulée : *Songs of the Fields*, qui fut remarquée.

§

A propos de la peur à la guerre. — Le général italien Giulio Manzoli racontait dernièrement une anecdote qu'il dit avoir lue dans un livre ou une revue dont le titre lui échappe :

« En Crimée, durant la guerre contre la Russie, autour de Sébastopol, un groupe d'officiers étaient tranquillement à table sous la tente, quand un obus, tombant à l'intérieur, y éclata.

« Tous, épouvantés, se jetèrent par terre, tandis que le commandant, nullement ému, continua tranquillement à sabler le champagne sans que la coupe qu'il tenait à la main oscillât seulement.

« On peut imaginer l'admiration que suscita un sang-froid si héroïque.

« Mais le jour suivant, on était de nouveau à table. Tout à coup on déboucha une bouteille de champagne et le commandant, surpris par la détonation, tomba évanoui. »

Sans commentaires... Mais l'anecdote vaut qu'on la raconte, qu'on la répande...

§

Bari et le Barisien. — Bari, dans les Pouilles, ville natale de Ricciotto Canudo, vient d'avoir sa première exposition d'art, exposition discrète où l'esthéticien qui vint à Paris, il y a quelques années, comme *corrispondente del* « *Corriere delle Puglie* » ne trouverait pas matière à esthétiser.

Le Barisien, ancien correspondant du *Courrier des Pouilles,* est aujourd'hui capitaine dans l'armée française et décoré de la croix de guerre, de la Légion d'honneur et de la médaille italienne *al valore* ; sous le pseudonyme

anagrammatique du Capitaine Oudanc, il a publié ses souvenirs d'officier de zouaves pendant la retraite de Serbie.

On l'a vu à Rome tandis que les Ballets Russes préparaient leur saison de Paris, après quoi il a été se faire blesser sur le front de Macédoine en songeant à Dante, à l'amour, à ses deux patries unies pour le triomphe de la même cause.

C'est un Barisien bien Parisien...

§

Encore l'argot militaire. — Notre collaborateur Fagus nous écrit qu'il a reçu, à propos de sa variété sur l'argot militaire parue dans notre livraison du 1er août, une lettre du maréchal des logis Geslaud, où il est dit :

...*Pastisse* nous a été apporté sur le front dès le début de la guerre par les Provençaux qui l'emploient très couramment dans le sens que vous indiquez : boue, fouillis, désordre, et encore : encombrement, saleté, travail malpropre, situation inextricable. Tout cela s'exprime invariablement par : « Quel pastisse ! » On dit également « mon pastisse » pour mon fourniment. Ce terme n'est pas particulier au Génie ; il s'est répandu dans toutes les armes. Au début, le Parisien l'employait ironiquement en imitant l'accent marseillais ; depuis, le temps en a consacré l'usage.

§

Une erreur obstétricale de Taine.— Taine (*Notes sur Paris*, Hachette, 1913, p. 303) attribue à l'expression « né coiffé », en tant que gage rétrospectif évident de bonheur, ce fait que l'enfant viendrait au monde avec des « frisures ».

Or les manuels d'obstétrique eux-mêmes indiquent un sens originel tout autre à ce proverbe. Dans une variété de rupture tardive des membranes, il arrive que la tête de l'enfant s'en coiffe à l'emporte-pièce, et la rareté du fait a fait prédire audit enfant un avenir plein de promesses.

Il n'est donc pas question d'une disposition esthétique des cheveux du nouveau-né, mais bien de la première coiffure dont il se couvre le chef, et une seule association d'idées populaires, que l'on aperçoit mal, a pu voir dans ce phénomène des auspices de bonheur.

D'autre part, Taine, féru de précision biologique, n'a certainement pas commis cette confusion pour les besoins de sa comparaison avec des locutions étrangères homologues. — G. R. D.

§

« Ubu à l'Hopital ». — La troisième édition privée de la petite comédie spartiate de M. Ambroise Vollard vient de paraître.

La 1re édition avait été distribuée à des bibliophiles et aux amis de l'auteur, la seconde, polygraphiée, a été adressée aux membres de l'Académie de médecine, aux médecins-chefs des hôpitaux et aux autres têtes du corps médical qui, d'après les lettres reçues par l'auteur, semblent avoir grandement tiré parti de l'enseignement que dégage cet ouvrage pantagruelique.

Enhardi par ce succès, M. Ambroise Vollard vient de lancer sa troisième édition, soigneusement revue.

Il a profité de ce qu'encore réuni, le Parlement allait discuter certains points relatifs au service de santé, pour faire tenir sa pièce à tous les par-

lementaires qui purent y puiser un grand nombre de répliques et mille arguments molièresques au sujet de ceux qui, en tout temps, sont les maîtres de la vie et de la mort et dont la puissance, par ces temps de pluies métalliques, ne paraît plus connaître de bornes.

La troisième édition étant épuisée, une quatrième est sous presse, destinée à pourvoir les majors de l'avant qui ne sont pas encore munis de ce livre où est indiquée, de la manière la plus tranchante, la panacée universelle de nos temps expéditifs.

§

La Publicité autrefois et aujourd'hui, au pays des Maitres-Chanteurs. — Vers le temps où notre Théophraste Renaudot fondait la *Gazette de France*, un journal nurembergeois publiait, en 1640, cette savoureuse annonce :

Isaac Mackerl, barbier, perruquier, maître d'école, maréchal ferrant et vitrier, rase et coupe les cheveux pour 2 kreutzer, et y met de la pommade. Il fait et raccommode souliers et bottes, saigne et pose des sangsues, très volontiers enseigne la danse dans les maisons de condition et autres, vend parfumeries de toutes sorte, papier, cirage, harengs salés, miel, purges, pièges de souris et autres confitures, racines cordiales, pommes de terre, saucisses et autres légumes. — Isaak Mackerl.

Aujourd'hui, ce maître d'école, chirurgien, parfumeur, épicier, rédigerait peut-être un de ces manuels de cuisine de guerre (*Kriegs-Kochbücher*), « guides pour le temps de la limitation actuelle des vivres », qu'annoncent les journaux allemands, ou encore, comme Adolf Sœmmann, *la Nourriture du peuple, plus que jamais assurée par le Lapin*, qui paraît sous le nom d'un certain Adolf Schumann.

§

A Damas. — Voici quelques renseignements sur les plans, en voie d'exécution, relatifs au dégagement de la célèbre mosquée des Omeyades et du tombeau de Saladin, le grand sultan Salah-Eddin El Ayoub.

Depuis l'incendie de 1893, d'autres incendies menacèrent la mosquée après sa restauration.

Les deux monuments étant exposés à un nouvel incendie, le gouvernement turc, pour parer à ce danger, a décidé de ne pas laisser reconstruire les rues incendiées qui les avoisinent et d'exproprier, pour les démolir, tous les autres édifices encore debout dans un rayon de 60 mètres. On conservera toutefois les ruines byzantines ou islamiques présentant un intérêt artistique et archéologique.

Les démolitions ont commencé à l'ouest de la mosquée, du côté de l'ancien bazar des libraires.

La direction des travaux est confiée à un grand architecte suisse et à l'entrepreneur des vakoufs, Nahad Effendi, élève de Kemal ed Dine bey.

Le tombeau de Saladin est au milieu des décombres accumulés par l'incendie. Lui-même est heureusement intact.

On espère que, malgré ses habitudes de vandalisme, l'administration de Stamboul saura défendre les monuments sacrés de Damas.

§

Les Allemands interdisent l'emploi officiel du polonais. — Il y a quelques temps, les journaux polonais reproduisaient la stupéfiante

nouvelle selon laquelle M. von Glasenapp, président de la police allemande de Varsovie, avait publié une ordonnance interdisant aux employés polonais de ses bureaux de causer entre eux polonais pendant les heures de service.

Or, on vient d'annoncer de Varsovie que l'argousin tudesque vient d'aggraver son ordonnance en annonçant que tout employé qui se servirait du polonais dans ses bureaux serait immédiatement licencié.

§

Richesse populaire en Allemagne. — Un certain Arnold Steinmann-Bucher a publié à Stuttgart sous ce titre un opuscule qui jette un jour curieux sur les profits que les soldats du Kaiser tirent de cette guerre.

On trouve en effet dans l'écrit susmentionné des statistiques fournies par la direction des postes de Dresde sur les sommes expédiées en Allemagne par les militaires du front.

Une division de réserve saxonne a envoyé en septembre 1914 dix mille mandats d'une valeur totale de 800.000 francs.

Si on réfléchit que la solde totale d'une division ne dépasse pas 160.000 marks, et encore ce chiffre est-il supérieur à la réalité, il est clair que les origines des sommes qui rendent si orgueilleux Herr Steinmann-Bucher ne peut être que le fruit du vol et du sac systématisés et disciplinés.

§

Les bagages de Kropotkine. — Kropotkine qui, grâce à l'escorte de deux destroyers anglais, put échapper aux sous-marins allemands et gagner la Russie raconte qu'il lui arriva à Haparanda une aventure inexplicable.

Tous ses bagages, composés de dix colis, disparurent mystérieusement, tandis qu'aucun autre colis ne fut touché.

Kropotkine attribue la disparition de ses précieux bagages aux manœuvres d'agents allemands.

L'illustre théoricien de l'anarchisme scientifique a ainsi perdu des manuscrits d'ouvrages destinés à l'impression et un ensemble de notes inestimables.

Il perd aussi un certain nombre d'autographes intéressants et des instruments scientifiques qui lui étaient nécessaires.

On se demande qu'elle peut être la mentalité de ceux qui ont porté la main sur les bagages d'un sociologue, d'un écrivain, d'un savant aussi désintéressé que Pierre Kropotkine.

§

La plus petite société du monde. — La plus petite société du monde officiellement constituée était celle des vétérans de Villafranca, près de Vérone (Italie), laquelle n'avait plus qu'un seul membre, un certain Joseph Fumagalli, qui réunissait toutes les charges sociales de président, caissier, etc.

Il était le dernier survivant de la Société qui, au temps de sa prospérité, réunissait une trentaine de membres.

Il vient de mourir, mais, jusqu'à son dernier jour, Fumagalli, qui avait été Garibaldien et Bersaglier, ne manquait aucune réunion officielle. Il y paraissait portant la bannière de sa société. Maintenant qu'il est mort la municipalité va prendre possession de la bannière et de la caisse sociale conte-

nant une centaine de *lires* qui serviront à la constitution d'une nouvelle société de vétérans de la guerre actuelle.

§

Paesiello en Russie. — L'auteur célèbre de la *Serva Padrona* eut dans Catherine II une grande admiratrice. On raconte qu'un soir d'hiver où elle l'avait invité dans son appartement pour l'entendre toucher le clavecin, le maître ne pouvant remuer les doigts à cause du froid, la tsarine ôta sa pelisse d'hermine enrichie de six brillants en guise de boutons et la mit sur les épaules de Paesiello, le priant d'accepter ce vêtement pour le préserver du climat russe.

Après huit ans de séjour en Russie, pris de nostalgie, Paesiello entreprit de revenir dans sa patrie.

A Naples, Ferdinand IV le nomma son maître de chapelle. C'est alors qu'il écrivit la *Nina Pazza*.... sans allusion à la Grande Catherine. Il ne quitta plus Naples que sur l'ordre de Napoléon, qui l'accueillit aux Tuileries avec magnificence, lui allouant 30.000 francs annuels, un carrosse de cour et le prix de la chère pour 12 personnes journellement.

Il ne regretta jamais la Russie, mais pensait parfois avec une douce mélancolie au manteau immaculé dont la tsarine l'avait enveloppé un jour d'hiver.

§

A la Comédie Française. — M. Emile Fabre a confié à un spécialiste de l'interview théâtrale ses projets pour 1917-1918.

Peu de nouveautés. *Le Premier couple*, 1 acte en vers de M. André Dumas; *le Joueur d'illusions*, 1 acte en prose de M. Ginette; *la Triomphatrice* de Marie Lenéru, 4 actes en prose. En tout, une œuvre importante, c'est peu.

D'autre part, M. Fabre produira à la Comédie-Française *Intérieur*, de Mæterlinck, *l'Abbé Constantin* et une pièce de Claudel, sans doute *l'Annonce faite à Marie*.

Ce n'est pas mal, mais ce n'est pas du nouveau. Il est vrai que nous sommes en temps de guerre et que les théâtres gagnent ce qu'ils veulent, même avec des pièces anciennes, ce qui dispense les directeurs de se mettre en frais pour offrir des nouveautés aux spectateurs. Et cependant l'art théâtral n'est pas si brillant que l'on puisse se dispenser d'encourager les jeunes dramaturges.

Ajoutons, pour être justes, que M. Fabre a l'intention de donner des après-midi poétiques où l'on réciterait des poèmes modernes...

Mais ce n'est pas là du théâtre...

§

Le Musée de l'Aéronautique. — La courte mais déjà glorieuse histoire de l'aéronautique, qui traverse aujourd'hui une période de grand progrès, a suggéré au général Marieni l'idée excellente d'en réunir les documents les plus importants et les souvenirs les plus curieux dans un musée destiné à conserver pour la postérité les monuments de la plus nouvelle des sciences.

Le musée de l'aéronautique sera donc constitué à Rome et l'on avait

parlé de l'installer au Castel Saint-Ange. Pourtant il paraît que l'étroitesse des locaux, qui abritent déjà le musée du Génie, ne laisse pas penser que le nouveau musée puisse s'ouvrir dans le mausolée historique et l'on croit qu'un autre emplacement sera définitivement choisi.

§

La Culture chinoise. — On pense généralement que tout menace ruine en Chine. Cependant la culture littéraire y est fort en honneur. La corporation des lettres y date de 32 siècles. Au VIIe siècle, c'est-à-dire il y a 3.500 ans, *la Gazette de Pékin* existait déjà. Les maîtres d'école sont recherchés dans les classes pauvres et sont grandement honorés. L'objet suprême d'études est la science de la conduite morale. La Chine s'était désintéressée des lois naturelles et en a souffert. La Chine moderne reconnaît en fin de compte la nécessité d'asservir les forces de la nature. Le progrès est lent en Chine, mais il est réel. Ainsi la rebellion connue sous le nom de guerre de l'Opium dura de 1839 à 1842, année où la Chine dut payer 100 millions et céder au gouvernement britannique le port de Honkong. Or cette année 1917 verra la suppression totale de la vente de l'opium : double victoire sur un vice indigène et sur les intérêts étrangers due aux patriotes qui aujourd'hui dirigent les destins de la République céleste. Ils ont accompli des réformes importantes : taxes sur la propriété, sur le mariage, sur certains commerces de luxe ; ils ont construit des chemins de fer, aboli la polygamie, l'esclavage, la prohibition au mariage entre les habitants de la Chine et ceux de la Mandchourie, l'usage d'estropier les pieds des femmes. Les Chinois modernes sont avides de nos sciences ; ils fréquentent en foule les Universités américaines et beaucoup étudient à Paris. L'Université de Pékin se modèle sur les Universités modernes ; on y étudie même l'Espéranto. Avec la culture moderne, s'éveille le sentiment patriotique. Et si un jour le péril jaune se faisait sentir, ce serait un péril singulièrement civilisé et contre lequel on ne pourrait alléguer aucune accusation valable de barbarie.

§

Bandits patriotes. — On sait qu'au début de la révolution russe, les criminels de droit commun furent mis en liberté avec les autres. Tout le monde dans cette ère nouvelle de liberté devait devenir bon, honnête et pur ! Plus de prisons, plus de gendarmes, plus de propriétaires.

A Odessa, les voleurs et les assassins se constituèrent en comité pour la défense de leurs intérêts économiques et moraux. Ailleurs ils ont repris en toute liberté le cours de leurs travaux furtifs. C'est le public qui de sa propre initiative s'efforce de contrecarrer leur activité et il n'y a pas de jour où la presse russe ne signale quelque cas de *samosond*, ce qui est le nom moscovite du lynchage.

L'assemblée des larrons d'Odessa a constaté ces faits avec une indignation qui n'est pas feinte et elle a adressé une délégation au *Soviet* d'Odessa.

Les délégués ont déclaré « protester solennellement contre le *samosond* ».

Ils ont affirmé que leur conduite est conforme à la légalité. Ils ont ajouté avec force que si leurs protestations restaient sans effet, ils mettraient le feu aux quatre coins de la ville. Ils ont toutefois fait une concession en

s'obligeant à dénoncer ceux des leurs qui voleraient des soldats. Les voleurs d'Odessa sont à leur manière, et ils tiennent à l'affirmer hautement, de bons patriotes. Ce petit épisode de la révolution russe peut paraître invraisemblable, il est cependant vrai dans tous ses détails.

§

Pommes de terre modernes. — Depuis la guerre, les pommes de terre sont à l'ordre du jour; les soldats les appellent des *patates,* qui s'apparentent au vocable italien. Les soldats originaires des régions du Nord continuent à les appeler *ponetières,* ce qui est peut-être une synthèse des mots pomme de terre et du nom de Parmentier, le propagateur en France du précieux tubercule.

Les variétés de pommes de terre sont innombrables, et, de même que les différentes variétés modernes d'une même fleur, empruntent aujourd'hui leurs dénominations au Bottin des Arts et des Lettres contemporaines, de même il y a des variétés de pommes de terre qui s'appellent : *Duchesse d'Uzès, Comtesse de Noailles, Tristan Bernard, Baronne de Rothschild,* etc.

La *Comtesse de Noailles* est une pomme de terre qui s'accommode admirablement *en robe des champs* (c'est l'expression que le populaire a corrompue en la prononçant : *en robe de chambre*).

La pomme de terre dite *Tristan Bernard* est merveilleuse quand on en fait des frites qui se grignotent froides dans les grands bars. On lui doit maint bons mots et elle prête de l'esprit à des gens qui en ont à revendre. Ses qualités sont donc uniques.

Quant à la *Baronne de Rothschild*, elle est extrêmement riche en fécule.

Ces différentes variétés ne sont nullement les seules que cultivent nos jardiniers, il y en a bien d'autres, et non moins excellentes, mais toutes nouvelles qu'elles soient, leurs noms ne se rapportent ni aux Arts, ni aux Lettres, et n'intéresseraient pas nos lecteurs.

§

La Crise du Livre en Allemagne. — En Allemagne, où la crise du papier sévit comme chez nous (un peu moins cependant), l'Etat est venu, de façon très pratique et peu coûteuse pour lui, au secours de certains éditeurs : ceux-ci, pour ne pas augmenter leur prix de vente, — ni la propagande germanique hors de l'Empire, — ont obtenu tout simplement la *franchise postale* pour leurs publications.

Au lieu du « papillon » annonçant dans chaque volume que les éditeurs ont, comme chez nous, majoré temporairement leurs prix de 20 o/o, la célèbre Bibliothek-Reclam a collé dans toutes ses brochures un *Zettel* ainsi rédigé :

> L'*Universal Bibliothek* bénéficie de la franchise postale pour l'exportation dans les pays neutres et alliés, ainsi que dans les gouvernements généraux de Varsovie et de Bruxelles et dans la zone orientale des armées.
>
> Section de la Presse du XIXe corps d'armée.
>
> 10 novembre 1916.

Qu'en pensent nos associations de presse et autres ?

§

British Press Committee.

Le Comité de la Presse Britannique à Paris, 2, Chaussée d'Antin, composé de MM. Adam, du *Times*, Kerr Bruce, de l'Agence Reuter, et Jerrold,

du *Daily Telegraph,* vient d'être constitué sous les auspices du Department of Information du Foreign Office. Il se propose de former un centre de renseignements qui pourra être de quelque utilité à la presse française, et il compte obtenir la coopération cordiale de ses confrères français qui lui sera d'un précieux secours.

Il se tiendra à la disposition de la presse française pour l'informer dans la mesure de ses moyens, en tout ce qui concerne l'effort anglais. Il espère pouvoir notamment faciliter les voyages au front anglais, les voyages en Angleterre, les interviews de personnalités anglaises, etc.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

BULLETIN FINANCIER

Le marché est dans le plus grand calme, et c'est d'autant moins surprenant u'à la période estivale est venu s'ajouter ce fait, que nous croyons sans précé-ent: la Bourse est demeurée fermée par arrêté du Préfet de Police les 11, 12, 3, 14 et 15 Août.

Voilà un pont bien long et qui ne pouvait qu'engager de nombreux spécula-urs (au comptant bien entendu, puisque les opérations à terme sont toujours ıspendues) à réaliser, et le plus souvent avec bénéfices, les valeurs qui avaient ourni une assez belle étape de hausse.

Mais aussitôt cette trêve financière terminée, on s'est remis aux affaires avec ne certaine ardeur, et l'on doit tout particulièrement noter la fermeté de nos entes, le 3 o/o perpétuel à 62 francs; l'amortissable à 70 francs; et le 5 o/o à 7 fr. 70, regagnant ainsi une fraction appréciable de son coupon.

Parmi les fonds d'Etats étrangers, c'est encore l'Extérieure d'Espagne qui de-neure la plus ferme, nous ne disons pas la plus solide, tels événements pou-ant surgir capables d'amener une baisse de plusieurs points; les fonds balka-iques sont à peine traités; quant aux rentes russes, après des alternatives de ausse et de baisse, leur marché reste plus soutenu, avec, semble-t-il, une meilleure rientation.

Les actions des chemins de fer français, et nous ferons la même remarque pour elles de nos grandes banques, offrent si peu de changements qu'il est surperflu 'en noter ici les cours, tant ils se confondent avec ceux de la précédente quin-aine.

Le Gouvernement Américain a adopté pour ses armées le matériel de guerre rançais et ce sont nos usines qui travailleront à sa fabrication, concuremment vec celles de nos nouveaux alliés. Ce fait heureux ne pouvait qu'exercer une eureuse influence sur nos valeurs industrielles, qui restent bien achalandées. ,'action Peñarroya enregistre le cours de 2500 francs.

Au groupe des valeurs de guerre russes, les dispositions sont aussi meilleures, ;akou est en vive reprise à 1.380 fr.; Toula à 967 fr.; Maltzoff à 454 francs.

Les titres cuprifères, bien qu'un peu négligés, demeurent fermement tenus.

LE MASQUE D'OR.

Poitiers — Imprimerie du Mercure de France G. ROY, 7, rue Victor-Hugo